



I
536

1

1

...

Édition de M. de Launomaire, Blois
L A

LOGIQUE,
OU L'ART DE
DISCOVERIR ET
RAISONNER,

*Reduite en preceptes puisés d'Aristote, & de
ses plus signalés interpretes: avec telle facilité
& brieveté, que les studieux François y
puissent profiter:*

Par M. SCIPION DU PLEIX, Conseiller du
ROY, & Aduocat pour sa Majesté en la
Seneschaucée de Gascoigne, & siege
presidial de Condom.



A PARIS

Chez DOMINIQUE SALIS, rue
Saint Jean de Latran, deuant le
College de Cambray.

1600.

Avec Privilege du Roy.





A MONSEIGNEVR,
MONSEIGNEVR D'OR-
NANO, MARESCHAL DE
France, & Lieutenant de
Roy en Guienne.

MONSEIGNEVR,
*Si la Guienne eut
esté aussi fertile en
Homeres, qu'elle
a esté en Achilles & Hectors,
les genereux exploits de ses en-
fans auroient fourni des Heroï-
ques argumens à plusieurs Flia-
des. Mais ils ont tousiours pre-*

EPISTRE.

ferè le bien-faire au bien-dire,
l'espée à la plume, & une eter-
nisante gloire à une ternissante
vanité: voulant que leur vertu
feut naïfuemēt remarquée aux
effects: par lesquels ils ont con-
questé ceste superbe prerogative
à leur mere sur toutes les autres
prouinces, d'estre gouvernée par
la seconde personne de France,
ou autre qui par ses rares me-
rites la puisse représenter: ne
pouvant supporter le commende-
ment d'un homme qui ne seroit
né pour commender. Ainsi n'a-
gueres qu'il a fallu la pourueoir
d'un gouverneur, elle a esté desi-
rée de plusieurs; mais elle n'a

EPISTRE.

desiré que vous. La renommée des autres grands capitaines s'y est entendue, & la vostre s'y est estendüe. Vous reputez à honneur de la gouverner : & elle à bon-heur d'estre gouvernée de vous. Vostre pieté vous y fait loüer, vostre prudence obeïr, vostre gravité respecter, vostre douceur aimer, vostre vaillance admirer. La moindre de ces riches vertus peut enrichir un homme en reputation: mais toutes ensemble accomplissent le comble de perfection. Chascune à part le peut haut esleuer: mais iointes elles lui font voisinier la divinité. C'est ici, Monsei-

EPISTRE.

gneur, que ie m'arreste ne me cognoissant pas digne de recognoistre les choses diuines que par vœus, offrandes, & prieres. Mes vœus sont tous esclancés vers le Ciel pour vostre prospérité & santé. Ce liuret sera mon offrande que ie vous dedie & consacre. Mes prieres sont qu'il vous plaise le recevoir de bon œil, comme estant né en vostre gouuernemēt, & ne voulant estre veu sans vostre adueu. Il ne contient rien indigne d'une grandeur proche à la diuinité : car c'est l'art des arts, & la science des sciences qui toutes sont diuines. Les Fran-

EPISTRE.

çois ne l'ont iamais veu reduit ni traduit en leur langue avec telle briueté, facilité, & dispositiõ des preceptes : ains la seule grosseur d'un volume qu'ils en virent n'a gueres (quoy qu'il vint d'une bien docte main) en estrangea leurs affections : leur faisant imiter les chiens qui boient dans le Nil, lesquels n'ont pas si tost gousté de l'eau de ce fleuve qu'ils ne s'en retirent tous estonnés. M'estant donc accommodé aux meurs & humeurs de ce temps, j'espere que ce mien oeuvre reüssira mesmemēt soubs l'autorité de vostre nõ, & vous estant à gré, sera agreable au

E P I S T R E.

*public. Sur laquelle esperance ie
le vous dedie & offre derechef,
avec autant d'humilité que ie
suis,*

Monseigneur,

Vostre tres-humble & deuotieux
seruiteur, SCIPION DV PLEIX.



A L' A V T E V R,
S O N E T.

E S T merueille de voir que parmi tant
d'alarmes,
La rage de Bellonne, & l'orage de Mars,
Sa terreur, son erreur, & horreur des hazards,
Parmi tant de sanglots, & de sanglans vacarmes:
Qu'en ce siecle de fer, d'enfer, d'armes, de larmes,
A l'enui d'un trophée, & des hauts estendars
Tu aies releué la gloire de tes arts,
Et ton los à l'enui des plus vaillans gens d'armes.
C'est debeller Bellonne, & guerroyer la guerre,
Estonner Mars tonnant, & braue le brauer,
C'est forcer ses efforts, & grauel'agrauer,
Opposer à sa palme vn laurier ou lierre:
C'est auoir beaucoup pl⁹ (par la faueur des Dieux)
Pris, apri, entrepris que nos Gascons aieulx.

S C. D V P L E I X son frere.



A D E V N D E M,
E P I G R A M M A.

QVI volet antiquum male nostro præferat ævum,
Ingenij hæc ætas maior acumen habet.
Ante per ambages Logicam docuère priores,
Corticibus tectus nucleus artis erat.
Nunc illam reddidit facilis, patriisque loquentem
Vocibus, hinc duplici dignus honore Duplex:
Hinc illi plus quàm prisca sua patria debet
Dum dat quas ætas prisca negavit opes.

ANT. DE COVS.





A L' A V T E V R,
S O N E T.

L A Gascoigne a esté de tout temps ennoblie
Des Heroïques faits de ses braues guerriers,
Qu'elle de siecle en siecle a produit à milliers,
Et féconde en enfans tousiours les multiplie.
Ton pere en estoit vn, dont la dextre aguerrie
Les esquadrons serrés a souuent entr'-ouuers
De l'armée ennemie : & par combats diuers
De son los immortel la memoire enrichie.
Et toy, d'autre costé par tes doctes escrits
Fais voir cōbien gentils sont les Gascōs esprits.
Ainsi vne prouince, vn païs, vne ville
Reçoit vn double honneur d'une seule famille.
La vaillance du pere a des lauriers de Mars,
La science du fils des lauriers des bons Arts.

D I S T I C H O N.

*Nobilitatis honos cum Marte vel Arte paratur,
Marte nites patrio, nobilis Arte tuâ.*

Q V A T R A I N.

Si on a deu l'industrie priser
De ceux qui ont porté quelque art en France,
Ne doit on pas ron los eterniser
Qui nous fais voir l'art à toute science.

ROCH ALESME.

A D E V N D E M.

Vasconia horrisoni studis asperrima belli
Non est Pierio nobilitata choro.
Tu, quamvis soboles sata bellatore parente,
Pallada, & Astream, Pieridásque colis.
Si. ius eloquio, libris dum suggeris artes,
Vasconca es Minos Mæomdesque solis.

H V I C T A I N.

SI tu as enrichi nostre langue Françoisse
(Qui ne resonnoit rien qu'Amour, ses feus,
ics dards)
D'artificieux mots, & mesme des bons arts
Surmontant la Latine, égalant la Gregeoise:
C'est mōstrer qu'un Gascō a sceu en François rēdre
La science estrangere en cēt œuvre parfait:
Ce qu'encore iama s nul François n'auoit fait,
N' uoit encore fait ni osé entreprendre.

N I C. L E S A G E

Πρὸς αὐτὸν.

Πρὶν γε μόνως δὴ ὄπλων κ' ἐρίδων βροττολοῖγε Ἄρμος
Αἰεὶ λαμπρὴ ἔλω Κογδομαῖα πόλις·
Νῦν σὺ μὲν σοφία κ' τέχνη λαμπροτέρ' ἐσὶ
Ὡς ἄλλη μεγάλη πατρὶς Δεισοτέλης.

A D E V N D E M.

*V*asconia innumeris tellus celebrata trophais
Præ Gallis reliquis Martis honore nitere
Haud dubiè hoc semper præcepsit : cæsit in uno,
Quod non Aonias est venerata deas.
Nunc quoniam latice referas Aganippidos undæ,
Vasconia haud cedit Marte nec Arte quidem.
Per te Pegaseis certat victura triumphis:
Hinc nona laus illi, laurus eritque tibi.

FR. DV PLEX autoris frater.

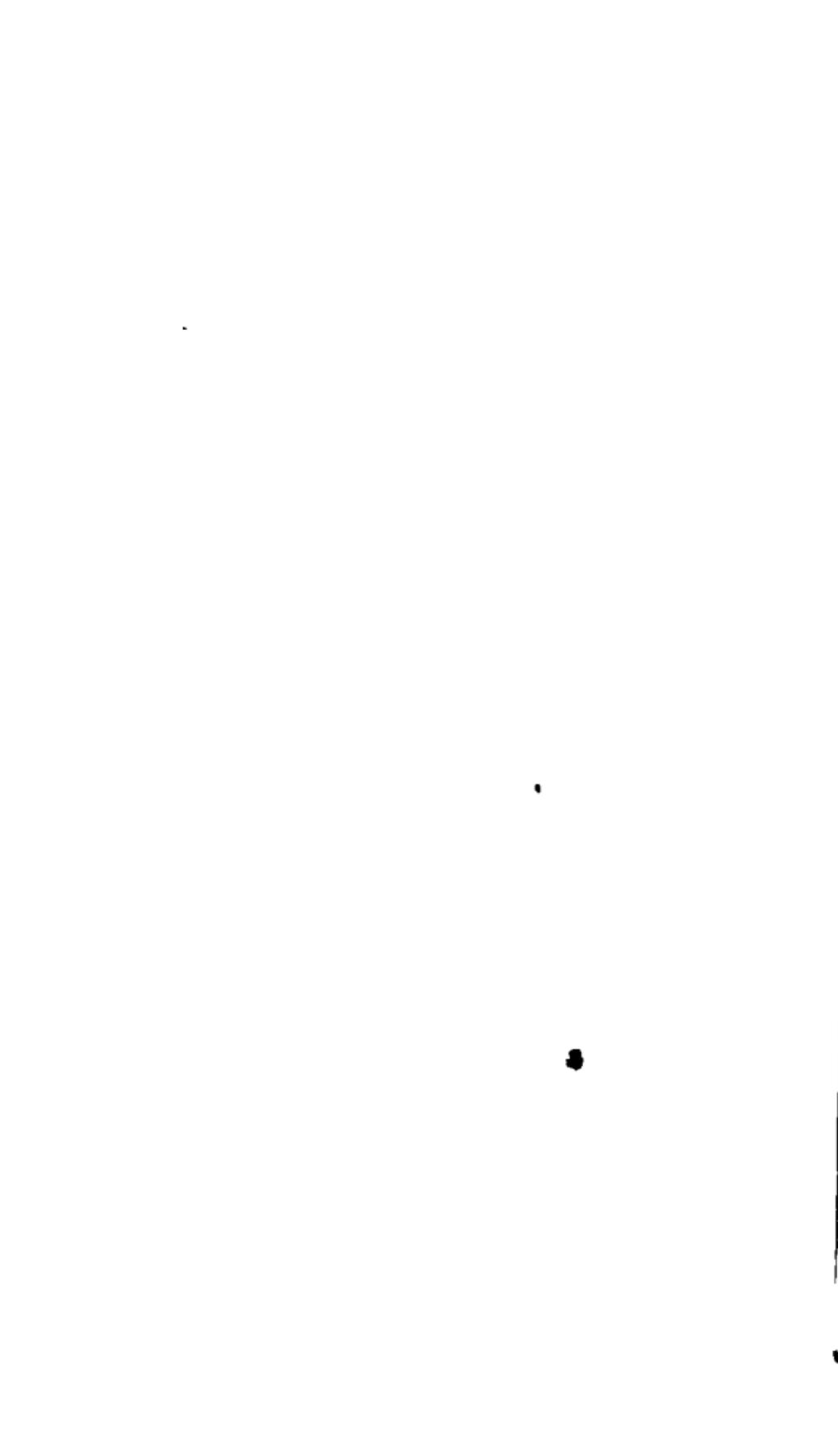




TABLE GENERALE
DES CHOSES CONTENUES
E'S HVICT LIVRES DE
cét œuure.

LIVRE I.

- Chap. I.  *E l'utilité de la Logique.*
II. *Du nom de Logique & Dialectique, & s'il faut mettre difference entre les deux.*
III. *De la diuision generale de toutes disciplines.*
IV. *L'interpretation des noms des arts & sciences, puisés de la langue Grecque.*
V. *En combiẽ de sortes se prend ce mot, sujet.*
VI. *Quel est le sujet & la fin de la Logique.*

T A B L E.

- VII. *Qu'est-ce que S. Thomas d'Aquin appelle Estant de raison.*
- VIII. *Que la Logique n'est proprement Theoretique ni Pratique, ni science, ni art.*
- IX. *Que la Logique n'est sapsience, intelligence, ni prudence.*
- X. *Comment est-ce que la Logique peut estre appellée Science.*
- XI. *Cömēt la Logique peut estre dite art.*
- XII. *De la definition & diuision de la Logique.*
-

L I V R E II.

- Chap. I. *Preface sur le sul jet du liure.*
- II. *Du Genre.*
- III. *De l'Espece.*
- IV. *De l'Induidu.*
- V. *De la difference.*
- VI. *Du Propre.*
- VII. *De l'Accident.*
- VIII. *S'il y a plus de cinq sortes d'attributs.*
- IX. *Des choses vniuerselles.*

L I V R E I I I.

- Chap. I. *Que signifie ce mot Categorie.*
 II. *Des Homonymes, Synonymes, & Paronymes.*
 III. *Diuision des choses, entant qu'elles sont subjets & attributs: & peunēt estre ou n'estre pas sans sujet.*
 IV. *Regles touchant les attributions.*
 V. *Diuision de toutes choses en dix predicamens ou categories.*
 VI. *De la Substance.*
 VII. *De la Quantitē.*
 VIII. *De la Qualitē.*
 IX. *Des Relatifs.*
 X. *Des predicamens Agir & Patir.*
 XI. *Des quatre derniers predicamens.*
 XII. *Des Opposēs.*
 XIII. *En combien de façons une chose est dīte premiere qu'une autre.*
 XIV. *Quelles choses sont dites estre ensēble.*
 XV. *En combiē de sortes se prēd ce mot de mouuemēt ou changement.*
 XVI. *De l'homonymie de ce mot, Auoir.*

L I V R E I V.

- Chap. I. *Preface sur le subject du liure.*
 II. *Du Nom.*
 III. *Du Verbe.*
 IV. *Des huit parties d'Oraison.*
 V. *De l'Oraison.*
 VI. *De l'Enöciation & de ses diuers nös.*
 VII. *Diuision de l'enonciation selon la si-
gnification.*
 IIX. *Subdiuision de l'enonciation vne &
simple.*
 IX. *Autres diuisions de l'enonciatiö tou-
chant la substance, quäntité, qua-
lité, matiere, & forme.*
 X. *De l'opposition des enonciations.*
 XI. *De la verité ou faulseté des enoncia-
tions opposées, & subalternes.*
 XII. *Des enöciations contradictoires in-
finies & singulieres, de leur ve-
rité ou faulseté, & du liberal ar-*
 XIII. *Des enonciations modales. (bitre.*
 XIV. *De leur entre-suite & correspödece.*
 XV. *Des enonciations hypothetiques.*

L I V R E V.

- Chap. I. Du Syllogisme.
- II. Des figures, de leurs modes, & des mots par lesquels elles sont signifiées.
- III. De la première figure. (fiées.)
- IV. De la seconde figure.
- V. De la troisième figure.
- VI. De la réduction de tous autres syllogismes à ceux de la première figure.
- VII. De la conversion & correspondance des propositions.
- VIII. Comment il faut réduire les cinq modes imparfaits de la première figure aux quatre parfaits.
- IX. Comment il faut réduire les modes de la seconde figure aux parfaits de la première.
- X. Comment ceux de la troisième.
- XI. De la réduction à l'impossible ou absurde.
- XII. Comment il faut réduire à l'absurde les modes imparfaits de la 1. 2. & 3. figure.

T A B L E.

- XIII. *Regles & obseruatiōs sur les figures.*
XIV. *De la recherche du medium.*
XV. *De l'Induction.*
XVI. *De l'Exemple.*
XVII. *De l'Enthymeme.*
XVIII. *Du Sorites.*
-

L I V R E V I.

- Chap. I. *Du mot Analysis ou Resolution.*
II. *Des deux auāt-cognoissances ou pre-*
III. *Qu'est-ce que Science? (notions.*
IV. *Qu'est-ce que Demonstration?*
V. *Quels doiuent estre les principes de*
la Demonstration.
VI. *Quels principes sont apellés vrais,*
prochains ou immediés, pre-
miers, plus cogneus, & causes
de la conclusion.
VII. *Qu'est-ce que Principe, Axiome, De-*
mande, These, Hypothese.
IIX. *Si par la Definition on peut demon-*
strer, & en quoy elle est differente
de la Demonstration.

L I V R E V I I.

- Chap. I. *Du mot Dialectique, Topique, & Invention.*
- II. *Qu'est-ce que Lieu & Argument, & leur diuision.*
- III. *Du lieu de la definition.*
- IV. *Du lieu du denõbrement des parties.*
- V. *Du lieu de l'Etymologie.*
- VI. *Du lieu des Coniugués.*
- VII. *Des lieux du Genre & de l'Espece.*
- IX. *Du lieu de la Similitude.*
- X. *Du lieu de la Dissimilitude.*
- XI. *Du lieu des Contraires.*
- XII. *Du lieu des Adioints.*
- XIII. *Du lieu des Antecedens.*
- XIV. *Du lieu des Consequens.*
- XV. *Du lieu des Repugnans.*
- XVI. *Du lieu des Effets.*
- XVII. *Du lieu de la comparaison des choses plus grãdes, égales, & moindres.*
- XVIII. *Des lieux empruntés hors de l'art.*

T A B L E.

L I V R E I I X.

Chap. I. Preface sur le subiet du liure.

II. De la surprinse qui vient de l'Homonymie.

III. De celle qui vient de l'Amphibolie.

IV. De celle qui vient de la Conionction.

V. De celle qui vient de la Disionction.

VI. De celle qui vient de la figure de la diction.

*VII. De celle qui vient de la diuerse es-
criture.*

IX. De celle qui vient de l'Accident.

*X. De celle qui vient du dire, selõ quel-
que chose à un simple dire.*

*XI. De celle qui eschoit à faute de sçau-
oir reprendre.*

*XII. De celle qui vient de la demande du
principe.*

*XIII. De celle qui vient des cõsequens non
reciproques.*

*XIV. De la surprinse qui eschoit lors qu'on
prend pour cause ce qui ne l'est pas.*

*XV. De celle qui vient de plusieurs inter-
rogations.*

Extraict du Priuilege.



A R grace & priuilege du Roy, il est permis à Dominique Salis, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé *la Logique Françoise*, par M. Scipion du Pleix, Conseiller & Ad-uocat du Roy au siege presidial de Condom. Et deffenses sont faites à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soyent, de nō imprimer ny faire imprimer ledit liure, durant le temps & terme de neuf ans, sans le consentement dudit Salis, sur peine de confiscation desdits liures, & de cent escus d'amende. Et voulons qu'en chacun desdits liures estant mis vn extraict de nosdites lettres, elles soyent tenues pour suffisamment signifiées, comme plus amplement est declaré esdites lettres de Priuilege. Donné à Paris le 23. Septembre mil six cens. Et de nostre regne l'onziésme. Par le Conseil,

Signé,

DE LAVETZ.

Et scellé en simple queuë de cire iaulne.

*Acheuë d'imprimer par Denis Binet, pour la premiere fois,
le 25. Septembre 1600.*

L'AVTEVR A' SON
LIVRE.

*Liuret, roule par tout, & voy mes ennieux,
Ces Zoïles mordans à qui tu ne peux plaire.
Prie-les toutefois pour vn temps de se taire,
Se taire iusqu'à tāt qu'eux mesmes facēt mieux.*

LE



LE
PREMIER LIVRE
DE LA LOGIQUE OV
art de discourir & rai-
sonner:

*Par M. Scipion du Pleix, Conseiller
& Aduocat du Roy en la Senef-
chaucée de Gascoigne & siege
Presidial de Condom.*

P R E F A C E.



EST vne des plus ri-
ches remarques & as-
seurées preuues de la
diuinité des sciences, qu'elles
n'apportent iamais aucune di-
minution de sçauoir à celuy
qui les enseigne & publie : au
contraire d'autant plus il en est
liberal, ces celestes thresors se

*Preuue
de la di-
uinité
des sciē-
ces.*

Preface.

confirment d'auantage, se conseruent & accroissent en son ame, & comme disoit vn Poëte.

Qu'on en donne tousiours, rien ne s'en diminue.

*Biens du
corps ne
se peu-
uent cõ-
muni-
quer.*

Des biens du corps, comme la santé, la force, la beauté, nul n'en peut estre liberal, ny auare, par ce qu'ils ne sont pas cõmuniquables. Des joiets de Fortune (que les hommes croupissant avec les choses basses appellent aussi Biens) comme l'or, l'argent, les amples & reuenantes possessions, chacun en est autant eschars & tenant, que conuoiteux : nõ toutesfois sans quelque apparẽce de raisõ. Car les cõmuniquant & distribuãt, ils se diminuẽt & espuisẽt. Mais de ces vrayes richesses-là, ie dy des sciences ornemens eternels de l'ame, nul n'en peut refuser la communication sans encourir publiquement les tiltres hõ-

*Pour-
quoy on
est auare
des biens
de For-
tune.*

teux d'ingrat, vain, malicieux, & enuieux : veu qu'il ne couste pas plus de monstrier ce qu'on sçait (i'vseray d'une comparaison d'Ennius)

*Que de guider le passant volontiers
Au grand chemin par quelques droits
sentiers:*

*Ou de permettre à tō voisin qu'il viēne
A ta chandelle y r'allumer la sienne.*

C'est pourquoy on blasme à bon droit les Poètes Grecs, & encore plus les Druides Prestres, Docteurs, & Magistrats des Gaulois noz ancestres.

*Blasme
des Poë-
tes Grecs
& Drui-
des.*

Ceux-cy parce que desirant eterniser leur vaine gloire d'estre seuls estimez sçauans entre le peuple, ne communiquoyēt leur sçauoir à autres qu'à ceux de leur cōpagnie. Ceux-là parce qu'ayant aussi la cognoissance des sciences, ils l'ont enuieée à la societé humaine : imitant les Egyptiens (comme tesmoi-

Preface.

**In Est-
serpe.* gne Herodote*) en ce que la
naïfue & nuë verité a esté par
eux enuelopée comme dans vn
nuage espez & sombre, sous
le voile tenebreux de certaines
fictions & inuentions fibuleu-
ses: afin que plusieurs les ad-
mirassent, & peu les entendis-
*Vanité
d'Alex-
andre le
Grand.* sent. Alexandre Roy de Ma-
cedoine estoit de ceste mesme
humeur ambitieusement en-
uieuse. Car il tançoit son prece-
pteur Aristote, de ce qu'il auoit
mis en lumiere des œuures de
Philosophie, par le moyen des-
quels plusieurs du vulgaire mes-
me pourroient se redre esgaux
& parangonner à luy en doctri-
ne. Les François aussi sçauans
que les Druides, aussi subtils &
ingenieux que les Poëtes grecs,
aussi courageux qu'Alexandre,
sympathisent avec eux en ceste
*Fran-
çois ne-
gligens* vanité. Car on n'en voit point,
que bien rarement, qui soyent

studieux de traicter en leur langue les sciēces philosophiques, comme s'ils les enuioient au public : quoy que l'exemple de toutes les autres nations bien policées & reiglées, tant voisines que les plus estrangeres, les y exhorte. Il ne faut point s'excuser sur le defaut de leur langue : car elle est aujourd'huy si bien cultiuée, qu'elle ne cede en abondance, ny en elegance, ny en proprieté de mots à nulle autre vulgaire : & ou il escheroit quelque defaut des mots propres à l'art, il sera tousiours loisible d'en emprunter des Grecs ou Latins : desquels nous auons emprunté les arts & les sciences mesmes, les loix, & les plus beaux reiglemens de nostre police. Car comme dict le Poëte en sa diuine sepmaine.

————— *Il ny a point danger*

De naturaliser quelque mot estrāger,

Preface.

*Et mesme en ces discours ou la Gau-
loise phrase*

*N'en a point de son cru qui soient de
telle emphase.*

Nous imitons en France ceux
qui faisoient la cour aux seruã-
tes de Penelope, n'osant acco-
ster leur belle maistresse. Car
aussi nous estudions tous à l'ele-
gance des langues, qui ne sont
que truchemens & comme ser-
uantes des sciences, & ne pro-
fitons point aux sciences mes-
mes: & ceux qui y ont profité
les enuient aux autres.

*Faute
des Frã-
çois en
leur e-
stude.*

Pour moy ie ne me promets
pas faire ce que ie sçay estre fort
aisé à plusieurs autres: si ay-ie
toutesfois deliberé de produire
quelque effect de ma bonne vo-
lonté, reduisant en ce petit œu-
re la Logique, instrument ne-
cessaire à toutes sciences, en
brieffs preceptes, avec telle fa-
cilité que toutes personnes stu-

dieuses en puissent retirer du fruit. Car voiāt que plusieurs, ou pour ostēter vainemēt quelque subtilité & pointe esmouffée de leur esprit, ou pour y estaler confusément le peu de cabal qu'ils auoient acquis és autres disciplines, l'ont tellement embrouillée de questions inutiles, qu'elle semble plustost vn Dedale de tours & retours, & surprises Sophistiques, que l'art & la methode de les dissoudre & s'en demesler : que d'autres au contraire l'ont traittée si eschafement & avec vn discours Laconique & si cōcis, pour sembler auoir fait avec peu ce que d'autres ne se promettent avec beaucoup, qu'ils la nous ont laissée defectueuse & imparfaite : Il me seroit mal-feant de froisser ma nef contre les memes escueils ou i'ay remarqué le naufrage des autres. C'est pour-

Preface.

* Ces sôt
deux
tres-dâ-
gereux
escueils
en la mer
Sicilien-
ne.

quoy ie suiuray la rade de ceux,
lesquels, comme nauigeant en-
tre Scylla & Charybdis * fuyât
tous les deux, & fuyuât l'entre-
deux, sont paruenus heureuse-
mēt au bord & au port desiré: &
ne m'arrestāt outre ce qui est de
l'art, qu'aux questions qui me
sembleront seruir à l'intelligen-
ce d'iceluy, ie feray renaiître la
Logique & reprendre sa source
à la viuë fontaine d'Aristote pre-
mier illustrateur d'icelle, & d'au-
cuns siens celebres interpretes.
Sur tous lesquels ie prise M. Ro-
bert Balfor Gentil-homme Es-
cossois, tant pour sa rare & pro-
fonde doctrine aux sciences &
aux langues, que pour l'integri-
té de ses mœurs. Aussi luy doy-
ie le peu de sçauoir que i'ay ac-
quis, ayant eu l'hōneur de iouïr
familierement de sa douce &
vrayement Philosophique con-
uersation: sortant des mains de

Robert
Balfor
homme
tres-do-
cte de
nostre
temps.

M. François Roier Bourguignon, qui par son meur iugemēt richement orné de yertu & sciēce, a si accortement manié & industrieusemēt cultiué plusieurs esprits Gascons mesme entre les tumultueux & sanglans vacarmes de Mars, que s'estant arresté parmy-eux (ainsi qu'un bon pere de famille qui a replanté des sauuageaux, entez en leur saison, esmondez, appuyez, & bien entretenuz) il a le contentement, & l'hōneur de leur voir produire de beaux & agreables fruiçts. Je suis obligé de rendre publiquement ce tesmoignage d'une ame non ingrate à l'édroit de ces deux Chirons & Phœnix: * desquels (cōme disoit Aristote d'un Iuif avec lequel il auoit conferé) i'ay beaucoup plus receu, que ie ne sçauois iamais leur rendre.

*François
Roier
homme
vertu-
eux &
de rare
doctrinc.*

*L'auteur
nō ingrat
à l'en-
droit de
ses prece-
pteurs.*

** C'e-
stoient
deux ex-
cellens
prece-
pteurs
d'Achil-
le.*

Or pour n'aborder abrupte-

Preface.

ment le precepte de nostre Logique, il m'a semblé bon, apres auoir discouru de l'vtilité d'icelle, de rechercher en quel rang nous la deuons placer parmy les bonnes disciplines. Car ceste question est encore agitée & cōtrouersée entre les Philosophes.

Le sujet de ce premier liure. Pour l'entiere decision de laquelle il faut preallablement entendre quel est le subiet, & la fin de tous Arts & Sciēces : afin que selon iceux nous l'establissions en son rang & place legitime. Et par mesme moien sans aucune confusion nous ietterōs aussi comme les fondemens de toutes disciplines (lesquels vn bon Logicien ne doit ignorer) en faueur de ceux qui ne les peuuent voir par ordre ailleurs dans les auteurs François, & ne sont versez qu'en nostre langue.



DE L'UTILITE' DE
la Logique.

CHAP. I.



Il y a naturellement en nous quelques semences de toutes bonnes disciplines, lesquelles estât cultivées par le precepte de l'art, rapportent de bons & merueilleux fruiçts. Car la Nature de soy-mesme, sans l'industrie de l'art, est sterile, & non assez fertile pour conduire les fruiçts de ses actions à vne meure perfection. Tellement que ceux qui se promettent par le moien de leur iugement naturel, sans aucune

*Combiè
l'art est
necessai-
re pour
aider la
nature.*

Liure premier

La Nature sans l'art est aveugle & conduit à des plus grandes erreurs. aide de l'art, de retirer la verité des profondes tenebres des choses abstruses & douteuses, où elle est cachée : au lieu de l'esclaircir & produire en beau jour, s'envelopent eux mesmes de plus en plus es sombres nuages de leurs doubttes. Et d'autāt qu'ils ont la viuacitē d'esprit plus grande, d'autant plus ils se confondent & tombent en opinions plus erronees. Car tout ainsi que les corps les plus graues & solides, qui sont destituez de la facultē de voir, d'autant plus impetueusemēt ils sont esclancez & meuz, d'autant plus lourdemēt ils vōt choir & heurter tendant à leur centre : De mesme les esprits les plus prōpts & releuez, s'ils ne sont guidez & guindez par l'ayde de l'art, & esclairciz de la lumiere d'ice-luy; chopent aussi plus impru-

Belle cōparaison.

demment, & s'efforçant s'enfoncent & enfondrēt plus auāt dans le borbier d'erreur, confusion, & ignorance: parce que la Nature sans-l'œil de l'art (ainsi que dit tres-bien Plutarque) * au li-
ure de
l'institu-
tion des
enfans. est comme aveugle. Si bien que comme les Andabates qui souloient combattre les yeux bandez, frapportoient plus souuēt en l'air, ou sur leurs compagnons, Autre
belle cō-
paraison. que sur leurs ennemis: ainsi ceux qui se meslent de discourir sans les preceptes de Logique s'enferrent bien souuēt en leurs propres raisons, & s'enferrent de leur propre glaiue n'allant qu'à taston à la recherche de la verité.

Il y a en chasque discipline quelques principes propres & Princi-
pes des
sciences
particu-
lieres a
chacune; particuliers, sur lesquels, comme sur des fermes colonnes & assurez puiots sont apuyez to⁹

Liure premier

les preceptes d'icelle. D'autres qui sont généralement cōmuns & également aprouuez en toutes : par le moyen desquels elles prouuent la verité de ces particuliers-là, & comme par vne pierre de touche en recognoissent la verité & faulseté. Et ne peuuent estre coniointes les sciences les vnes aux autres si ce n'est par le lié de ces principes, regles, & maximes à toutes également communes: qui ne sont autre chose que les preceptes de Logique : desquels il faut que la matiere & subiet de tout discours prenne sa façon & sa forme. Ce qui euidentement appert de ce que nul discours ratiocinatif, * nulle preuue faicte en quelque subiet ou argument que ce soit, ne contient verité de soy-mesme, si elle n'est conforme aux preceptes

Les principes cōmuns sont les preceptes de Logique.

** fait en raisonnant, apportant des raisons ou argumens.*

de Logique. Car veu que toute discipline contient definitions, diuisions, partitions, & discours, il n'y en a pas vne qui se puisse passer de la Logique qui seule (cōme dit tres-biē Ciceron) enseigne à biē diuiser la chose vniuerselle en ses parties, à expliquer la chose obscure par sa definitiō, qui descouure l'homonymie & ambiguité par vne claire distinction, & en fin mōstre à tenir certaine regle, par le moyen de laquelle on iuge & discerne le vray du faux, & qu'est-ce qui est consequent à quelque chose proposée, & qu'est-ce qui ne l'est pas. Mais tout ainsi qu'il n'y a que les bōs peintres qui puissent iuger des traits mignards d'vn Apelles ou d'vn Parrhasius: * aussi n'y a-il que ceux qui sont bien versez en la Logique qui puis-

*Pour-
quoy la
Logique
est neces-
saire à
toutes
discipli-
nes.
in Bruto.*

*Belle cō-
paraison.*

** C'e-
stoient
deux ex-
cellens
peintres.*

Liure premier

sont iuger de l'vtilité des preceptes d'icelle. Et comme il y a plusieurs sortes de simples de merueilleuse vertu, qui sont foulez aux pieds par ceux qui n'en cognoissent pas les facultez naturelles, desquels toutes-fois vn bon Physicien ou Medecin feroit grand estime : de mesme il n'y a que ceux qui ignorent les preceptes de Logique, qui n'en tiennent compte, ne pouuant non plus que les aueugles des couleurs, iuger du profit qu'elle peut apporter à la cognoissance des bonnes lettres. C'est pourquoy il nous fera plus seant d'en iuger lors que nous y ferons aucunement versez. Car (ainsi que nous admoneste tres-bien Aule Gelle)* ceste discipline au cōmencement sēble estre fascheuse, raboteuse, mesprisable, & mesme inci-

*Autre
compa-
raison.*

* *lib. 8.
cap. 18.*

uile & def-agreable : mais apres qu'on y a fait quelque progrès, outre le profit qu'elle nous fait cognoistre en nostre ame, elle nous y laisse ensemble vn insatiable desir de continuer & apprédre, lequel si on ne restreint & modere, il y a dāger de vieillir cōme aux escueils Syreniēs, entre les plis & replis d'vne infinité de difficultez & subtilitez, que se fantasie nostre esprit par le moyē des preceptes d'icelle.

La fin & but de la Logique La fin de la Logique. est de monstrier la maniere de biē discourir & raisonner, c'est à dire vser de raison, dict Platō Le propre de l'homme est de raisonner. en son Alcibiade, qui est le propre de l'homme priuatiuement à tous autres animaux : de la brutalité desquels il s'esloigne d'auantage & s'aproche plus pres de sa perfection, d'autant mieux il raisonne.

Liure premier

* lib. 2.
de ordi-
ne.

Louange
de la Lo-
gique
par S.
Augu-
stin.

S. Au-
gustin a
fait pro-
fessio &
profit de
la Logi-
que.

Pour conclure encore avec plus d'autorité, i'adiousteray le dire de saint Augustin : * qui dict que la Logique n'est point vne legere & friuole inuention de l'esprit humain, mais a esté puisée en la raison des choses : que c'est l'art des arts, la science des sciences. Aussi fit-il vn temps profession de l'enseigner, & par le moyen d'icelle se rendit si admirable qu'il vole par dessus les autres docteurs de l'Eglise cōme l'aigle sur les autres oyseaux. Il nous suffira d'auoir touché ce-cy en passant de l'vtilité de la Logique, attendant que l'effet s'en ensuyue au contentement des studieux François. Or d'autant qu'il y a quelque difficulté en la diuerses significatiō du mot de Logique & Dialectique, il la nous faut esclarcir auant que passer outre.

Du nom de Logique, & Dialectique, & s'il faut mettre difference entre les deux.

CHAP. II.

LE mot de Logique vient du mot Grec *Logizesthai*,* Λογίζεσθαι, & Dialectique de *Dialegesthai*,* Διαιλέγεσθαι, qui tous deux signifient raisonner, compter, disputer, discourir par raison. Aucuns disent que Logique vient plustost de *Logos** Λόγος, qui signifie quelquefois raison, quelquefois argumētation, & discours ratiocinatif; laquelle etymologie n'est guere differente de la precedente. Premiere etymologie ou derivation.

Quoy que s'en soit Aristote à esté le premier qui a reduit la Logique en certains & artifi- Autre etymologie.

Liure premier

*Aristote a le premier reduit la Logique en certains preceptes Malice des Sophistes. * promoteurs par ce qu' Aristote enseignoit ordinairement en se promenant. * en la vie d' Aristote. Comment Aristote uoit des noms de Logique & Dialectique. Platon a usé de*

cieux preceptes. Car auant luy les Sophistes n'auoient garde de la mōstrer : ains s'en seruoiet pour surprendre les moins habiles, acquerant par ce moyen reputation de gens fort subtils. Or l'auteur mesme & les Peripateticiciens * qui luy ont succédé, (ainsi que tesmoignent Alexandre .Aphrodisien, & Laërce) * prenoient le nom de Logique generalement pour toute la discipline, & celuy de Dialectique seulement pour vne partie d'icelle, qui est autrement appellée Topique. Platon a quelquefois vsurpé le nō de Dialectique en vne autre signification bien diuerse de celle-là, pour la Metaphysique & Philosophie sur-naturelle. En fin l'vsage a obtenu, mesmemēt entre les Latins, qu'on vse indifferemment du mot de Logi-

que ou Dialectique pour toute
ceste discipline. Qui est ce qu'il
faut remarquer pour ce regard.
Venons maintenant à ce que
nous auons proposé cy dessus.

*nom de
Diale-
ctique
pour Me-
taphysi-
que.*

*De la diuision generale de tou-
tes disciplines.*

CHAP. III.



C I C E R O N * nous ensei-
gne que toute dispute &
discours bien tissu, doit

** I. Of-
ficiorum.*

prendre son commencement
par la definition de la chose pro-
posée. Mais d'autant que la pre-
miere piece de la definition est

le Genre, & qu'il est mis en cō-

trouerle sous quel genre on

doit ranger la Logique, il faut

preallablement vider ce chef

pour de là venir plus aisément à

la definition d'icelle.

Liure premier

** Aristo
te. lib. 3.
de Ani-
ma. ca. 8.* Les disciplines (comme en-
seigne le Philosophe*) reçoivent
mesme diuision que les choses.

*Diuision
des cho-
ses.* Or les choses sont ou necessai-
res, ou aduenantes, que les La-
tins appellent Contingentes.

*Choses
necessai-
res.* Les choses necessaires sont cel-
les qui ne peuvent estre autre-
ment qu'elles sont, selon le dire
du Philosophe. * Et se subdiui-
sent en deux especes. L'une est
de celles qui sont perpetuelles,
comme les choses vniuerselles,
ainsi que dit le mesme Philoso-
phe: * cōme sont aussi le Mōde,
le Ciel, & les Estoiles, qu'il a
estimé ou pour le moins mon-
stré* par raisons naturelles estre
choses eternelles. L'autre espe-
ce est de celles qui (ores qu'el-
les ne soient eternelles) depen-
dēt neātmoins si necessaiремēt
de leurs causes, qu'icelles po-
sées, incōtinēt elles s'ensuyuent:

**cap. 5.
li. 4 Me-
taphysi.*

**cap. 15.
lib 1.
Priorum
Analyt.*

**in li. de
Cælo.
Autre
espece des
choses ne-
cessaires.*

cōme l'eclipse de la Lune. Car aussi tost que la terre se rencontre entre le Soleil & la Lune, incontinent la Lune (qui est sombre de soy-mesme) ne pouuant estre esclairée des rais Solaires, de necessité s'obscurcit.

Choses aduenātes ou cōtingētes.

Les choses aduenātes sont celles qui prennent leur estre des hommes, c'est à dire, que les hommes font si bon leur semble, cōme vne maison, vn liēt, vne serreure, vne robe.

La science est des choses necessaires, l'art des aduenātes.

Or des choses necessaires il y a Science, des aduenantes Art, suiuant le discours du Philosophe.* Il y a encore vne autre diuision des disciplines plus spécifiée par le Philosophe, * & cōuiēt toutefois avec la premiere. Toute discipline (dit-il) est ou Theoretique ou Præctique * La Theoretique se diuise en trois, en la Metaphysique ou Theo+

* cap. i. & 4. lib. 6. Ethic. & cap. ult. lib. 2. poster. Analyt. * cap. i. lib. 6. *Metaphys.* * Ces mots &

Liure premier

*autres
seront
expli-
quez au
chap. sui-
uant.* logie, la Physique, & Mathe-
*Autre
diuision
des disci-
plines.* matiques. La Metaphysique
*La Me-
taphysi-
que &
son sub-
jet.* considere toutes choses en tant
*La Phy-
sique &
son sub-
jet.* qu'elles sont, mais principale-
ment le souuerain Dieu auteur
& conseruateur d'icelles, & les
Esprits, Anges, & Intelligēces,
que Platon apelle petits Dieux.
La Physique a pour subiet tous
les corps naturels en tant qu'ils
sont mobiles: non pas qu'il fail-
le entendre que tout corps na-
turel se remuē comme les ani-
maux: mais bien qu'il reçoit des
mouuemens & changemens ou
en l'essence & substance, ou en
la quantité, ou en la qualité, &
autres dōt il sera parlé sur la fin
des Catégories.* Les Mathema-
tiques se diuisēt en quatre sciē-
ces, en l'Astrologie, qui traite
des Astres: la Geometrie des li-
gnes: l'Arithmetique des nom-
bres: la Musique des tons. Et
toutes

* lib. 3.
cap. 16.
Astrolo-
gie.
Geome-
trie.
Arith-
metique.
Musique.

toutes ces disciplines Theoretiques sont vrayemēt sciences, par ce qu'elles enseignent la cognoissance des choses par leur propre cause : excepté les Mathematiques qui ont merité le nom de science (comme dict le Philosophe) * pour la grāde certitude de leurs demonstrations, qui est du tout infailible , & aussi assēurée que la science acquise par la cognoissance de la propre cause . C'est pourquoy Ciceron dit aussi, * que les Geometres font profession non de persuader, mais de contraindre à croire par leurs indubitables & infailibles demonstrations.

Pour le regard de la practique elle consiste ou à faire, ou agir : & se diuise en la Morale, & es arts illiberaux, sordides, & mechaniques. Faire est besoigner & ouurer en sorte qu'il reste

Toute
discipli-
ne Theo-
retique
est Scie-
ce.

*cap. 35.
lib. 1.

magno-
rū Mo-
ral.

Certitu-
de des

demon-
strations

Mathe-
mati-
ques.

*lib. 4.

questi.
Acade-
micarū.

Les Geo-
metres

contri-
gnent à
croire.

Liure premier

*Qu'est-
ce que
Faire.*

*Qu'est-
ce qu'Agir.*

*Action
demen-
rante, &
Action
passante.*

*Action
& Fa-
ction ou
Façon.
La Mo-
rale, &
son sub-
jet.*

quelque œuvre visible après le travail : comme bastir, coudre, faire vne statue, vne maison, ou autre chose semblable. Agir est ouurer ou travailler sans qu'il reste aucun œuvre après le travail, ou action. Et l'action se diuise en deux espèces. L'une demeure en son sujet agissant, s'esuanouissant & consumant soi-mesme, cōme sauter, courir, dāser, picquer vn cheual, deuiser. L'autre passe du sujet agissant, au sujet patissant, & luy cōmunique quelque effect de ses qualitez: cōme le feu agissant cōtre l'eau ou le bois, qu'il eschauffe & consume. Et tout ainsi que d'agir vient le mot d'action, il n'y a point danger de deriuier de Faire, Faction, ou Façon. Or tant les actions que les façons sont le sujet de la Morale, en tant qu'elle enseigne à les mo-

derer & regler au niueau & cō-
pas de la raison. Et la Morale se Sa divi-
sion.
diuise en l'OEconomique, & l'œcono-
mique.
Politique. L'œconomique cō-
cerne l'administration & regle-
ment d'une famille. La Politi- La Poli-
tique.
que d'une communauté, com-
me d'un Empire, d'un Royau-
me, ou Respublique. Et les mes-
mes actions & façons sont aussi Subjet
des Arts
mecha-
niques.
le subiect des Arts illiberaux &
mechaniques, en tant toutefois
qu'il est question d'agir ou faire
quelque chose suiuant le pre-
cepte d'iceux, non pas pour les
regler, comme fait la Morale, à
la raison, & modestie. La Me-
decine est comme subalterne à
la Physique: car elle considere
le plus excellent corps naturel,
à sçauoir l'homme, qui est l'or-
nement & comme l'abregé du
Monde, voire mesme vn petit
Monde cōme disent les Grecs. * * μικρό-
κοσμος.

Liure premier

La Poësie, l'Histoire, la Rhetorique, & la Grammaire ne sont pas proprement sciences, ny arts, parce qu'elles n'enseignēt à cognoistre les choses par leur cause, comme les vraies sciēces : ny à faire quelque chose, comme les arts : mais sont seulement disciplines sermocinales, c'est à dire consistant en

Discipli-
nes ser-
mocina-
les.

La Poë-
sie.

nües paroles & langage. La Poësie pour rēdre son discours plus agreable adiouste la fable, la mesure (qu'on apelle pieds) & aux lāgues vulgaires vne certaine consonance de syllabes

* ῥιθμὸς.

(que les Grecs apellēt *Rithme*.) au lieu de la quantité des syllabes qui fait és autres lāgues, les vnes longuēs les autres breues.

L'histori-
re.

L'historie raporte & recite les choses vrayement passées. La

La Rhe-
torique.

Rhetorique n'enseigne pas simplement à discourir, mais bien,

amplement, elegamment; & avec vne exacte recherche & eslite non seulement de sentēces & raisons, mais aussi de mots choisis, triez, & artificieusement disposez.

*La Gram-
maire.*

La Grammaire se contente de la seule congruité du langage, c'est à dire, qu'on parle proprement, quoy que ce ne soit pas avec elegance. Que si on m'obje que les Poètes ont escrit des sciences, voire qu'ils ont esté des premiers Philosophes, & que les Druides mesmes reduisoient toutes les sciēces en certain nombre de vers; & que plusieurs histoires enseignent la Physique & choses naturelles. Je respons que ce n'est pas desja vne nuë Poësie, ny vne nuë histoire, mais vrayement Philosophie. Car la vraye Poësie est fabuleuse (& comme

*Obie-
ction.*

Resposse.

Liure premier

*De ar-
te Poëti-
ca.

diët le Philofophe *) l'ame de la Poëfie c'est la fable: & l'hi-
ftoire de la Nature (comme cel-
le de Pline) n'est qu'une vraye
Philofophie naturelle. C'est
assez parlé de la diuifion des
disciplines. Maintenant il est
befoing pour fatisfaire à ceux
qui n'entendent que nostre lan-
gue vulgaire d'expliquer l'ener-
gie des noms des sciéces & arts
puifez de la langue Grecque.

*L'interpretation des noms des
Arts & Sciences puifez de
la langue Grecque.*

CHAP. IIII.

*L'erreur
des noms
nous fait
errer aux
choses.*



PLUTARQUE au trai-
té d'Isis & Osiris re-
monstre bien à propos
que ceux qui errent aux noms
des choses, errent aussi le plus

souuent és choses mesmes: parce que les noms ayant esté imposez aux choses pour les signifier, icelles n'estant pas proprement nommées, ne sont pas aussi bié signifiées: & celuy qui n'entend pas le nom, n'entend gueres souuent la chose nommée. Pour obuier donc à tel erreur il nous faut entendre l'energie & la force des noms, des sciences, & des honnestes arts puisez de la langue Grecque, qui exprime plus proprement & heureusement les choses que nulle autre: car, ainsi que dict Horace*

Les Muses ont donné vn bel entendement

*Aux Grecs, & le bien dire & parler proprement.**

Pour commencer donc par le genre, ce mot *Philosophie* signifie amour ou desir de sagesse, & *Philosophe* amateur de

* lib. de arte Poëtica.

* au Latin il y a

Ronde-

mêt, ore

rotúdo.

* φιλο-

σοφία.

* φιλό-

σοφός.

Livre premier

sageſſe. Lequel nō Pythagoras,
& à ſon exemple les autres pro-
feſſeurs des ſciences retindrēt,
laiſſant le nom de leurs prede-
ceſſeurs comme trop arrogant,
qui ſe faiſoiēt appeller *Sophes*, *
c'eſt à dire, ſages. *Theoretique* *
ſignifie contemplatiue ou con-
ſideratiue, & qui s'arreſte à la
cognoiſſance de la choſe. *Pra-*
ctique * veut autant à dire que
Factiue, & enſeignant à faire
& ouurer. *Metaphyſique*, * c'eſt à
dire, Philoſophie ſurnaturelle,
autrement *Theologie*, * qui ſi-
gnifie diſcours de Dieu : parce
qu'elle traicte principalement
de Dieu, & des choſes qui ſont
par deſſus la nature: quoy qu'ē-
tre les Philoſophes elle s'eſten-
de à toutes choſes entant qu'el-
les ont eſtre. C'eſt pourquoy
Moÿſe auſſi traictant la Theo-
logie, a commencē par la crea-

* σοφοί.

* θεωρη-
τικῆ.

* πρακ-
τικῆ.

* μετα-
φυσικῆ.

* θεολο-
γία.

tiõ de toutes choses. *Physique*, * * φυσικὴ
 c'est à dire Science naturelle,
 traictant de tous les corps na-
 turels en tant qu'ils reçoivent
 mouuement ou changement.
 A laquelle est subalterne, la
 Medecine: qui a des arts instru- Medeci-
ne.
 mentaires soubz foy, comme la
Pharmacie, * c'est à dire, art de * φαρ-
μακία.
 faire ou composer medicamẽs,
 venãt du mot Grec *Pharmacōn* * * φάρμακον.
 qui signifie médicament, &
 quelquefois poison : d'où est
 deriué le nõ de *Pharmaceutrie*, * * φαρμακουργία.
 c'est à dire, forcellerie, ou em-
 poisonnement. De la Pharma-
 cie est compagne la *Chirurgie*, * * χειρουργία.
 qui vient de, *Cheir*, * c. main * χείρ.
 & *Ergazesthai* * c. ouurer: com- * ἐργάζεσθαι.
 me qui diroit l'art de besoigner
 & ouurer de la main. Car com-
 bien que plusieurs autres arts
 enseignent aussi à trauailler de
 la main: si est-ce que, comme

Liure premier

- quand nous difons le Poëte, nous entendons par excellence & prerogatiue entre les Grecs Homere, entre les Latins Virgile : de mefme quand nous difons fimplement la Chirurgie, nous entédons par excellence l'art qui confifte à trauailler de la main pour la guerifon & fanté de la chofe la plus excellente du monde, qui eft vn petit Mōde, l'homme. *Mathematique* † viēt du mot Grec *Mathesis*, * ou *Mathema*, * c. apprentiffage: d'autant qu'il n'y a aucune forte de difcipline qui s'apprenne avec telle certitude de demonftratiōs que la *Mathematique*: laquelle contiēt quatre sciēces fous foy. La premiere c'eft
- * ἀστρο-
λογία. *Aftrologie*, * comme qui diroit, discours des aftres. La feconde
- * γεωμε-
τρία. *Geometrie*, * c. mefure ou dimēfion de la terre: à laquelle font.

† μαθη-
ματική.
* μάθη-
σις.
* μάθη-
μα.

subalternes la *Geodesie*, * c. diuision de la terre: la *Geographie**, c. description de la terre: la *Cosmographie*, † c. descriptiō du mōde: la *Hydrographie*, * c. description des eaux. D'auantage la *Chiro-mantie*, † c. diuination par la main: & la *Physiognomonie*, * (que le vulgaire dict mal à propos *Physiognomie*) c. cognoissance du naturel par les marques & delinéemens ou proportiōs du corps, sont aussi subalternes à la *Geometrie*, entant qu'elles cōsistent en demensions, lignes, & figures: si mieux on ne les aime referer à la *Physique*. Mais la *Necromantie* * c. diuination par les morts, est Diabolique & superstitieuse. La troisieme science *Mathematique* est l'*Arithmetique*, * c. science des nombres: car en Grec *Arithmos* † veut dire Nombre. La quatrie-

* γεωδη-
σία.* γεωγε-
φία.† κοσμο-
γεφία.* υδρο-
γεφία.† χειρο-
μαντία.* φυσιο-
γνωμία.* νεκρο-
μαντία.* αριθ-
μητική.† αριθ-
μός.

Livre premier

- * μουσική. me & dernière c'est la *Musique* * qui seule de tous les arts liberaux a prins son nom des Muses.
- * μουσα. car *Musa* * en Grec signifie chât.
- * ἠθική. *Ethique*, * c'est à dire, Morale, concernant les mœurs, du mot
- ⊃ * ἦθος. *Ethos*, * qui signifie mœurs. Ses parties sont l'*OEconomique*, * & la *Politique* *. *OEconomique* vient du mot *oikos*, * c. maison, ou famille, & *nomos*, * c. regle, ou loy : comme qui diroit, la discipline concernant le reglement d'une famille. *Politique*, * vient de *Politia*, * dont est deriué aussi le mot François *Police*, ou gouvernement & administration publique : qui est principalement de trois sortes. La première est la *Monarchie*, * qui vient de *Monos*, * c. seul, & *Arché* * c. commandement, comme qui diroit, le gouvernement ou commandement d'un seul souve-

rain. La secõde est l'*Aristocratie*, * * ἀριστοκρατία.
 c. le gouvernement ou puissance des plus gens de bié : Car *Kratos*, * veut dire puissance, & * * κράτος.
Aristoi, * les meilleurs de tous, * * ἀριστοι.
 tres-bons. A laquelle sorte de gouvernement se peut rapporter
 l'*Oligarchie* * c. le commandement ou puissance de peu de
 gens : car *Oligos*, * signifie peu * * ὀλίγοι.
 de gens, & *Arché*, * commande- * * ἀρχή.
 mēt. La *Democratie* * est la troi- * * δημοκρατία.
 sième & derniere, venant de
Kratos, * c. puissance, & *Demos* * * * κράτος.
 c. peuple: cõme qui diroit puis- * * δῆμος.
 sance, ou gouvernement popu-
 laire. *Poesie* * c. factiõ, ou fictiõ. * * ποίησις.
Grammaire * c'est la methode * * γραμματική.
 d'enseigner les lettres : parce
 qu'elle ne consiste qu'à mon-
 strer les lettres, les syllabes, &
 les mots, & la conionction
 de tout cela, qui ne resulte
 en fin que des seules lettres.

Liure premier

* γράμμα- & *Gramma* * signifie lettre. *Rhetorique*, * c. l'art de parler, qui est dit ainsi par excellēce pour l'art de bien & elegamment parler.

* ἱστορία. *Histoire* * c. narration : parce qu'elle fait la narration & recit des choses passées.

C'est assez arresté à l'etymologie de ces mots. Passons maintenant outre. Et d'autant que iusques icy nous auons dict quelles choses sont le subiet de chasque discipline : il est besoing de monstrier consequemment en combien de sortes ce mot de subiet se prend entre les Philosophes.

En combien de sortes se prend ce mot, subiet. CHAP. V.

Subiet est vn mot homonyme, & ayant plusieurs diuerses significations.

La premiere pour ce qui est inferieur à vn autre en l'ordre de la Categorie, cōme les indiuidus aux especes, les especes à leur genre: & s'appelle *subiet de predication* ou attribution: parce Subiet de predication. qu'en l'ordre de la Categorie le superieur (que les Latins appellēt *Predicatum*) est attribué à son inferieur & subiet. Ce qui sera mieux entendu au liure suiuant. La seconde, pour ce à quoy vn autre est attribué en quelque proposition, & à ceste cause est appellé *Subiet de proposition*: cōme quand ie dy, *César est vainqueur*. *César* est le subiet de ceste proposition, & *vainqueur* est l'attribut. Subiet de proposition.

La troisieme, pour toute substāce, & s'appelle *subiet d'inhesion, attachement, ou liaison*: parce que la substance est le seul Subiet d'inhesion c. attachement. subiet de toutes les autres cho-

Liure premier

ses, qui ne sont qu'accidens, lesquels ne pourroyent subsister en la nature, sinon estant inherans & attachez aux substāces: comme il sera dit cy-apres.

Subiet pour objet ou matiere subiecte.

La quatriéme & derniere signification de subiet, est qu'il se prend pour l'objet & matiere subiecte de quelque discipline que ce soit. Mais d'autant que ce mot, *Matiere*, est aussi homonyme, il en faut particulariser les diuerses significations.

Matiere est mot homonyme.

Matiere apte à recevoir successivement plusieurs formes.

En premier lieu donc *Matiere* signifie vn des trois principes naturels, qui sont *Matiere*, *Forme*, & *Priuation*. La matiere est apte à receuoir plusieurs formes successiuelement par la priuation de l'vne à l'autre. Ainsi le corps humain est la matiere: l'ame est sa forme. Mais par la priuation de l'ame il préd la forme de charroigne, & puis

encore de cendre & de poudre, la matiere demeurât toujours. *Seconde*

Matiere signifie aussi ce dont *signifi-*
est faicte quelque chose, com- *cation.*
me du fer, vne clef: du bois, vne
chaire: de la pierre, vne murail-
le, vne statuë.

La troisiéme & derniere si- *Quel*
gnification de ce mot *Matiere* *doit estre*
est pource que nous auons ap- *le sujet*
pellé cy-dessus objet ou sujet *de toutes*
de quelque discipline: lequel *discipli-*
doit estre tel que tout ce qui se *nes.*
traicte en icelle soit le sujet
mesme, ou se raporte à iceluy.
Or le sujet des disciplines
rheoretiques est beaucoup dif- *La con-*
ferent de celuy des Practiques: *sideratiõ*
parce que celles-cy ne se pro- *du sujet*
posent leur sujet que pour y *est autre*
trauailer & besoigner: & cel- *es disci-*
les-là pour le cognoistre. Et cõ- *plines*
bien que les arts & disciplines *Theore-*
practiques doiuent aussi cognoi- *riques*
qu'ès
Practi-
ques.

Liure premier

estre aucunement leur subiet, elles n'en recherchèt pas pourtant la cognoissance par sa cause, comme les Theoretiques: ains seulement en tant qu'il est expedient pour leur ouurage. Il faut icy remarquer qu'en toutes disciplines (mais plus souuentés Practiques) le subiet se confond avec la fin interne.

*Fins internes,
& externes.*

Fin interne.

*Fin externe
double.*

Car il y a en toutes disciplines deux fins: l'une interne & proche, l'autre externe & esloignée. L'interne est celle à laquelle se raportent tous les preceptes de la discipline, com de l'architecture, la fin interne, c'est la maison. L'externe est double: l'une qui depend de la fin interne: Ainsi l'habitation est la fin externe de l'architecture dependante de la fin interne, que nous auons dit estre la maison: car on ne bastit les

maisons q̄ pour y habiter. L'autre fin externe depend de la volonté de celuy qui trauaille, ou fait trauai ller & n'est pas si propremēt cause finale que l'autre. Comme si on faisoit bastir vne maison pour faire la guerre. plus que pour y habiter : ou ap- prenoit la Rhetorique pour persuader choses iniustes, ou la Logique pour impugner la verité par captions sophistiques.

*Quel est le sujet & la fin de
la Logique.* CHAP. VI.

ESTANT donc certain que par le sujet & la fin, il est aisé à iuger si vne discipline est Theoretique, ou Pratique : il faut voir quel est le sujet, & quelle la fin interne & externe de la Logique pour sçauoir certainemēt soubs quel

Liure premier

*L'opiniõ
des Grecs
touchant
le subiet
de la Lo-
gique.*

genre de disciplines nous la
pouons placer. Les interpre-
tes Grecs d'Aristote disent que
le subiet de la Logique c'est la
Demonstration. Scot le subtil
tient que c'est plustot le syllo-
gisme, que les Latins appellent

*L'opiniõ
de Scot
le Subtil
L'opiniõ
des Ara-
bes.*

Ratiocination, comme qui diroit
Raisonnement. Les Arabes gene-
ralisent encore dauantage ce
subiet, disant que c'est l'argu-
mētation. Lesquelles trois opi-
nions peuuent estre raportées
commodément l'vne à l'autre.

*Ces trois
opinions
ne sont
gueres
differeñ-
tes.*

Car l'argumentation contient
soubz soy le syllogisme & la de-
monstration : & le syllogisme
contient aussi soubz soy la de-
monstration. Ainsi l'vn depend
de l'autre comme l'espece du
genre. Et n'y a difference qu'en
ce que les vns ont voulu esta-
blir vn plus noble & parfait
subiet, le particularisant & re-

streignant. Car le syllogisme est la plus excellente & parfaite espece d'argumentation. Et la demonstration la plus accomplie espece de syllogisme. Mais pour parler encore plus hardimēt & clairemēt, j'aime mieux dire que *toutes choses* sont le sujet de la Logique, non pas en tant qu'elles sont (car en ceste façon elles sont le sujet de la Metaphysique) mais en tant que d'icelles se peuvent dresser & composer des argumēs, soit syllogismes, demonstrations, ou autres. Laquelle opinion j'embrace d'autant plus volontiers qu'elle plait à M. Robert Balfor le premier Philosophe de nostre memoire : & qu'elle est fondée sur la raison d'Aristote qui a commencé son œuvre de Logique par les Categories, ou toutes les choses qui

Quatrième
opinion.

Toutes
choses
sont le
sujet de
la Logi-
que.

Liure premier

font en la nature font rengées
& distinguées en dix genres.

Fin interne de la Logique. Quand à la fin de la Logique, l'interne, & proche n'est autre que le sujet mesme soit l'argumentation, soit le syllogisme, ou la démonstration, ou mesme toutes choses en tant qu'elles seruent à bastir des argumens.

La premiere fin externe de la Logique. La fin externe dependant de la susdite interne, c'est la distinction du vray d'avec le faux: qui se fait en bien raisonnant suiuant les preceptes de Logique. L'autre fin externe est bonne ou mauuaise suiuant la volonté de celuy qui estude. Or d'autant que plusieurs interpretes Latins d'Aristote, & mesmemēt les Scholastiques, pensant imiter S. Thomas d'Aquin establissent vn autre sujet de Logique, il faut (malgré moy) que i'en dise vn mot en passant.

De l'opinion de S. Thomas d'Aquin touchant le sujet de la Logique, & qu'est-ce qu'il appelle, Estant de raison.

CHAP. VII.



SAIN T Thomas d'Aquin homme de tres-grand & subtil iugement, de tres-rare doctrine, & tres-saincte vie, en ce qui concerne la religion, a si doctement escrit, assisté de la grace du S. Esprit (aussi dit-il qu'il a pl^o aprins en priant Dieu qu'en estudiant) qu'à grand' peine peut-il estre reprins de ce costé-là. Mais en ce qui cōcerne la Philosophie, quoy qu'il soit admirable, si est-ce que la subtilité de son es-

S. Thomas d'Aquin.

Liure premier

prit l'a quelque-fois transporté trop auāt: comme en ce qu'il s'est allé feindre vn sujet de la Logique duquel hōme du mōde n'escruiuit iamais (que ie sçache) auant luy: à sçauoir, l'*Estāt* de raison: entant (dit-il) qu'il guide le discours de nostre entendement, combien qu'à la verité ce ne soit rien. Car qu'est-ce autre chose vn *Estāt* de raison, ou vne chose qui a son estre par le seul discours de nostre entendement, qu'un non-estre en effect, ains seulement vne imagination & fiction comme vne Hydre ou Chimere? Ie ne puis donc me feindre vn sujet feint en vne discipline si necessaire. Toutesfois par ce qu'il est en la bouche d'un chacun, expliquons encore de plus pres qu'est-cecy qui n'est point, & que plusieurs estiment fort difficile

*Estant
de raison
n'est
qu'une
fiction.*

ficile & importât; croyant que ce soit quelque grand point, & si est moins qu'un point, & sans difficulté.

Nous considérons les choses en deux façons : l'une en tant qu'elles sont; l'autre en tant que nous les conceuons par nostre entendement. Si nous les considérons en tant qu'elles sont, nous y trouuons plusieurs propriétés & accidens tant separables qu'inséparables : comme par exemple en l'homme, qu'il est risible, docile, & chaud ou froid, sçauant ou ignorant, blâc ou noir, &c. Si nous les considérons en tant que nous les conceuons par nostre entendemēt & discours de raison, nous leur attribuons d'autres accidens & propriétés, qui routesfois ne sont en elles, & n'y peuuent estre. Comme quand ie consi-

Les choses se cōsiderēt en deux choses.

Liure premier

dere la substance, non entant qu'elle est, mais que ie la conçoÿ, ie dis que c'est vn predicament & genre supreme, parce qu'il n'y a aucun autre genre par dessus elle. De mesme que l'Animal est vn genre, par ce qu'il contient souz soy plusieurs especes. Que l'homme est vne vraie espeece, d'autant qu'il n'y a point d'autres especes soubs iceluy. Que Socrates est vn indiuidu parce qu'il ne se peut dire q̄ de soi-mesme. maintenant genre, espeece, indiuidu, ce sont des estans de raison. Or d'autant que l'ordre de nature est tel qu'il faut de necessité, plustôt sçauoir que la chose est, que de la cōçeuoir, S. Thomas & ses sectateurs appellent les choses qui sont vraiment, *Estât de la chose*, ou *premieres intentions & notions*: & les proprietés qui

*Exemple
de l'Estant de
raison.*

*Premieres
intentions &
notions.*

leur sont attribuées par le discours de la raison & de l'entendement, *Estant de la raison ou secondes intentions & notions*: lesquelles (disent-ils) sont le sujet de la Logique en tant qu'elles guident les discours ou opérations de nostre entendement. *Il y a trois opérations de nostre entendement.*

qui sont trois, comme dict le Philosophe.* ** lib. 3. de Anima.* La premiere opération est celle par laquelle nous conceuons nuëment & simplement l'estre de la chose sans luy rien attribuer, comme l'hōme, le loup, l'arbre, le feu. *Premiere opération de l'entendement.* La seconde, par laquelle nous attribuons quelque chose à ceste premiere, de laquelle l'estre no⁹ estoit desja cogneu, cōme que l'hōme est animal, que le feu est vn element. *La seconde opération de nostre entendement.* La troisieme par laquelle nous raisonnons & discourons argumentant pour conclurre & colliger quelque cho-

Liure premier

se d'une autre : comme s'il falloit prouuer ceste secõde operation de nostre entendement *que l'homme est animal*, il se feroit par ceste troisieme, raisonnant ainsi,

Tout corps sensible est animal,

Comment
tous les
preceptes
de Logi-
que se
raportent
à ces trois
operatiõs
de nostre
entende-
ment.

L'homme est corps sensible,

L'homme donc est animal.

A ces trois sortes d'operation de l'entendement S. Thomas raporte subtilemẽt tous les preceptes de Logique. Car à la premiere respondent (dit-il) les Categories, ou il n'est traicté des choses que nüement & en tant qu'elles sont genres, especes, ou indiuidus les vns rangez & contenus sous les autres. A la seconde respond le liure de l'interpretatiõ, ou il est traicté des Enonciations & Propositions, A la troisieme se raportent les preceptes de l'argumẽ-

ration: desquelles trois pieces toute la Logique résulte. Mais ces subtilités sont trop subtiles, deliées & fresles: car en fin tout cela s'esvanoüit en rië. Et quoy que le Logicien considere toutes ces secondes intentions, il ne le fait pas pourtant comme estant fictions & chimeres phantasiées, mais comme representant & signifiant les choses qui ont vn vray estre, comme font pareillemēt toutes disciplines. Je laisseray donc esmouffer les esprits trop aigus à ces subtilités. Cependant passons outre, & voions s'il est possible de ranger la Logique sous quelque espece des disciplines dont a esté ci-dessus parlé, qui est-ce que nous cherchons encore.

Que la Logique n'est proprement Theoretique, ni Pratique, ni Science, ni Art.

CHAP. VIII.



VE L sujet & quelle fin que nous establissions en la Logique, il est aisé à iuger qu'elle ne peut estre placée ni entre les disciplines Theoretiques, ni entre les Pratiques. Entre celles-ci, parce que toute discipline Pratique se propose de faire quelque ouvrage visible trauaillât de quelque matiere, ou en quelque matiere, selon la doctrine du Philosophe: * dont il s'ensuit qu'elle ne peut estre Art: parce que le Philosophe* definit l'Art vne habitude de faire avec cer-

*Que la Logique ne peut estre dite Pratique, ny art. *cap. 1. lib. 2. Meta-physic. cap. 4. lib. 6. Ethic.*

raine regle : & *Faire* n'est autre
 chose que trauailler & besoigner, en sorte que la besoigne &
 l'ouurage aparoisse apres l'œu-
 ure. Elle ne peut aussi estre
 Theoretique : d'autât que toutes
 les Sciences Theoretiques
 traictēt des choses necessaires,
 & enseignent à cognoistre la
 chose par sa cause, ainsi que
 montre le Philosophe. * Ce
 que ne fait point la Logique.
 C'est pourquoy le Philosophe
 ne l'a point aussi mise au nom-
 bre d'icelles, lorsqu'il en fait la
 diuision & denombrement. *
 N'estant donc point propre-
 ment Art, ni Sciēce, ni Theo-
 retique, ni Præctique, il faut
 voir si elle pourroit trouuer pla-
 ce entre les autres habitudes
 de l'entendement.

*Qu'est-
 ce que
 Faire.*

*Que la
 Logique
 ne peut
 estre di-
 ste Theo-
 rique, ny
 Science.*

** cap. 2
 lib. 1.
 Priorum
 Analyt.*

** cap. 1.
 lib. 6.
 Meta-
 phisic.*

** habitus
 de mot
 Latin,
 comme
 qui di-
 roit, ayā-
 ce, d'A-
 voir.*

*Que la Logique n'est Sapience,
ni Intelligence, ni Prudence.*

CHAP. IX.

* cap. 3.
lib. 6.
Ethico.

LE

Philosophe discou-
rant des habitudes de
l'entēdemēt* dict qu'el-
les sont cinq en nombre : La

Il y a
cinq ha-
bitudes
Intella-
ctuelles.

Sapience (ou Sageſſe) l'intelli-
gence, Science, Prudence, &
Art. Or eſtant verifié ci-deuant
que la Logique n'eſt point Sci-

Que la
Logique
n'eſt point
Intelli-
gence ni
Sapiēce.

ence, il eſt aiſé à monſtrer qu'el-
le n'eſt point auſſi Intelligence,
ni Sapience. Intelligence, parce
que c'eſt plus que Science : car

Qu'eſt-
ce qu'In-
telligen-
ce.

la Sciēce n'eſt que la cognoiſſā-
ce de la choſe par ſa cauſe : & l'in-
telligence eſt la cognoiſſāce de
la cauſe meſme, ainſi q̄ dit tres-

* cap. 7.
lib. 6.
Ethic.

bien le Philoſophe.* Or puis
que la Logique ne monſtre pas

seulement à cognoistre la chose par sa cause (comme il a esté dict au chap. precedent) moins mōstre elle à cognoistre la cause mesme. Dōt il resulte & s'ensuit qu'elle n'est point aussi Sapiēce: d'autant que, selō le Philo-^{* au lieu} sophie, ^{prealle-} la Sapiēce n'est au-^{gué.} tre chose que l'Intelligence cō-^{Quest-} jointe à la Sciēce, c'est à dire, la ^{ce que} cognoissance de la chose par sa ^{Sapiēce.} cause, & de la cause mesme. ^{* in offi-} Ciceron toutefois definit plus ^{cij.} generalement & confusement la Sapiēce, disant que c'est la Science des choses diuines & & humaines. Pour le regard de la Prudence, elle ne peut aucunement conuenir à la Logique, ^{Que Lo-} d'autant que c'est vne vertu, nō ^{gique} vne discipline, suiuant le dis- ^{n'est point} cours du Philosophe: ^{Pruden-} * Tour- ^{ce.} nons maintenant le fueillet & ^{* cap. 5.} donnons place à la Logique ^{lib. 6.} ^{Ethic.}

Livre premier

en quelque façon que ce soit
& parmi les Arts, & parmi les
Sciences, dont nous l'auions
dechassée.

*Commēt est ce que la Logique
peut estre appellée Science.*

CHAP. X.



E seroit vne chose
trop absurde de rejet-
ter du nôbre des sciē-
ces & des arts ceste
discipline, de laquelle nulle
science ni nul art ne se peut pas-
ser. C'est pourquoy il faut re-
chercher quelque moien de lui
attribuer l'vn & l'autre nom. Il
est donc à noter que Science se
prend en deux manieres. La
premiere proprement pour vne
certaine & asseurée cognoissā-

*Science
se prend
en deux
manie-
res.*

ce de la chose par la cause & se
subdiuise en deux especes. L'v-
ne desquelles est appellée *Ac-
tuelle*, c'est à dire, vne particu-
liere science, cōme la cognois-
sance du Tonnerre, de l'Eclip-
se du Soleil, ou de la Lune. *Science
Actuelle*
L'autre *Habituelle*, ou vniuer-
uerselle, laquelle est composée
de plusieurs actuelles sciences
& demonstrations, comme la
Physique, & les autres Theore-
tiques. *Science
Habi-
tuelle.*

En second lieu le nom de
Science se prend pour toute *La signi-
fication
de Science*
cognoissance certaine & indu-
bitable, ores qu'elle ne soit par
la propre cause. Or il ne faut
doubter qu'en ceste derniere
significatiō la Logique ne puis-
se estre dicte Science, & non
seulement la Logique, mais
aussi toutes autres disciplines *Commēt
la Logi-
que peut
estre ap-
pellée
Science.*
les preceptes desquelles sont

Livre premier

** in Ca-
tegorijs
cap. 1.*

*Logique
Instrui-
sante
Et vfitée.*

*La Lo-
gique in-
struisan-
te n'est
pas scien-
ce mais
bien l'v-
sitée*

asseurez & bien-reglez : en la-
quelle signification le Philoso-
phe * appelle Science mesme la
Grammaire. Encore y a-il vn
autre moien pour mōstrer que
la Logique est Science : la diui-
fant en *instruisante*, & *Vfitée*, ou
mise en vſage. La Logique in-
struisante ne peut estre dicte
Science, par ce que c'est celle
qui ne contient que les seuls &
& nuds preceptes : mais l'vſitée
est vrayement Science, parce
qu'elle accommode & lie les
preceptes avec les choses dont
il y a Science : comme par exē-
ple, avec les choses naturelles
en la Physique, ou avec les sur-
naturelles en la Metaphysique.
Car les Sciences fournissent la
matiete, & la Logique la forme
pour en discourir. Je ſçay que
le vulgaire des Scholastiques
tient la contraire opinion, ſça-

*Erreur
des Scho-
lastiques.*

voir que la Logique Instruisante est Science, l'Vsitée non. Ce que ie refuterois, s'il n'estoit notoirement faux & absurde: comme M. Robert Balfor (duquel j'ay fait ci-deuât mention) m'a fait voir quelquefois dans les interpretes Grecs d'Aristote. Car les nuds preceptes ne font point les Sciences: mais les choses monstrees par leur cause. Voyons maintenant comment la Logique se peut dire Art.

*Comment la Logique peut estre
dicte Art. CHAP. XI.*

L y a trois raisons pour soustenir que la Logique est Art. La premiere qu'ores que les disciplines soiēt ou theoretiques ou Practiques,

Liure premier

*Premiere
raison
pour mon-
strer que
la Logi-
que est
Art.*

& que la Logique ne puisse estre rangée sous l'une ni l'autre espece : il ne s'ensuit pourtāt qu'elle ne soit & Art & Science. Car ceste diuision-là s'estéd seulement aux disciplines qui ont leur sujet déterminé & défini, non a celles qui l'ont vague & discourant par tous les arts & sciences, ainsi que la Logique & Rhetorique suiuant le dire du Philosophe, * lesquelles à ceste cause sont appellées *Arts instrumentaires*, mesmemēt la Logique, de laquelle nulle honneste discipline ne se peut passer, pour les raisons que nous auons ci deuant * deduites.

* cap. I.
lib. I.
Rhet. Et
cap. 8.
li. I. poste.
Analyt.

*Arts in-
strumen-
taires.*

* au cha.
I.
Seconde
raison.

En second lieu c'est vne opinion receuë de tout temps que la Logique est vn des sept * arts liberaux : qui ont esté ainsi appellez parce qu'ils sont dignes des liberaux, nobles, & gentils.

esprits. Vray est qu'en ceste si- Arts li-
 gnificatiõ le nom d'art est prins beraux.
 abusiuement & improprement
 pour *Discipline*: comme il apert
 de ce qu'on y a meslé les quatre
 parties de Mathematique, cõ-
 bien qu'à la verité elles soient
 Sciences & nullemēt arts, ainsi * cap. 1.
 qu'enseigne le Philosophe. * lib. 6.
 Encore par vn troisiēme moyē Meta-
 la Logique peut estre dictē Art: phis.
 si le nom d'art est prins & vsur-
 pé cõme dans Lucian, * & Quin- * in Pa-
 tilian. * pour vn ramas de prece- rasito.
 ptes tendans à quelque but & * cap. 7.
 fin utile à la vie humaine. Car lib. 1.
 en ceste signification il ne faut Iustit.
 doubter que la Logique ne me- orator.
 rite d'estre appellēe Art; veu q̄
 to⁹ les preceptes d'icelle tendēt
 à discerner & distinguer le vray
 du faux en toute sorte de dis-
 cours, qui est la chose la plus vti-
 le au cours de la vie humaine.

De la definition & diuision de
Logique. CHAP. XII.



R maintenant le genre de la Logique estant assez cogneu, il sera aisé de la definir ou science, ou art, ou maniere & methode de biē & briefuement disputer, discourir & raisonner. I'adiouste ce mot, *Briefuement*, pour la distinguer de la Rhetorique, qui discourit, dispute, & raisonne bien, mais non pas concisemēt, & briefuement comme la Logique: ains beaucoup plus amplement, & avec vne recherche, & exacte eslite de belles paroles, & sentēces triées. C'est pourquoy Zenon ancien Philosophe disoit que la Logique estoit semblable au poing ferré,

Qu'est-
ce que
Logique.

Diffé-
rence de la
Logique
& Rhetorique
selon Zenon.

& la Rhetorique à la main estē-
duë & ouuerte.

Pour le regard de la diuision
ie n'en voy point de meilleur
que celle des Peripateticiens
mesmes, qui (selon Laërce) *
souloient diuiser la Logique en
deux parties: l'vne qu'ils appel-
lent Analytique, l'autre Diale-
ctique ou Topique, lesquels
mots nous expliquerōs en leur
lieu ci-apres. L'Analytique en-
seigne que c'est que demonstra-
tion, c'est à dire, à discourir &
raisonner par principes neces-
saires, desquels se collige &
conclud la science & cognois-
sance de la chose par sa cause.
La Dialectique ou Topique
monstre à discourir & raison-
ner par principes seulement
probables & vray-semblables:
desquels on peut bien conclu-
re vne opinion, & mesme quel-

* lib. 5.
de vita
Philoso-
phor.
Diuisiō
de la Lo-
gique.
* l'un au
commen-
cement
du 6. li-
ure, l'au-
tre au
commen-
cement
du 7.
Quel est
le sujet
de la par-
tie Ana-
lytique.
Quel ce-
luy de la
Diale-
ctique
ou Topi-
que.

Liure premier

que certitude, mais non pas la science, qui est cognoissance certaine de la chose par sa cause. Et à toutes ces deux parties se raportent les cinq voix, les Categories, les Enonciations, & preceptes du syllogisme, d'ot fera preallablement traicté par ce que sans la cognoissance de ces quatre choses on ne sçauroit bien raisonner & argumenter.

La partie Sophistique & en quelle qualité elle est traictée en la Logique. Diuision de la Logique selon S. Thomas d'Aquin

Pour le regard de la Sophistique, encore qu'il en soit traicté en la Logique, elle ne doit pourtant tenir place comme partie d'icelle : aussi n'est elle traictée que par maniere de correction & pour nous garder d'estre surprins par les captions des Sophistes. Je sçay bien que beaucoup de gens suiuent la diuision de S. Thomas d'Aquin, qui diuise la Logique en trois

parties respondantes aux trois sortes de discours ou operatiōs de l'entendement: laquelle qui voudra voir, la peut colliger & repeter de ce que nous auons dit ci-dessus au chap. 7. Cicerō diuise la Logique en deux parties, l'inuention, & iugement. L'inuention respond' entiere-ment à la partie que nous auōs appelée vn peu deuant Dialectique; ou Topique. Et le iugement respond aussi à l'Analytique comprenant ce qui se rapporte à icelle, à sçauoir les cinq-voix, les Categories ou Predicamens, les Enonciations, & preceptes du syllogisme. C'est assez arresté en ces petites prefaces, lesquelles ne seront point inutiles aux personnes studieuses, quoy que sans icelles les plus hastez puissent commencer au liure suiuant, qui touche

*Division
de la Lo-
gique se-
lon Cice-
ron.*

Liure premier

le precepte de l'art. l'aduertiray en passât le lecteur de se resouvenir qu'il peut auoir trouué, & trouuera ordinairement des choses qu'il ne pourra bonnement entendre ni comprendre qu'apres auoir veu toute la Logique d'vn bout à l'autre: les preceptes de laquelle sont tellement enchainez ensemble, qu'on ne peut entendre les vns sans les autres. Et partant celuy qui du premier coup trouuera quelque difficulté, doibt neâtmoins passer outre iusques à ce qu'il ait tout veu : & puis recommençant pour la seconde fois il comprendra tout avec vn singulier plaisir, & iugera qu'il n'y a discipline plus digne de l'homme que celle-ci.



LE
 SECOND LIVRE
 DE LA LOGIQUE, OV
 art de discourir & rai-
 sonner.

CHAP. I.



'E S T vne chose de tout tēps receüe & approuée, mesme parmi les personages de plus rare sçauoir, en traictant quelque art ou science, de se proposer tousiours l'autorité de ceux qui ont excellé en icelle, & ne s'esloigner de leurs preceptes, en tant qu'ils sont receuz pour asseurez & indubitables: si bien que quand on nous voudroit reprendre en quelque poinct, il

Liure second

suffise pour toute raison (si vne
euidente raison n'y contrarie)
alleguer ce que souloient res-
pondre les disciples de Pytha-
goras, *Il l'a dict ainsi*, tant ils ad-
ioustoiēt de foy au dire de leur
maistre. Me proposant donc de
traicter la Logique, ie ne puis
ni ne dois me detraquer du
grand chemin qui est tracé à
tous par le prince des Philoso-
phes Aristote, & depuis qu'il
est cogneu, a esté sans aucune
intermission suiui generalemēt
de tous les hommes de sain iu-
gement, comme le plus aisé &
le plus court pour conduire les
esprits capables de ceste rare
doctrine, au but & au bout de
leurs desseings studieux. Et ne
pense pas pour cela encourir
aucun blasme, si ie ne dis en ce
traicté François chose qui n'ait
esté dicte par ce diuin person-

*Les dis-
ciples de
Pytha-
goras ad-
ioustoiēt
grād foy
à leur
maistre.*

nage, ou qui ne se puisse rapporter à ce qu'il en aura dict suiuant l'exposition de ses plus fidelles interpretes : attendu mesme-mēt que, comme dit Terence,

Rien ne se dict maintenant,

Qu'on n'ait dict auparauant.

Ioinct que quand ie voudrois m'esloigner de ce beau & grād chemin, ie m'irois esgarer & escarter dās de petits sentiers qui ne me pourroient guider, ni assurement, ni gueres loing. Or d'autant que dans les Categories d'Aristote il y a certains mots souuent reiterez qui concernent l'art, & ne sont point esclarcis par l'auteur, auāt que venir à icelles, il est besoing d'exposer & expliquer cinq d'iceux mots, à sçauoir, *Genre, Espece, Difference, Propre, & Accident*: laquelle exposition nous emprunterons à l'imitation des

Liure second

autres, de Porphyre qui a fait
vne belle & gẽtile Introductiõ
sur les Categories d'Aristote.
Et combien que ce Porphyre
Philosophe Platonicien, Tyriẽ
de natiõ, nay sous M. Aurele,
& mort sous Diocletian, ait
estẽ au demeurant homme me-
chant, & ennemi iurẽ, & con-
iurẽ des Chrestiens, contre le-
quel aucuns des anciens Peres
ont escrit: si est-ce que pour le
regard de cẽt opusculẽ qu'il a
fait sur les Categories, en fa-
ueur d'vn senateur Romain nõ-
mẽ Chrysaorius, il est suiui &
approuvẽ. Aussi ne contient-il
que l'explication des susdicts
cinq mots (qu'ordinairement
on appelle *les cinq voix predica-
bles*) Genre, Espece, &c. L'in-
telligence desquels ne sert pas
seulement (comme lui-mesme
dict en sa preface) à l'explicatiõ
des

Quel hõ
me a estẽ
Porphy-
re.

des Categories d'Aristote, mais aussi à bien définir, diuiser, & demonstrier, & en fin à toutes les parties de Philosophie: cōme il se cognoistra & paroistra par le progresz, & suite du precepte. Commençons donc par le Genre.

Du Genre. CHAP. II.

LE Philosophe nous enseigne en sa Physique † qu'en traictant de quelque discipline, il faut commencer tousiours par les choses les plus vniuerselles & generales. Suiuant lequel precepte nous commencerons ce traicté des cinq voix, par celle qui est la plus generale, à sçauoir, le Genre meisme, sous lequel toutes les autres choses sont comprin-

† cap. 1.
& 4. li.
1. Physi.

Liure second

ses. Ioinct que c'est la premiere partie de toute parfaite definition. Le Genre donc est ce qui se dict de plusieurs choses differentes en Espece, en tant qu'on demande leur nature, ou essence par ceste questiõ, *Qu'est-ce?* Pour l'intelligẽce de laquelle definition il faut remarquer trois choses. Premieremẽt que *Que si se dire d'un autre*, signifie luy estre attribuẽ & appropriẽ. Ce qui se faict en deux façons: l'une quand le plus commun & plus vniuersel, est attribuẽ au moins commun & moins vniuersel: & s'appelle attribution ou predication du superieur à l'inferieur: comme Socrates est homme: l'homme est animal: l'animal est corporel: Car estre homme est plus cõmun & vniuersel que Socrates, à qui il est attribuẽ: & l'animal plus que

Qu'est-ce que Genre?

Que si se dire d'un autre, signifie, se dire de qlque chose.

Attribution se fait en deux façons.

l'homme: & estre corporel plus qu'animal. L'autre, quand le pair est attribué à son pair & esgal: & s'appelle attribution de pair à pair, ou attribution reciproque: comme tout homme est raisonnable, & toute chose raisonnable est homme: tout cheual a la faculté de hennir: & tout ce qui a la faculté de hennir est cheual. La seconde chose qui est à remarquer, c'est que le Genre contient tousiours sous soy deux ou plusieurs especes: c'est pourquoy il se dict de plusieurs choses différentes en espece: comme l'animal, qui se dict de l'hōme, & de la beste: la vertu de la Iustice, de la Prudence, & des autres especes. En troisieme lieu, il faut remarquer, q̄ la demãde qui se fait par *Qu'est-ce?* recherche l'essence & la nature de la chose: cōme quand

Le Genre se dict tousiours de plusieurs especes.

Livre second

La question qui se fait par on demãde, qu'est-ce vn homme? c'est vn animal. Qu'est-ce vn poirier? c'est vn arbre. *Qu'est-ce?* Qu'est-ce Iustice? c'est vne vertu. Qu'est-ce Physique? c'est vne science. Car le genre contient confusement toute l'essence de l'espece, encore que pour l'expliquer plus clairement, & la distinguer des autres, nous aiõs accoustumé d'y adiouster vne difference, laquelle conioincte au Genre, produict la parfaite definition de l'espece: cõme l'homme est vn animal raisonnable.

Pour-quoi le gère n'est defini par vn autre Genre. Ici les interpretes recherchent pourquoy Porphyre n'a defini le Genre par quelque gère: qui est vne recherche vrayemēt vaine & digne de gēs qui sont trop à loisir. Encore moins aduisés semblent ceux qui ont voulu attribuer au Genre & aux au-

tres quatre voix, vn Gère, à sçavoir, *Vniuersel*, ou *Predicable*, ou *Attribut*. Car si vous definissez le Genre par vn autre Genre, il fera espece, & non genre. Et ne faut doubter que si le Genre se pouuoit definir par quelque Genre, le Philosophe † (duquel ^{† cap. 4.} Porphyre a prins ceste definition ^{li. 1. Top.}) ne s'en fut serui. Mais il est impossible: parce que tout ce qui se definit, en tant qu'il est defini, est espece. Et par ainsi en definissant le Genre par vn autre Genre, on destruiroit son essence: & cuidant traicter du gère, on traicteroit de l'espece. Ioinct que ce n'est pas ici vne vraie definition, mais seulement vne rude description: Car le Genre ne peut estre proprement defini.

I'estime bien plus subtile & gaillarde la recherche de ceux

Livre second

qui disputent quel est défini en ce lieu sous ce mot *Genre*, ou la seule, nue, & simple voix; c'est dire le mot mesme & (cōme aucuns parlent) la notion, ou seconde intētion: ou biē si c'est la premiere intention; c'est à dire, les choses qui sont Genres, & signifiées par ce mot *Genre*. Il semble que ce ne soit, ni l'un ni l'autre. Premièrement que ce n'est pas la voix ou seconde intention: parce qu'elle n'est rien que la simple conception de nostre entendement, qui n'aiāt aucune essence réelle, ne peut aussi se dire essentiellemēt des choses differentes en espece, lesquelles sont réellement. D'ailleurs aussi, il ne peut estre que les choses signifiées par ce mot *Genre*, soient ici définies, parce qu'elles sont de diuerfes Categories, voire aucunes fois.

les vnes contraires aux autres: & partant ne peuuent estre encloses & comprinses ensemble par ceste definition du Genre. Pour determiner d'õc ceste difficulté, il faut entendre que ni le gère comme voix, nite, & seconde intention; ni les choses signifiées par ce mot *Genre*, ne sont ici definies suiuant leur nature & essence particuliere: mais selon qu'elles conuiennent toutes, & sont semblables en ceste generale attributiõ de se dire de plusieurs choses differētes en espece, en tant qu'on s'enquiert de leur nature & essence par ceste question, *Qu'est-ce?* Car il n'y a aucun genre en la nature qui ne se dise de plusieurs choses differētes en espece, en tāt qu'on recherche qu'est-ce qu'elles sont.

De l'Espece. CHAP. III.



O V R bien entendre qu'est-ce que l'Espece, il faut remarquer qu'è chasque Categorie ou Predicamēt il y a vn certain Genre souuerain, generalissime, & premier, qui est seulement Genre, iamais espece, n'ayant rien par dessus soy : & vne Espece infime, specialissime, & derniere, qui est seulement Espece, iamais Genre, n'ayant sous soy aucune autre Espece, ains seulement des Induidus & choses singulieres : entre lequel Genre supreme, & Espece infime, il y a quelques entre-deux, ou metoiens, qui à diuerse consideration & relatiō font Genres, ou Especies : Genres, en tant qu'ils sont comparez à ce qui leur est

Genre
gener-
lissime.

Espece
specialif-
sime.

Genres me-
toies, En-
tre-deux
& Su-
balter-
nes.

inferieur, & sous eux: Especies, en tant qu'ils sont referés à ce qui est par dessus eux. Par exemple, en la Categorie de substance le souverain & supreme Genre est *Substance*, parce qu'il n'y a rien par dessus iceluy. L'infime & derniere Espece est *Hōme*, parce que sous icelle il n'y a aucune autre espece. Mais tout ce qui est entre *Substance* & *Hōme*, peut estre sous diuerse consideration Genre, ou Espece. Comme *Corps* referé à *Substance* est Espece; & referé à *Viuant* est Genre. Pareillement *Viuant* cōparé à *Corps* est Espece: & cōparé à *Animal* est Genre. Et *Animal* aussi au respect de *Viuant* est Espece: & au respect d'*Homme* est Gēre. Ceci se peut aussi esclaircir par la descriptiō d'une race. Par exemple feignons *Iupiter sans pere*, & Ore-

Livre second

stes, vn de sa posterité sans enfans: celui-là sera seulement pere, & celui-ci seulement fils: mais ceux qui seront entre eux deux au respect de leurs peres seront fils, & au respect de leurs enfans seront peres: comme il appert par les deux descriptions suivantes. En la premiere desquelles nous auons adiousté à costé des Genres, leurs differences: parce que tout Genre se diuise par deux differences contraires, chacune desquelles produit certaine espece: ainsi qu'il sera dit plus à plein ci-apres au chap. de la Difference.

*Voiez lesdites descriptions és
deux pages suiuanes.*

D vj

Liure second

Description de la Categorie de Substance.

Differences.

Corporelle,
comme les cieux,
les elemens, les ani-
maux, les plantes,
les Herbes.

Animé,
comme les ani-
maux, les plantes,
les arbres, les her-
bes, les fleurs.

Sensible,
comme les ani-
maux.

Raisonnable,
comme l'homme.

genre supreme.
Substance.

espece.

genre.
seulement

Corps.

espece.

genre.

Viuant.

espece.

genre.

Animal.

espece
infime.

genre.

Homme.

Differences.

Incorporelle,
comme les Anges,
esprits, & intelli-
gences.

Inanimé,
comme les elemens,
les pierres, les me-
taux.

Insensible,
comme les arbres,
les herbes, les me-
taux.

Irraisónable,
comme les bestes
brutes.

Indiuidus & choses singulieres.

Scipion, Alexandre, Cesar, &c.

Description
d'une fa-
mille.

Iupiter.		
fil.	seulement	pere.
Tantalus.		
fil.		pere.
Pelops.		
fil.		pere.
Atreus.		
fil.		pere.
Agamemnon.		
seulement		pere.
fil.		
Orestes.		

De toutes les substances nous disons, que le seul homme est raisonnable : Car pour le regard des Anges, ils ont bien une raison, mais Contemplative ; c'est à dire, avec laquelle sans aucun discours ni propos, par la seule contemplation du souverain bien, ils ont l'intelligence des choses. Mais celle de l'homme est Discursive, qui consiste en discours, par le moyen duquel il parvient à la cognoissance des choses. Quant aux bestes, elles n'ont qu'un instinct naturel, qui les conduit à la conservation de leur espece.

Liure second

*Especce
specialif-
sime.*

Nous pouuons donc colliger de ce dessus, qu'il y a deux fortes d'espece : l'une vrayement espece, & qui ne peut iamais estre genre, à sçauoir l'infime & specialissime, qui est celle qui se dit immediatement de plusieurs choses differentes seulement en nombre. Je dis *Immediatement*, parce que le genre se dit bien des choses singulieres, mais c'est mediatement, attendu qu'entre le genre & les indiuidus ou choses singulieres se trouue l'espece. I'adiouste aussi ce mot *seulement* en la precedēte definition : parce que le gēre se dit bien des choses differentes en nombre (qui sont les indiuidus) mais non pas seulement d'icelles, comme l'espece : car le genre se dit aussi des choses differentes en espece, c'est à dire, de ses especes mesmes, com-

me il a esté monstté en son lieu. *Espece*

L'autre sorte d'espece est celle *subalter-*
 qui peut aussi estre genre *ne, qui*
 diuerse relation, cōme il a esté *peut estre*
 touché ci-dessus: & à ceste cau- *genre.*
 se n'est pas si proprement espece
 que la precedente:

Or *differer en nombre* (laissant à *Qu'est-*
 part les interpretatiōs coniecta- *ce que*
 nées de plusieurs) est vne manie- *differer*
 re de parler des philosophes *en nombre.*
 pour signifier vne difference nō
 d'esēce, mais en nōbre & mul-
 titude d'accidens: qui est pro-
 pre aux indiuidus d'vne mesme
 espece. Par exemple, choisiffez
 deux hommes les plus sembla-
 bles du monde, vous trouuerez
 tousiours en eux plusieurs acci-
 dens qui les feront differer l'vn
 de l'autre. Et pour le mieux en-
 tendre, il faut discourir à part
 des indiuidus.

Liure second

De l'indiuidu. CHAP. I V.



Es choses singulieres, d'autant qu'elles ne contiennent rien sous soy, & ne peuuent à ceste cause estre diuisées demeurant singulieres, sont à bon droit appellées Indiuidus: dont il nous faut traicter briuelement apres le Genre & l'Espece, sous qui elles sont contenues.

Les indiuidus ne se peuuent definir.

** sans moyen, sans entendre eux.*

Les Indiuidus ne se peuuent proprement definir, par ce qu'il n'y a que les seules especes qui puissent estre proprement & parfaictement definies. Car le Genre prochain & immedié * estant la premiere partie d'une parfaicte definition, & l'indiuidu n'estant compris prochain-

nemēt & immediatemēt soubs le Genre, il ne peut aussi estre parfaictement defini, mais seulement descrit en ceste sorte.

Indiuidu est ce qui a certaines proprietés, lesquelles toutes ensemble ne peuuent conuenir à vn autre. Par exemple, Socrates a cela de propre qu'il est Athenien, fils de Sophronisque, Philosophe, Stoïque, moqueur, à la barbe longue, au nais crochu, marié à deux femmes ensemble, & plusieurs autres qualités, dont chascune, ou aucunes peuuent bien se

Indiuidus.

trouuer en vn autre, mais non pas toutes ensemble. Les indiuidus peuuent estre signifiez en diuerfes façons, ou par leur nō, comme Romulus, Bucephale, Paris, Garonne, Hylax : * ou par vn pronom demonstratif, adiousté au Genre ou à l'espe-

* Bucephale
cheval
d'Alexandre
le Grād.
* Hylax
nom de
chien d'ās
Virgile.

Liure second

ce, comme ceste substance, ce corps, ce lion, c'est arbre &c. ou adioustant pareillement au Genre ou espece vne marque de particularité, comme quelque animal, quelque homme, quelque fleur, &c. laquelle sord'indiuidus, on apelle *Vagues*, parce qu'ils vaguent & courent par tous les indiuidus, ausquels ils peuuent estre attribuez également: voire mesme aux Genres, & aux especes, en .quoy ils ont quelque semblence de Genre ou espece : toutefois c'est homonymement non synonymemēt: c'est à dire, de non simplement, non pas essentiellement. On peut aussi signifier les indiuidus par excellence, comme quand on dict le Poëte, pour dire entre les Grecs, Homere: entre les Latins, Virgile: ou bien par vn nom patronymi-

que, c'est à dire prins du pere, ou des ancestres : comme Anchisiade pour dire Enée: Alcide, pour dire Hercule: ou en quelque autre maniere que ce soit, signifiant vne chose singuliere. Et à ce propos ie ne puis assez m'esbahir de la fotte & frivole opiniõ du vulgaire des pedans qui font disputer en leurs escholes à leurs disciples, & qui pis est, soustenir & croire que le Soleil, la Lune, le Monde, le Phenix (si d'avanture il estoit en nature, ainsi qu'escrit Herodote) sont especes : attendu qu'il est notoire aux plus lourdaux, que ce sont choses singulieres, & par cõsequent ne peuvent estre especes, qui presupposent tousiours vniuersalité. De laquelle raison estant vaincus & conuaincus, ils gagnent leur dernier retranchement,

Liure second

qui est composé de mots aussi grossiers & lourds qu'eux mesmes. Ils disent donc que *Physicalement*, c'est à dire, naturellement, ces choses là ne sont point especes: mais bien *Logicalement*, c'est à dire (comme ie croy) phantastiquemēt, abusant de ce mot: ou bien (ainsi qu'ils l'expliquēt) par discours de raison: parce qu'on le peut ainsi conceuoir encore qu'il ne soit pas. Pauures & vaines conceptions de ce qui n'est & ne peut estre: Car la nature ne peut endurer pluralité des choses susdictes, ainsi que le prouue le Philosophe. *

* cap. 1.
lib. 1. de
Cælo. Et

cap 15.
lib. 7.

Meta-
physic.

De la difference. CHAP. V.

Tousiours la cause precede son effet suiuant l'ordre de nature. C'est

pourquoy il semble que la différence deuoit preceder en ce traicté l'espece, parce que d'icelle est faicte & produicte l'espece. Mais d'autant que les Relatifs sont definis les vns par les autres, & vōt tousiours ensemble : l'ordre methodique requiert que l'espece precede la difference : de laquelle il y a trois sortes.

La premiere est nommée difference commune, qui n'est autre chose qu'un commun accident, dont il sera traicté vn peu apres. *L'autre est nommée difference propre, qui n'est autre chose que ce que nous appellerons *Propre* au chap. suiuant. La troisieme est nommée difference trespropre, qui est vrayement difference, & constitue ceste voix predicable: dont la definition est telle. Difference est

La difference precede naturellement l'espece.

*Difference commune. *au ch. 7. de ce liure.*

Difference propre

Difference trespropre & specificatione.

Liure second

ce qui distingue les especes d'un
mesme genre entre elles, & est
prinse en la definition ou expli-
cation essentielle de la chose.
Comme est *Raisnable*. Car
quand on dict qu'est-ce qu'hō-
me? on respond que c'est vn ani-
mal raisonnable. La difference
a deux fonctions: l'une, de di-
uiser le genre, dont elle est ap-
pellée *Diuisante*: l'autre de faire
& constituer certaine espece,
dont elle est appellée *Specifique*.
Par exemple ce genre *Animal*,
est diuisé par ces deux differen-
ces *Raisnable* & *Irraisnable*:
celle-ci cōstitue la beste brute,
celle-là l'homme.

Deux
fonctions
de la dif-
ference.

Imbecil-
lité de
l'enten-
dement
humain.

En la consideration de la Dif-
ference nous pouons remar-
quer l'imbecillité de l'entende-
ment humain: lequel ne peut
trouuer les deux differences
tres-propres qui diuisent le gē.

re: mais seulement en reconnoissant à grand peine l'une, se sert de la negation d'icelle pour constituer l'autre. Comme quand ie diuise ce genre *Corps-animé* par ses differences qui sont *Sensible*, & *insensible*: celle-ci n'est pas tant difference (à parler proprement) que negation de la difference affirmatiue: parce que ne cognoissant point l'autre affirmatiue nous sommes contraints nous seruir de la negation de la premiere affirmatiue. De mesme diuisant ce genre *Animal* par ses differences *Raisnable* & *Irraisnable*: à faute de cognoistre la difference affirmatiue de la beste brute, nous luy attribuons la negatiue de l'homme.

Au demeurant c'est vne question grandement agitée entre les interpretes d'Aristote, à sça-

Liure second

Soles uoir si les Differences sont sub-
differen- stances, ou Accidens. Et pour
ces sont le regard des Differences des
substan- accidens, tous sont d'accord
ces ou qu'elles sont accidens, comme
Accidēs. il est vray. Mais pour celles des
**c. uni-* secondes * substances, les vns
uerselles, tiennent qu'elles sont substan-
genres, ces, les autres qu'elles sont ac-
ou espe- cidens. Ceux qui tiennent la
ces. premiere opinion la confirmēt
par ceste ratiocination. Tout
ce qui est, est Substance ou Ac-
cident: les Differences des se-
condes substances sont donc
Substances ou Accidens. Or
est-il, qu'elles ne peuuent
estre Accidens, elles sont donc
Substances. Qu'elles ne soient
point Accidens, ils le prouuēt
ainsi. Nul Accidēt n'est de l'es-
sence de la chose: les Differen-
** des se-* ces * sont de l'essence de la cho-
condes se: Donc les differences des se-
substāces condēs

condes substāces ne sont point accidens. Mais ceste ratiocination, quoy qu'elle semble probable, ne conclud rien. Car quand on dict que toute chose est substance, ou accident: cela s'entēd des choses completes, & parfaites, non partiales, cōme est la difference. Et que s'il est question de placer ces differences sous quelque predicamēt ou supreme genre des choses, il vaut mieux dire que ce sont des qualités internes & essentielles estendāt vn peu plus largement le nom de qualité. Ce qui se peut confirmer par l'autorité de Porphyre en ce mesme lieu, quand il dict, que l'homme differe du cheual par la qualité de laquelle il est appellé raisonnable: & par le Phi-
*cap. 14.
lib. 3.
Meta-
phys.

Liure second

6. cap.
ult. lib.
4. Topic.
Et in Ca-
tegor.
cap. de
substan-
tia.

aux Categories chap. de la substance en deux lieux. Au premier, quand il dict, que cela est commun à toutes substāces, & aux differences des secondes substances de n'estre point en quelque sujet. Car si les differences des secondes substances estoient aussi substances, il luy suffisoit de dire (à luy mesmēt qui est si concis & amateur de briefueté) q̄ cela estoit commun à toutes substances, ce mot *Tout* n'excluant rien. A l'autre, quand il dit, que cela conuient aux substances & aux differences des secondes substances de se dire synonymement (c'est à dire, de nom & d'essence) des choses auxquelles elles sont attribuées. Car si ces differences estoient substāces, il suffisoit de dire, *aux substances*, sans adiouster & *aux dif-*

ferences. Ioint que tout accidēt est en quelque sujet, sans lequel il ne peut estre : or les differences des secondes substances ne sont en aucun sujet, cōme dit Aristote au lieu preallēgué des Categories. Il s'ensuit donc que les differences des secondes substāces ne sont point accidens. Voilà quant à la resolution de cest question. Passons maintenant à la quatrième voix predicable.

Du Propre. CHAP. VI.

 **E** Propre ou Propriété se prend en quatre manieres. La premiere pour ce qui conuient actuellement * à vne seule espeece, mais non pas à tout ce qui est contenu sous icelle, cōme à l'hom

*c. en effect
Premiere signification du propre.

Liure second

me d'estre Musicien, ou Medecin : Car l'homme seul estant naturellement capable de toutes bōnes disciplines, peut bien estre Musicien , ou Medecin : tout homme pourtant ne l'est pas. *La secōde.* La seconde pour ce qui cōvient naturellemēt à toute vne espece, mais nō pas à icelle seule : comme à tout homme d'auoir deux pieds : Car encore que tous hommes actuellemēt n'aient pas deux pieds, la nature toutefois tache à les produire tous à deux pieds : non pas pourtant l'homme seul , mais *La troisieme.* aussi à l'oiseau. La troisieme pour ce qui conuient à vne seule espece, & à toute icelle generally, mais qui n'aduient pas pourtāt tousiours : comme, à l'homme d'estre chenu. Car le seul homme peut (à parler proprement) deuenir chenu : des

autres animaux il faut dire blā-
chir : Et cela est naturel à tout
homme , toutefois il ne luy ad-
vient pas tousiours, mais seule-
ment en la vieillesse, l'humide D'on
radical se corrompāt par la de- viēt que
bilitation de la chaleur naturel- l'homme
le : combien que les trauaux & grisonne
afflictions nous aduācent quel- & de-
quefois ceste proprieté deüe à viēt che-
la seule vieillesse. En quatri- me.
me lieu le propre se prend pour La qua-
ce qui conuient à vne seule es- trieme.
pece , à toute icelle generale-
ment , & tousiours : comme à
l'homme d'estre risible. Ce qui
se doibt entendre non de l'acte,
mais de la faculté naturelle.
Car combien que l'homme ne
rie pas tousiours: toutefois c'est
luy seul qui a la faculté natu-
relle de rire quād bon luy sem-
ble. Tellement que Heraclite
& M. Crassus, qu'on dict n'a-

Liure second

uoir iamais ri : estoient neantmoins aussi biẽ risibles que nul autre homme.

Or de ces quatre sortes de Propre il n'y a que la derniere qui soit vraiment Propre, & qui constitue ceste quatriẽme voix predicable : qui est telle : qu'elle se cõuertit reciproquement avec son espece : *Cõme, tout homme est risible, & tout ce qui est risible est homme : tout cheual est hennible * (s'il faut ainsi parler) & tout ce qui est hennible est cheual. Il faut remarquer qu'en tout ce chapitre (à l'imitatiõ de Porphyre) nous auons prins le nom d'espece vn peu plus largement & improprement que de coustume pour tout sujet vniuersel capable de propriété, comme le genre & l'espece : parce qu'ores que le gẽre ait quelquefois des

* c. luy
corres-
pond.

* Hen-
nible qui
a la fa-
culté de
hennir.

propriétés avec lesquelles il reçoit reciproque attribution, comme *estre mobile avec corps naturel*: toutefois elles sont beaucoup plus remarquables en l'espece.

Les quatre sortes de Propre ainsi cogneües nous pouvons definir celle qui produit ceste voix predicable, en ces termes avec le Philosophe * : * *cap. 4. lib. 1. Topic.*
Propre est ce qui conuient à un seul sujet, duquel il se dit reciproquement, sans que pourtāt il explique l'essence de la chose. *La definition de propre.*
Il adjouste, *sans qu'il explique l'essence de la chose*, parce que c'est de la nature de la difference non du propre: combien qu'à faute de differences nous employions ordinairement des propriétés en la definition des choses.

De l'Accident. CHAP. VII.

Qu'est-
ce qu'Ac-
cident ou
Adue-
nant?



Accident est ce qui peut estre ou n'estre pas en son sujet sans aucune-
mēt le destruire ou corrompre ni par sa presence, ni par son absence. Il se pourroit bien dire en François *Aduenant* : car c'est ce qui aduient aux substances sans estre de leur essence. Et est de deux sortes : l'vn separable de son sujet, comme la crainte, le froid, le chaud, d'vn corps: la blancheur d'vne muraille: l'autre inseparable, comme la blancheur du Cygne, ou de la neige: la noirceur du Corbeau, ou d'vn Ethiopien : la cicatrice d'vne playe fermée. Toutefois ces mesmes accidens inseparables sont censez comme sepa-

Accidēt
separable
& inse-
parable.

rables en ce que sans auoir aucun esgard à iceux, nous pouuons conceuoir & comprēdre l'entiere essence de leur sujet: & à ceste cause sont appellez separables sinon en effect, à tout le moins par conception. Par exemple, sans que nous conceuions que l'Ethiopien, ou le Corbeau soit noir: la neige, ou le Cygne blanc: l'homme vaillant ou coüard, nous pouuons considerer toute leur nature & essence: si bien que la presence ou absence de leurs accidens ne deroge aucunement à icelle. *Obie-
ction.* Contre ceci on peut dire qu'il y a des accidēs qui ne sçauroiēt estre cōceus en leur sujet sans le destruire, comme certaines maladies mortelles en l'animal: la ruine, ou embrasement en vne maison: voire la mort en l'homme, & en tous animaux.

Liure second

Respose. A quoi il est aisé de respondre que telles maladies corrōpant & destruisant leur sujet se destruisent aussi soi-mesme, & ne sont plus. Pour le regard de la ruine, embrasement, & mort, que ce ne sont point accidens du nombre des choses (si ce n'est comme le vulgaire parle) ains plustot priuation des choses.

S'il y a d'autres voix predicables outre les cinq susdites.

CHAP. VIII.



L'imitation de Porphyre nous auons traicté des cinq voix predicables, ou simples attributs, à sçauoir Genre, Espece, Difference, Propre, & Accident: toutefois il y en a d'autres outre ces

cing, mais non pas qui soient
simples: tellement que si on ap-
porte contre nous la diuision
des attributs prinse du Philoso-
phe * qui en met seulement qua-
tre, le genre, la definition, le
propre, & l'accident: il nous
sera aisé de respōdre que la defi-
nition est vn attribut composé
du genre & de la difference: &
que Porphyre ne traicte ici
avec nous que des simples. Et
qu'Aristote en ce lieu-là n'a eu
que faire de traicter de la diffe-
rence la cōprenant soubs la defi-
nition: cōme aussi l'espece souz
le genre: d'autāt que l'espece &
le genre estant relatifs, on peut
apprēdre par mesme moiē à pui-
ser les argumēs d'iceux ensē-
ble cōme d'vne mesme source.
De mesme faut-il respondre à
ceux qui demanderoient pour-
quoy nous n'auons couché la

* cap. 4.
lib. I.
Topit.

Obie-
ction.

Respōse.

Liure second

diuision au nombre des cinq
sufdits: car c'est vn attribut con-
ioinct & composé, & se fait en

Diuision l'vne de ces cinq façons.

*de com-
bien de
façons.*

La premiere, quand on diuise
le tout en ses parties, comme
la maison en ses fondemēs, mu-
railles, toict &c. Et est propre-
ment appellée Partition.

La seconde, quand on diuise
le Genre en ses especes: com-
me Animal en l'homme, & la
brute.

La troisiēme, quand le sujet
est diuisé en ses accidens: com-
me des hommes les vns sont
bons, les autres mechans.

La quatriēme, quand l'acci-
dent est diuisé en ses subiets:
cōme la couleur est ou és corps
animés, ou és corps inanimés.

La cinquiēme, quand l'acci-
dēt est diuisé en autres accidēs:
comme des habitudēs, les vnes.

sont louïables, les autres blasma-
bles: tellement qu'il appert que
Diuision est la distinction d'v-
ne chose en plusieurs: soit la di-
uision de quelque chose, com-
me sont ces cinq sortes susdites:
soit la diuision & distinctiõ des
mots homonymes & equivo-
ques: comme quand nous di-
uifons le Chien, en celeste, qui
est vne estoille, en terrestre, &
maritime.

Pour le regard des attributs
transcendans; à sçauoir *Chose,*
Estant, Vn, Vrai, Bon: ce sont des
attributs homonymes, & qui
conuicquent seulement de nõ,
non pas d'essence: Et partant, il
n'estoit pas besoing de les met-
tre au rang des cinq susdits, les-
quels sont attributs synonymes
contribuât non seulement leur
nom, mais aussi leur essence.
Or d'autant que par ci-deuant

Liure second

nous auons fait souuent mention des choses vniuerselles, & que la cognoissance d'icelles (qui n'est sans grand' difficulté) sert à toutes disciplines, il ne fera pas hors de propos d'en discourir en ce lieu sommairement.

Des choses vniuerselles.

CHAP. IX.

EST vne chose indigne de l'ame raisonnable, qui a prins son origine de ceste haute diuinité, de captiuer tousiours ses consideratiōs aux choses basses, & ne retirer iamais les raiz de sa veüe immortelle de dessus les choses mortelles & corruptibles. C'est

Heraclitus, Cratylus, &

pourquoy Heraclitus, Cratylus, & Antisthenes à bon droit

font blasmez par les Peripate-
 ticiens, de ce que comme des
 bestes irraisonnables, ils n'ont
 sceu esleuer leurs conceptions
 par dessus l'object de leurs yeux
 corporels: ni recognoistre au-
 tre chose en la nature, que ce
 que les bestes mesmes reco-
 gnoissent; à sçauoir les choses
 singulieres, objects de noz sens
 exterieurs: estant au demeurāt
 tellement ābrutis, qu'ils ont te-
 merairemēt osé nier qu'il y eut
 aucune chose vniuerselle, ni
 commune essence en la nature:
 & par mesme moyen aussi qu'il
 y eut aucune vraie science, la-
 quelle ne peut estre q̄ des cho-
 ses immortelles & eternelles, &
 par consequent vniuerselles:
 Car pour le regard des singu-
 lieres, nous les voions iournal-
 lemēt deperir, & successiuemēt
 naistre & mourir. Platon mes-

*Antisthe-
nes n'ont
point co-
gneu les
choses u-
niuersel-
les.*

*Platon
auditeur
de Socra-
te.*

Liure second

me, qui en plusieurs autres belles & rares conceptiõs a acquis le nom de Diuin, aiant cõuersé quelque tẽps avec ces gens-là, fut imbu de ce mesme erreur: mais, apres s'estre rendu assidu auditeur de Socrates, il apprint de luy qu'outre les choses singulieres, il y en auoit aussi d'vniuerselles, lesquelles eternifoient leur essence en la perpetuelle successiõ des singulieres.

*L'opinion
de Platõ
touchant
les choses
vniuerselles.*

Toutefois il n'a peu si bien retrancher ceste brutale opinion, qu'il ne luy en ait resté quelque racine, qui a pullulé, & produit d'autres rejettons d'erreur: & entre autres celui-ci, pour lequel il est si souuent combattu & battu par Aristote. Car il a estimé que les choses vniuerselles (qu'il appelle *Idées*) fussent separées & distinguées localement de leurs indiuidus &

choses singulieres : les logeant là-haut dans l'entendement de la premiere essence, qui est le Dieu immortel, souuerain architecte de toutes choses, non toutefois cōme estāt de l'essēce mesme de ceste diuinité : mais disant que lors que Dieu produisoit quelque chose en la nature, il regardoit attentiuemēt & contemploit ces idées, comme des exemplaires des choses qui deuoient estre faictes, produictes & créées. Mais d'autant que ceste opinion de Platon est iugée erronnée, tāt par les Philosophes que Theologiens ; ie me contenteray de renuoier le lecteur curieux aux lieux cotés à la marge, * & cepēdant par vn seul dileme la refuter, pour puis apres mettre en auāt celle d'Aristote. Le dileme est tel : Si en Dieu sont les exemplaires

*Contre
les Idées
de Platon.*

* Touchāt ceste opinion, faut voir Aristote au 6. ch. du 1. de la Metaphy. ☞

Liure second

4. Et 5. & idées de toutes choses, sepa-
sh. du 12. rées de l'essence d'iceluy: il faut
aussi de dire qu'elles y sont oisives &
la Meta- dire qu'elles y sont oisives &
phys. & inutiles, ou biẽ qu'il se sert d'i-
19. ch. du celles. De dire qu'elles y sont
1. liu. de oisives & inutiles, cela est im-
la demõ- stration.
Sto'ée pie, parce qu'en Dieu n'y a rien
en ses E- oisif ni inutile. De dire au con-
clogues traire que Dieu s'en sert com-
Physica- me d'un patron, exemplaire,
les. modelle, ou formulaire, à faire,
Senèque fabriquer, produire, ou créer
epist. 66. les choses singulieres, cela ne se-
du liu. 8. roit pas moins contre la pieté:
Alcinous car ce seroit faire Dieu indigẽt
ch. 8. de & semblable aux hommes: &
la doctri- par ainsi en toutes façons l'opi-
ne de nion de Platon est vaine & im-
Platon. pie. Pour le regard d'Aristote,
Et à ce il en parle si pertinẽment, que
propos son opinion n'a pas seulement
quasi to^o esté receuë & approuuée de to^o
les inter- les Philosophes qui ont esté
pretes apres luy: mais aussi par les es-
d'Ari-
stote.
L'opiniõ
d'Ari-
stote re-
ceue par
les Theo-

choles de la saincte Theologie. logiens.
& Phi-
losofes.
C'est pourquoy il nous en faut
discourir à ce propos avec luy,
commençant par la definition
mesme de l'vniuersel: & puis re-
chercher si l'vniuersel à l'estre de
foy ou d'autruy: & s'il est seule-
ment vne inuention, imagina-
tion & cōception de nostre en-
tendement: & s'il est és choses
singulieres: ou s'il est separé re-
eliement d'icelles: & s'il est cor-
porel, ou s'il est incorporel.

Le Philosophe dōc en son liure
de l'interpretation * definit l'v- cap. 7.
niuersel, ce qui naturellement
se dict de plusieurs: & en la Me- Qu'est-
ce qu'v-
niuersel?
taphysique * ce qui naturelle- * cap. 13.
lib. 7.
ment est en plusieurs. Lesquel-
les deux definitions ne differēt
aucunement l'vne de l'autre, si
ce n'est qu'en la seconde il a eu
esgard à la cause, & en la pre-
miere à l'effect. Car la cause

Liure second

pour laquelle l'vniuersel se dict de plusieurs, c'est parce qu'il est en plusieurs. Par exemple, la cause pour laquelle l'animal se dict de l'homme & de la beste, c'est parce qu'il est en iceux. Car (s'il faut ainsi parler) toute l'animalité, c'est à dire, toute l'essence de l'animal, qui est d'estre corps animé sensible, est en l'homme & en la beste. De mesme l'homme se dict de Iean, Pierre, & chacun des hommes: parce que toute l'humanité, c'est à dire, toute l'essence de l'homme (qui est d'estre animal raisonnable) est en eux. Pareillement Raisonnable se dict de l'homme, parce qu'en tout hōme est la rationalité; c'est à dire la faculté de raisonner ou raisonner, ou, pour mieux dire, la capacité de raison, quoy qu'en quelques vns defaille l'vsage

Ce qui se dict d'un autre est en icelui, autrement ne s'en pourroit dire vraiment.

d'icelle. Ainsi Risible se diét aussi de l'homme, par ce que la risibilité, ou faculté de rire est en iceluy. A ceste mesme cause Blanc se diét du Cygne & de la neige, parce que la blancheur est en l'vn & en l'autre: & noir se diét du Corbeau & de l'Ethiopien, parce que la noirceur est en to⁹ les deux. Par lesquels exemples de tous les cinq attributs ou voix simples, il appert que tout ce qui se diét d'vn autre, ou qui est attribué à vn autre, se diét d'iceluy, ou luy est attribué, parce qu'il est en luy.

Or pour bien & briefuement entendre & comprendre la nature de l'vniuersel, il faut prealablement, sçauoir qu'il est tri-
Vniuersel auant plusieurs: en plusieurs plusieurs: & apres plusieurs. Ce
qui sera esclairci par vne com-
apres plusieurs.

Liure second

porte à ce propos Ammonius Grec interprete d'aristote. Prenez (dict-il) vn anneau , ou vn seau , auquel soit engraué le pourtrait d'Achille. Aiez apres plusieurs tablettes de cire, auxquellesvous imprimez avec cét anneau le pourtrait & image d'Achille. Qu'en apres quelquevn vienne à considerer toutes ces petites pieces ou tablettes de cire, esquelles il apperçoieue l'image d'Achille également & semblablement imprimé, figuré, & représenté. Maintenant on peut comparer à cét anneau ou seau, auquel est graué le pourtrait d'Achille, l'vniuersel auant plusieurs. Car c'est ce parfait exemplaire & modele de toutes choses qui est en Dieu de toute eternité vni à l'essence diuine, & non separé d'icelle, ni duquel Dieu ait be-

*Belle cõ-
paraison
pour en-
tendre
la natu-
re de l'u-
niuersel.*

soing pour former, créer, ou fabriquer les choses singulieres; comme fausement l'a estimé Platon avec ses Idées : car Dieu n'a rien besoing : ains tout ce qui est en la nature a besoing de luy : & il est tout, & tout est en luy de toute eternité, non pas les choses singulieres, ains seulement les vniuerselles : mais c'est (comme dict S. Augustin) d'une maniere plus parfaite & meilleure que ne sont produictes icy les choses singulieres par les causes secondes. Apres aux tablettes de cire esquelles est également imprimé & figuré l'image d'Achille, peut estre rapporté l'vniuersel en plusieurs : c'est à dire vne commune nature & essence qui est également en tout ce qui est cōpris sous l'vniuersel. Ainsi remarquons nous chacun des hommes cara-

Livre second

éteré d'une commune essence & nature, qui est, d'estre animal raisonnable : & toutes les especes d'animal doiüées d'une commune nature qui est, d'estre corps animé sensible. En fin à la conception de celuy qui a retenu en son entendement la figure de l'image d'Achille egallement representée dans ces tablettes de cire, nous pouuons commodément parangonner l'vniuersel apres plusieurs : qui n'est autre chose que l'vniuersel en plusieurs, mais nõ pas en tant qu'il est en plusieurs, mais en tāt qu'il est remarqué par l'entendement & conception humaine estre en plusieurs. Car ainsi que nous voyons en chasque espece vne cõmune essence, par mesme moien nous en retenõs vne idée en nostre entēdemēt. Comme apres que par le discours

cours de mon iugement & de la raison, i'ay remarqué que chacun des hommes est animal raisonnable, ie me figure en mon entendement cete commune essence & vniuersel en plusieurs, & conçoÿ & retiens la mesme chose que i'ay aperceüe & remarquée estre commune à plusieurs, c'est à dire, à tout ce qui est cõprins sous vne chose vniuerselle. Ce qu'estant ainsi preallablement entendu, il faut resoudre les questions cy dessus proposées. A la premiere D'ou est-ce que l'universel prend son estre? donc, qui est à sçauoir si l'universel à son estre de soy, ou par le moyé des choses singulieres? Il faut respondre que l'universel est substance ou accident: que la substãce vniuerselle aussi bien que la singuliere a son estre de soy: & l'accident vniuersel par la substance vniuers-

Liure second

felle : comme l'accident singulier par la substance singuliere. Par exemple la couleur de ceste muraille, est en ceste muraille: & la couleur prinse vniuersellemēt, est aussi au corps prins vniuersellemēt. Car de voir aucune couleur qu'ē quelque corps il ne se peut: ni aucū accidēt hors de son sujet, qui est la substāce. A la seconde, qui est, si l'vniuersel est vne pure inuention, imagination, & conception de nostre entendemēt? Il faut respondre que l'vniuersel auant plusieurs, qui est vni de toute eternité à l'essence diuine : & l'vniuersel en plusieurs qui est vraiment vne essence & nature vniuerselle commune a plusieurs, ne sont point inuentions, ou imaginations de nostre entendement, mais bien l'vniuersel apres plusieurs qui n'est que l'i-

Si l'vniuersel est chose imaginative.

dée & figure retenuë en l'entendement de celui qui a sceu contempler, & contéplant concevoir l'vniuersel en plusieurs.

A la troisiéme, qui est, si l'vniuersel est és choses singulieres, ou s'il est separé réellement d'icelles? Il est aisé de satisfaire, disant que l'vniuersel auant plusieurs, qui est de l'esséce diuine, & l'vniuersel apres plusieurs, qui est la conception de la nature vniuerselle en l'entendement humain, sont separéz & distinguez réellement des choses singulieres: mais l'vniuersel en plusieurs, non. Car (comme dict tres-bien le Philosophe) Si l'vniuersel est separé des choses singulieres?

Toujours, d'autant que combien que les indiuidus & choses singulieres se corrompent & perissent journallement: neantmoins ceste commune L'vniuersel est toujours & par tout. *cap. 25. lib. 1.

poster. Analytic.

Livre second

essence & nature que nous appellōs *Vniuersel* en plusieurs, se cōserue tousiours en la perpetuelle & continuelle succession des choses singulieres. Par exēple, encore q̄ chasque animal, chasque homme, & arbre perisse & meure: si est-ce q̄ tousiours ces vniuersels, ces natures communes, *Animal*, *Homme*, *Arbre*, s'eternisent & se conseruēt incorruptibles en la succession de leurs indiuidus. L'vniuersel est aussi par tout, nō pas indefinimēt, mais en tous lieux ou sont ses indiuidus. Car il seroit faux & absurde de dire que l'animal, la fleur, l'arbre, le metal, soit au ciel, en l'air, en l'eau, & en terre: mais seulement par tout où il y aura des animaux, des fleurs, des arbres, du metal: tellement que voiant vn indiuidu vous pouuez quand & quand dire que

l'universelle essence y est : comme là est l'animal raisonnable, l'homme, où est Pierre, ou Jean, &c.

A la dernière questiō, qui est, *Si l'universel est corporel, ou incorporel*, il est encore pl^{us} aisé de répondre, que l'universel des individus corporels est aussi corporel : & l'universel des individus incorporels est aussi incorporel. Par exemple, par ce que chaque animal, arbre, & fleur, est corporel, il faut aussi que ceste nature universelle, *animal, arbre, fleur*, soit corporelle. Et parce que chaque esprit est incorporel, aussi ceste essence universelle *Esprit* est incorporelle. Voilà ce qu'il m'a semblé estre suffisant pour vne mediocre intelligence des choses universelles. Passons maintenant aux Catégories d'Aristote.

Si l'universel est corporel ou incorporel?



LE TROISIÈME

LIVRE DE LA LOGI-
que, ou art de discourir
& raisonner.

P R E F A C E.



HILIPPE Roy de Macedoine, lors que son fils Alexandre naquit, s'escria qu'il ne remercioit pas tant les Dieux de ce qu'ils luy auoient donné vn beau fils, que de ce qu'ils l'auoient fait naistre du temps de cest admirable Philofophe Aristote: par lequel il esperoit le faire si bien instruire és bonnes meurs & liberales disciplines, qu'il le rendroit digne de la succession de son fleurissant Roiaume, voire

*Beau di-
re de
Philippe
Roy de
Mace-
doine.*

mesme d'un plus grand, plus riche, & plus puissant. Laquelle esperance reüssit selon ses desirs. Car par les beaux & riches preceptes d'Aristote, Alexandre se rendit en peu de temps formidable en grandeur de courage, & admirable en doctrine: si bien qu'environ l'age de trente ans, auquel les autres font encore leur apprentissage en l'art militaire & bonnes lettres, il auoit subjugué & conuesté vne bonne partie de la terre, & acquis le nom de grand en sçauoir & puissance. Mais certainement de toute ceste gloire il a pour auteur & compagnon Aristote. Car comme la loüage de quelque chef d'oeuvre fait renommer l'auteur & ouurier: de mesme la loüange d'un esprit bien cultiué & bien instruit redonde la pluspart au maistre.

Alexandre le Grand bien instruit aux lettres.

Preface.

*Louange
d'Aristote.*

Aussi Alexandre mesme se recognoissoit surmonter le reste des hommes plus par les rares secrets des sciences qu'il auoit aprinſes d'Aristote, que par ses hauts faits d'armes: comme il le tesmoigna luy reprochant en vne sienne epistre, qu'il auoit mis en lumiere des œuures qui luy pouuoient rendre plusieurs compagnons mesme du vulgaire: au lieu que si ces riches thresors de Philosophie n'eussent point esté prodigués ni profanés au peuple, il s'estimeroit le premier homme du monde. Je ne dy pas ceci pour recommander Aristote: car il faudroit vn autre Aristote pour le loüiãger. Mais parce qu'il ne me seroit pas feant de me seruir de ses œuures, & sur le modele d'icelles fabriquer les miẽnes, sans ramenteuoir aucunemēt ses me-

rites, à l'imitation de tous ceux qui ont eu mesme dessein que moy : Car Aristote aiant escrit admirablement & diuinement de tout ce qui est en l'vniuers, a rempli aussi le mesme vniuers de ses loüanges : en sorte que tous les beaux esprits de tous siecles ont honoré sa memoire & ses escrits de leurs commentaires. Je veux donc dire avec Lipsic* en vn mot,

De tous les hommes le plus grand * en la preface de ses Po-
litic.
Moindre est qu'Aristote pour ar.

Or puis qu'il à commencé son organe ou instrument Logique par les Categories (auxquelles toutesfois les aprentifs ne pouuoient mordre, sans voir ce que nous auons traicté ci-deuant) voions que signifie ce mot Categorie.

Liure troisiéme

Que signifie ce mot *Categorie*
& quel est le sujet de ce
liure. CHAP. I.



* κατη-
γορία.

Pytha-
goras di-
uisoit
l'Estant
en deux
Catego-
ries.

Ategorie * est vn mot
Grec qui signifie entre
les Iuriseonsultes *Ac-
cusation*: mais entre les Philoso-
phes il se prend pour vn certain
ordre des choses, en tant qu'el-
les sont rangées soubs vn des
dix genres souuerains & gene-
ralissimes, que les Latins ap-
pellent *Predicamens*. Et com-
bien qu'auant Aristote il y ait
eu d'autres Philosophes qui ont
traicté des *Categories* ou *Pre-
dicamens*, comme Pythagoras,
qui n'en a fait que deux, l'vne
du *Bien*, l'autre du *Mal*: si est-ce
qu'Aristote a esté le premier
auteur de ceste diuision de l'E-

stant (c'est à dire, de tout ce qui est en nature) en dix Categori-
 es, ainsi que rapporte Quintilian. * Quant à cette division-
 là de Pythagoras elle n'est point reccuable, d'autant qu'ores qu'elle
 semble comprendre toutes les choses qui sont en la nature,
 suivant la grossiere cognoissance du vulgaire: si est-ce qu'elle
 est redondante & superflue, parce qu'il n'y a rié de *mal* en la nature
 entant qu'il est. Car c'est vn axiome & principe de Philosophie,
 que tout *Estant*, c'est à dire, toute chose est bonne quand à son estre,
 & en tant qu'elle est. Que si on voit quelque chose de *mal* en la nature,
 ce n'est pas pourtant à cause de son estre, mais parce qu'elle a
 degeneré, comme les Diables, & les Hommes: ou qu'on en abuse,
 cōme le venin & la poi-

Aristote
en dix.* lib. 3.
Instit.
orator.Cōtre la
division
de Py-
thago-
ras.Toutes
choses
sont bon-
nes quand
à leur
estre.

Liure troisiéme

son. Ce qui se peut confirmer par le i. chap. de Genése, ou il est escrit, *Que Dieu veid que tout ce qu'il auoit fait estoit fort bon.* Ioint que quand on accorderoit que de toutes choses les vnes sont bonnes, les autres mauuaises, ce seroit diuiser l'*Estant* en deux genres homonymes & equiuoques: en sorte que mesmes ces genres ne conuiendront pas également aux choses contenuës soubs iceux: car on trouuera les vnes meilleures que les autres au genre des bōnes: & au genre des mauuaises, les vnes pires que les autres. Mais les dix genres introduits par Aristote sont synonymes & conuiennent également de nom, & d'essence aux choses comprinses soubs eux. Par exemple l'homme n'est pas plus substance qu'un grain de millet, ni

PREMIERE
de la di-
uision
d'Aris-
stote.

vn grain de sable moins qu'une montaigne : & la vertu n'est pas plus qualité que le vice : ni l'espaisseur moins quantité que la longueur, & ainsi des autres.

Pour le regard du subiet & argumēt de ce liure, c'est l'*Estāt*, Le sub-
jet des
Catego-
ries, c'est
l'*Estant.* c'est à dire, *Toutes choses* : non toutefois en tant qu'elles sont : car (comme nous auons dit ailleurs) le Metaphysicien les traite en tant qu'elles sont : mais seulement en tant qu'elles sont rangées & disposées sous certains genres & especes, & par consequent sont subjets ou attributs : car les superieures sont attribuées aux interieures.

Or d'autant que pour bien distinguer les choses & les bien rapporter chacune à sa Categorie ou Predicament, il importe de cognoistre si leurs noms sont Homonymes, Synonymes, ou

Liure troisieme

Paronymes : suiuant la methode d'Aristote mesme , auant qu'entrer aux Categories nous interpreterōs ces trois mots-là : & ietterōs quelques petites diuisions , avec quelques regles fondamentales concernant l'intelligence de Categories. .

Des Homonymes, Synonymes, & Paronymes.

CHAP. II.

* Ас-
квиноса.



Homonymes ou
Equiuoques.

Les Homonymes, que les Latins apellent *Equiuoques* *, ont tant seulement le nō commun, & la definitiō de leur essence, suiuant ce nom-là diuerse & differente: cōme *Animal*, *Homme*, & *un animal peint*. Car à tous ces trois conuient

également le nō d'*Animal*, mais non pas sa définition, qui est d'estre corps animé sensible: & ne peut conuenir à l'animal peinct. Or est-il dit que l'essence des homonymes est diuerse suivant ce nom-là, qui leur est cōmun: car suivant vn autre ils peuuent auoir vne mesme essence: comme Caton le Censeur, & Caton d'Utique ont ce nom de Caton commun, & suivant iceluy diuerse essence: car autre est celuy-ci, autre celuy-là: mais suivant le nom d'*Homme*, ils ont mesme définition & essence.

Les Synonymes (que les Latins apellent *Vniuersales* *) ont le nom & la définition de leur essence également cōmune, comme *Animal, Homme, Beuf*: d'autant qu'à tous trois conuient également le nom d'*Animal*, & son essence, veu qu'ils sont tous

Synonymes ou Vniuersales.

Liure troisiéme

trois corps animés sensibles.

Les Paronymes (que les Latins appellét * Cōiugués, ou Denominatifs) sont deriués d'vn d'entr'eux, & reçoieût d'icelui leur denomination *, avec diuerse terminaison. Par exemple, de *Vaillance* vient *Vaillant*, & l'vn est terminé en *ance*, & l'autre en *ant*. Pareillement de *Iustice* vient *Iuste*, & l'vn est terminé en *tice*, l'autre en *te*. Voilà quant à la definition : venons à la diuision.

* Les Latins disent Equiuoques Equiuoquans, & Equiuoques

Des Homonymes les vns sont homonymans, les autres Homonymés. * L'homonyme homonymant est le mot ou le nom commun également à plusieurs choses: comme *Chien*: car il cōuient non seulement à vn animal terrestre & domestique, mais aussi à vn poisson, & à vn astre. Les Homonymes Homo-

nymés sont ces mesmes choses signifiées par l'homonyme homonymant : comme sont cet animal terrestre, & le maritime, & l'astre, à tous lesquels cōvient le mot homonyme *Chien*.

Le mesme faut-il dire du Sinonyme. Car le Sinonyme sinonymant est-ce qui conuient de nom & d'essence à plusieurs autres: & les Synonymes Synonymés sont les choses signifiées par ce Synonyme Synonymât. Par exemple, *Vouloir*, c'est vn Synonyme Synonymant : & *Souhaiter*, *Conuoiter*, *Desirer*, *Vouloir*, sont Synonymes Synonymés. Car *Vouloir* conuient à tous les quatre, & tous quatre ne signifiēt que *Vouloir*. C'est ici vn exemple de Grammairien: mais celui d'Aristote y viendra tout aussi bien. *Animal*, est vn Synonyme Synonymant, qui

Liure troisiéme

contribue son nom & sa definition essentielle à l'Homme, au Beuf, à l'oiseau &c. & l'Homme, le Bœuf, l'Oiseau &c. sont Synonymes Synonymez, auxquels & le nom, & la definition essentielle d'animal conuient. Les Paronymes ne reçoient pas proprement vne pareille diuision: si ce n'est que nous apelliōs *Paronymans* ceux desquels les autres prennent leur denomination: & *Paronymez*, ceux qui la reçoient: cōme si nous disions que *Modestie* est vn *Paronyme Paronymant*, duquel *modeste* & *modestement*, reçoient leur deriuation & denomination.

Or est-il aisé à voir qu'aux definitions susdites nous auons parlé des Homonymes Homonymez, & Synonymes Synonymez, non des Homonymans ni Synonymans, puis que nous les

auõs definis au nombre pluriel,
& parlant de plusieurs. Pour
les Paronymes Paronymans &
Paronymez, leur definitiõ leur
conuient coniointement.

Les interpretes d'Aristote
Grecs & Latins, (mais vn peu
diuerfement) mettent en auant
à ce propos vne autre particu-
liere diuision des homonymes:
avec quelques subdivisions: les-
quelles ie reduiray toutes en-
semble à la diuision qui s'ẽsuit.
Des homonymes les vns sont
d'adventure & de cas fortuit:
comme si ce iourd'hui plusieurs
enfans ont esté baptizés en di-
uers lieux & appellés d'vn mes-
me nom, comme *Pierre*, ce nom
leur conuiendra à tous égale-
ment, mais c'est d'adventure.
Les autres sont Homonymes à
dessein, comme sont les nõs im-
posés à dessein: & sont de trois

*Autre-
diuision
des Ho-
mony-
mes.*

*Homo-
nymes à
dessein.*

Livre troisiéme

façons. La premiere eu esgard à ce dont ils ont prins leur origine, comme quand nous appelons *Heraclides* tous les descendants de la race d'Hercules.

La seconde eu esgard à la principale chose à laquelle vne autre conuient proprement, & puis improprement à d'autres. Ainsi de dire l'animal ou l'hōme *Sain*, quand il se porte bien, c'est parler proprement : mais encore eu égard à eux mesmes, nous disons que certaines viandes font saines, l'air, l'exercice, le repos sain, & plusieurs autres choses, saines. La troisiéme par Analogie, c'est a dire, par proportion, raport, ou ressemblance. Ainsi appellons nous Cæsar, non seulement Cæsar mesme, mais aussi son effigie & statuë, & les hommes qui lui ressemblent en courage & en

*Homo-
nyme par
Analo-
gie.*

vaillance. De meſme nous appellons Catons les hōmes prudens, ronds, & ſeueres comme Caton. Or la difference de ces homonymes d'aduanture, & de ceux qui ſont à deſſeing, eſt notoire: en ce que de ceux-ci l'vn ſignifie le plus ſouuērvne choſe ou premierement & principalement, ou plus propremēt que les autres: & ceux-là ſignifient également les choſes auxquelles ils conuiennent, comme il appert des exemples ci-deſſus propoſez. Mais il faut bien ſe donner garde de prendre pour homonyme tous les mots qui le ſemblent eſtre à la prononciation, ſ'ils different d'vne ſeule lettre. Par exemple *Pois*, & *Poix*, & *Poids* ne ſont point homonymes: non plus que *Pous*, & *Poux*.

Difference de ces deux ſortes d'Homonymes.

Sur ce ſubjet il faut encore

Livre troisiéme

retenir trois regles.

La premiere, que les homonymes comme tels, & n'estant point distinguez en leur propre signification, ne sont en aucun predicament, comme quand on dit simplement *Chien*. Car si on ne distingue lequel on entend, ou le terrestre, ou le marin, ou l'astre ainsi appellé, il est impossible de le ranger sous certain genre & reduire à certaine espece.

La seconde que tous Synonymes, tant synonymes que synonymés sont en mesme predicament: comme animal, homme, beuf, en la Substance: timidité & crainte, en la Qualité: profondeur & espaisseur, en la Quantité: souhaiter & desirer en la Catégorie *Patir*.

La troisiéme que les Paronymes sont toujours en diuers

predicamens : comme *Iuste* en la substance, *Justice* en la Qualité : *Espés* en la substance, *Espeſſeur* en la Quantité.

Les Grammairiens & Rhetoriciens appellent Paronymes non ſeulement ces mots qui ſont deriués l'un de l'autre: mais auſſi ceux qui ont grand reſemblance, & couchés l'un aupres de l'autre ont bonne grace, & ornent le diſcours, par la figure que de là ils apellent en Grec *Paronymie*, * & en Latin ^{* παρονομασία.} *Alluſion* * comme qui diroit, * ^{Alluſio.} *Céte longueur m'eſt langueur. Leſio.* *Diabte tache à imiter & limiter la puiſſance de Dieu.* Et ainſi des autres ſemblables.

Liure troisiéme

Diuision des choses, en-tant qu'elles sont Subjects & Attributs, ou peuuent estre ou n'estre pas sans sujet.

CHAP. III.

TOUTES les choses qui sont en la nature, sont Substāces ou Accidens.

La Substance est vniuerselle ou singulière, & l'Accident aussi vniuersel ou singulier: dont resulte vne generale diuision de toutes choses en quatre manieres. Car les vnes se disent de quelque sujet, & sont en quelque sujet: à sçauoir les accidēs vniuersels, qui se disent de leurs inferieurs, & sont tousiours en quelque substance vniuersel sujet de tous accidens. Car, se
dire

*Accidēs
vniuersels.*

dire de quelque sujet, signifie ici estre attribué à son inferieur, comme le genre à l'espece, & l'espece aux indiuidus. Et estre en quelque sujet, s'entēd à la maniere des accidens, qui ne sont point partie de leur sujet, ni de son esēce: toutefois ne peuvent estre qu'en icelui, qui n'est autre chose que la substance. Ainsi dōc *Vertu* se dit de la Prudence, Iustice, Vaillance, & Temperāce: & est en l'homme comme en son sujet. De mesme la *Couleur* se dit du blanc, du rouge, du jaune, &c. & tousiours est au corps comme en son sujet, sans se trouuer ailleurs.

Aucunes choses ne se disent d'aucun sujet, ni ne sont en aucun sujet, à sçauoir les substances singulieres, cōme *Alexandre, Bucephale, Rome, Garonne,*

Liure troisiéme

&c. Car telles substāces n'ayant rien soubs elles, dont elles se puissent dire, ne se disent d'aucun sujet: & estāt par soi-mesme, ne sont en aucun sujet.

Substāces vniuerselles.

D'autres choses se disent bien de quelque sujet, mais ne sont en aucun sujet, à sçauoir les substāces vniuerselles, comme *Animal, Homme, Arbre, Fleur,* &c. Car elles se disent de leurs inferieurs, & comme substāces ne sont en aucū sujet, ains subsistent par soi-mesme.

Accidēs singuliers.

En fin les autres ne se disent d'aucū sujet, & sont tousiours en quelque sujet, à sçauoir les accidēs singuliers, comme la blancheur de ce papier, ou la noirceur d'vn corbeau. Car estant indiuiduë, elle ne se peut dire d'aucun inferieur: & estāt accident, de necessité est en quelque sujet.

 Regles touchant l'attribution
essentielle. CHAP. IV.


 EGLE I. Quand l'un se dit d'un autre, comme de son sujet & inferieur, ce qui se dit de l'attribut, se dit aussi du sujet: comme, parce que l'homme se dit de *Jean, Pierre, Alexandre, &c.* & animal se dit de l'homme: animal se dira aussi de *Jean, Pierre, Alexandre, &c.* Et parce que *Vertu* se dit de *Iustice, Vaillance, &c.* & habitude se dit de *Vertu*: habitude se dira aussi de *Iustice, Vaillance, &c.* Mais il faut entendre ceste regle des attributs essentiels, & qui sont en l'ordre du predicament, non des accidentaires, & qui sont hors le predicament: autrement s'en

Distinction.
Etiam.

Livre troisiéme

tireroient des cōsequences absurdes, comme celle-ci:

*L'homme est espece,
Pierre est homme,
Pierre est donc espece.*

Et ceste autre:

*Vertu n'a que deux syllabes,
Justice est vertu,
Justice n'a donc que deux syllabes.*

Regle II. Les differences des genres qui ne sont point subalternes l'un à l'autre, produisent aussi des especes différentes: cōme les differences d'animal, & de science: car celles d'animal sont *Raisnable*, & *Irraisnable*, l'une desquelles produit l'hōme, l'autre la brute: & celles de sciēce (ie prens ici le nom de Science avec le Philosophe largemēt pour Discipline) sont *Theoretique* & *Practique*, les especes desquelles nous auōs déclaré au liure I. * & sont bien

differentes de celles d'animal. Or l'appelle genres subalternes ou bien ceux desquels l'un est compris sous l'autre, comme animal & beste: car *beste* est compris sous *animal*: ou bien ceux qui sont compris ensemble sous un troisième genre, comme *animal* & *plante*, qui sont genres subalternes à *corps-animé*, ou *viuant*, & tous deux compris sous icelui.

Regle III. Ainsi que nous auons montré que les differences des genres non subalternes sont toutes diuerses, & produisent de diuerses especes. De mesme faut-il dire, que les differences des genres subalternes peuuent estre mesmes, & par conséquent produire de mesmes especes. Par exemple ces differences d'animal, *Corps-animé*, *sensible*, *viuant*, *mortel*, conuiennent aussi à la

Liure troisiéme

beste, qui est genre subalterne
d'animal.

*Diuision des choses simples en
dix predicamens ou catego-
ries. CHAP. V.*

*Choses
simples.*



E toutes choses les vnes
sont conceuës & pronõ-
cées seules & simples,
comme vn homme, vne pierre,
vne vertu, courir, couper, estre
coupé, &c. les autres cõposées,
& jointes ensemble, comme
l'hõme est animal : la pierre est
dure : la vertu est loüable, &c.
Les choses simples sont rãgées
és Categories, non les compo-
sées & conjointes.

*Choses
conjointes.*

*Exemple
de toutes
les Cate-
gories.*

Or les choses simples signi-
fient ou Substance, ou Quanti-
té, ou Qualité, ou Relation, ou
En-lieu, ou En-temps, ou Estre.

situé & colloqué, ou Avoir, ou Agir, ou Patir. Et pour le declarer grossierement par exemple, Substāce est comme Ange, homme, arbre, metal, &c. Quā-
tité, comme longueur, largeur, temps, &c. Qualité, comme doctrine, couleur, vertu, &c. Relation, cōme double & simple, grand & petit, &c. En-lieu, cō-
me à l'Eglise, au Palais, &c. En-temps, comme hier, demain, l'année passée, &c. Estre situé, cōme estre droit, estre courbé, estre assis, &c. Avoir, comme estre vestu, estre armé, &c. Agir, comme couper, eschauffer, &c. Patir, comme estre coupé, estre eschaufé, &c. Et n'y a chose en toute la nature qui ne se puisse commodémēt rapporter à quel-
qu'vn de ses dix souuerains gē-
res, que nous appellons Predi-
camens, ou Categories. Le pre-

Liure troisiéme

mier desquels contient toutes les choses qui sont & maintiennent leur estre de soi-mesme, c'est à dire, en vn mot, toutes les substances: les autres neuf, tous les accidens, qui ne peuvent estre qu'en la substance.

Il ne faut pas pourtāt estimer qu'Accident soit vn genre souverain, comme Substance, & qu'il contienne sous soi les neuf derniers predicamēs comme especes. Car accident (quoi qu'il soit genre) est homonyme, & ne pouuant estre diuisé par deux differences contraires, cōme les vrais predicamens, ne peut aussi tenir aucun rang parmi eux (ainfi qu'enseigne le Philosophe *) nō plus que les Trāscendens comme *Chose, Estant, Vn, Bon, Vrai*: qui sont apellés *Transcendans*, comme qui diroit en François *oultre-montans*, parce

lib. 3
Meta-
phys.

Transcē-
dans.

qu'ils montēt outre & par dessus tous les predicamēs & genres supremes, & s'accōmodēt à tous iceux, mais c'est tousiours comme Homonymes & equivoques, qui ne se peuuent proprement regler à vn certain ordre, comme font les susdits souuerains dix genres.

Or quand nous diuifons tout ce qui est en la nature en ces dix rangs ou ordres des choses, que nous apellons ordinairement predicamens, Categories, genres souuerains, supremes, ou generalissimes: il faut bien prendre garde de n'y mesler point les choses imparfaites ou nulles, cōme celles qui s'ēsuient.

Premierement les *Syncategoremes*, c'est à dire des mots qui ne signifiēt rien d'eux-mesmes, mais ioinct aux autres estendēt ou restreignent leur significa-

Syncategoremes.

Liure troisiéme

tion, comme sont *Tout, Quiconque, Aucun, Nul.*

Choses
incople-
tes. Apres il en faut retrancher les choses incompletes, c'est à dire, les parties des choses en tāt que parties, par ce qu'elles sont imparfaites, comme vn bras, ou autre membre retrāché d'vn corps : & les differences essentielles, qui ne sont que parties de l'essence des choses : dont vous auons amplement traitté ailleurs.*

* lib. 2.
chap. de
la Diffe-
rence.
sur la fin.

Nega-
tions.

En troisiéme lieu il en faut excepter les negations des choses, comme *non animal, non homme, non arbre* : qui est toutefois vne façon de parler peu vstée entre nous.

Priva-
tions.

Pour le quatriéme, les priuations des choses comme *Mort, Embrasement, Ruine, Aueuglemēt* : qui ne signifient point l'estre des choses, mais le non estre &

priuation d'icelles.

Pour le cinquième, les choses Fictions
fabuleu-
ses. feintes & fabuleuses, comme

Chimere, Hydre.

Pour le sixième & dernier, les Homo-
nymes. homonymes en-tant qu'homonymes ne sont point rangez en aucú predicament, cõme nous auons dit ci-dessus. *

Il me semble aussi que le sou- * En ce
liure ch.
2. sur la
fin. uerain & immortel createur de

toutes choses, ne doit point estre mellé parmi les creatures,

ni estre rangé sous aucun genre, veu qu'il est auant tous les genres.

Ce que mesme nous pouuõs prouuer par raison Phi- Dieu
n'est point
substãce
rangée
en Cate-
gorie. losophique. Car toutes les cho-

ses comprises és predicaments * cap. 1.
lib. 3.
Physic. (cõme dit le Philosophe *) sont

partie actuellement & partie par puissance, voulant dire que

tantost elles sont ainsi, tantost non : estant sujettes à change-

Liure troisiéme

ment par quelque imperfectiõ de la matiere. Or Dieu estant tres-pur & tres-simple sans aucune alteration, mouuement, ni accident, est certainement Substance, mais non pas à la façon des autres. Que si les escri- tures lui attribuēt quelquefois des accidens, voire des passiõs, comme la force, le courroux, la fureur, c'est pour s'accom- moder à la rudesse de nostre en- tendement. Quand aux Anges, Esprits, & Intelligences, il est certain qu'ils sont substances, ainsi que dit mesme le Philoso- phe. * Et quoi qu'il soit contro- uersé s'ils sont aũcunemēt cor- porels (car à la vérité aucune- fois ils se representēt en diuer- ses especes de corps) si est-ce que naturellemēt ils sont substan- ces incorporelles : tellement qu'il y a de la repugnance entre

* cap.
vlt. lib.
8. & cap.
9. lib. 9.
Meta-
phys.
Si les
Anges
sont sub-
stances.

Esprit & Corporel. Encore adiou- Pour-
quoi on
peint les
Ange
avec des
ailes.
sterai-je qu'on les peint avec des
ailes, pour monstrier leur prom-
ptitude & vifteffe en leurs a-
ctions pour obeir à Dieu.

Maintenant discouons par
ordre sur ces dix Categories,
commençant par la Substance,
comme le fondement de tou-
tes autres choses.

De la Substance.

CHAP. VI.

TOUTE parfaite defini-
tiō est cōposée du genre, Genre
genera-
lissime
& difference tres-propre
de la chose qu'on veut definir. ne peut
estre de-
fini.
Mais d'autant que les genres
generalissimes n'ont point d'au-
tre genre sur eux, ils ne peuuēt
estre definis, ains seulement ex-
pliqués par quelque rude &

Liure troisiéme

Qu'est-
ce que
Substan-
ce ?

Premie-
re sub-
stance.

Secondes
substan-
ces.

grossiere description, bastie de propriétés ramassées & jointes ensemble. La Substance donc est ce qui subsiste & a son estre par soi-mesme: des propriétés de laquelle nous discourrons apres l'auoir diuisée en Premiere, & Seconde. Les premieres substances ne sont autre chose qu'indiuidus & substances singulieres, apellées *premierement, proprement & principalement substances*: parce qu'elles sont comme le fondemēt de toutes choses, lesquelles sont en elles, ou se disent d'elles: car tous les accidens sont és premieres substances, & les secondes substances se disent d'elles. J'apelle secondes substances les vniuerselles substances, comme sont les genres & especes. Par exemple, *Socrates, Rome, ce liure, ce cofre*, sont premieres substan-

ces : & *homme, ville, liure, coffre*, sont secondes substances.

La premiere propriété de la substance est, qu'elle n'est point en aucun sujet : car cela conuient aux seuls accidens, cōme il a esté desia dit souuent. Propriété I.

La seconde, que les substāces se disent synonymement, c'est à dire de nom, & essentiellement des choses auxquelles elles sont attribuées. Par exēple, *animal*, qui se dit de l'homme & de la brute, ne leur communique pas seulement ce nom d'*animal*, mais aussi son essence, qui est, *d'estre corps-animé sensible*. Or ces deux propriétés conuiennent aussi aux differences des secondes substances : qui sont celles que nous auons descrite à costé des genres au liure 2. chap. de l'Espece, en la table de la Categorie de substance, comme *Corpo-*

Liure troisiéme

relle, Incorporelle, à costé de Substance. Animé, In-animé, à costé de Corps. Sensible, Insensible, à costé de Vivant. Raisonnable, Irraisonnable, à costé d'animal. Car telles differences ne font point en aucun subiet, non plus que les Substances: ni ne conferent pas seulement leur nom aux choses dont elles se disent, mais aussi leur essence. Et ne font

* *liv. 2.* point substances, comme nous
chap. l'auons prouué ailleurs.*

de la La troisiéme propriété est que
Différence. toute substance semble estre
Propriété III. singuliere. Ce qui est certain pour le regard des premieres substances: mais les secondes signifient tousiours choses vniuerselles, quoi qu'à les prononcer au nombre singulier, elles semblent aussi signifier singularité. Comme quand on dit, l'homme, l'arbre, le fleuve: il semble

qu'on parle seulement d'un: cō-
bien que ces mots signifient
vraiment vne nature commu-
ne à plusieurs choses.

La quatrième propriété est *Propriété IV.*
que les substāces ne sont point
contraires les vnes aux autres,
combien qu'à raison de leurs
qualités elles semblent l'estre.
Par exemple, l'eau & le feu ne
sont point contraires, ains seu-
lemēt leurs qualités, parce que
l'eau est froide & humide, & le
feu chaud & sec: à cause des-
quelles ils se destruisent & cor-
rompēt l'un l'autre. De mesme
est-il du sage, & du fol: du sça-
uant, & de l'ignorant: du ver-
tueux, & du vicieux; & ainsi des
autres.

La cinquième propriété est, *Propriété V.*
qu'une substance n'est pas plus
substāce que l'autre. Ainsi pou-
uons nous dire qu'un elefant

Liure troisiéme

n'est pas plus substance qu'une mouche, ni une fourmis moins qu'un homme, ou une montagne. Combien qu'en-tant que les vnes substāces sont plus bas en l'ordre du predicament que les autres, elles soient apellées plus substances, parce qu'elles reçoivent plus d'attributions. Comme l'*Homme* en la droite ligne de la Categorie de substance reçoit l'attributiō d'*animal*, de *corps-animé* ou *viuant*, de *Corps*, de *Substance*: *Animal*, reçoit seulement ces trois dernieres: *Viuant*, les deux: *Corps*, vne: & de ceste façon, (improprement toutefois) les choses les plus basses en l'ordre de Categorie, receuant plus d'attributions que les plus hautes, sont dites estre plus substances: l'individu plus que l'espece, & l'espece plus que le genre. Or ces

deux propriétés i v. & v. conuiennent à la Quantité, aussi biẽ qu'à la Substance, ainsi que nous dirons au chap. suiuant.

La sixième & dernière propriété est tres-propre à la substance, parce qu'elle ne conuient à autre chose qu'à icelle seule : qui est, que la substance demeurant vne mesme en soi, par certain changement & alteration ou mouuement, qui se fait neantmoins en elle peut receuoir alternatiuement des accidens contraires. Ainsi vn hõme peut estre tantost froid, tantost chaud : tantost sain, tantost malade, demeurant neantmoins le mesme quand à la substance, & à son estre. Ce qui ne peut eschoir aux accidens sans qu'ils se destruisent. A ce propos le Philosophe mesme raporte vne difficulté disant que l'opinion, Propriété VI.

Obiectio.

Liure troisieme

Respõse.

& l'oraison ou propos semblent aussi receuoir des contraires alternatiuement : & partant la susdite proprieté n'est pas tres-propre à la substãce, puis qu'elle conuient à d'autres. Mais la difference est tresgrande. Car la substãce les reçoit avec quelque changemēt en soi-mesme: & l'opinion & oraison ou propos, par le changement de leur subiet. Comme si i'ay opinion ou dy que Platon est assis, ceste opiniõ, oraison ou propos peut estre tantost vraye, tantost faulse : vraye, tandis qu'il sera assis: faulse, quand il ne le sera plus: de sorte que l'opinion ou propos ne change point, mais bien le subiet, qui est Platon. Soit assés dit de la substãce. Venõs maintenant à la *Quantité* auãt toute autre, parce qu'elle a plus d'affinité & proprietés communes avec la substãce.

De la Quantité.

CHAP. VII.



A Quantité est celle de laquelle nous receuons *Quante* denominatiõ: c'est à dire, qui nous fait attribuer vn nom selon ceste Quantité qui est en nous: Ainsi de la longueur, on nous apelle longs: de l'age, agés: de la hauteur, hauts, &c. Et se diuise en Continüe ou Conjointe, & Discontinüe ou Disiointe. La quantité continue & conjointe, est celle dõt toutes les parties sont cõtigues & vnies ensemble. Et en y a cinq especes: la Ligne, la Surface, le Corps, le Lieu, & le Temps.

Qu'est-ce que Quantité.

Division de la Quantité.

Quantité continue.

*La ligne.
* 1. lib.
Elemēt.*

La Ligne (diët Euclide*) est vne longueur sans largeur, ni

Livre troisieme

espeſſeur. Les parties de la ligne ſont cōjointes par le moien
Poinct. du Poinct, qui n'eſt autre choſe
(ſuiuſant le meſme Euclide)
qu'vne marque ſans aucunes
parties. Car il le faut conſiderer
& conceuoir encore plus petit
que la marque qui ſe pourroit
faire auec la pointe de la plus
deliée aiguille qui ſoit, quoi
qu'il ne ſe puiſſe peindre qu'a-
uec quelque quãtié. Tellemēt
dōc que la ligne n'eſtāt qu'vne
production & prolongemēt du
Poinct, eſt ſans aucunes parties
& dimensions, excepté la ſeule
longueur. Et quoi qu'elle ne
puiſſe eſtre peinte ſans quelque
largeur: ſi eſt-ce qu'il l'a faut
ici comprendre auec la ſeule
longueur ſans largeur ni eſpeſ-
ſeur, à la façon des Mathema-
ticiens, qui ont ceſt axiome,
que de tout poinct à vn autre

point se peut tirer vne ligne: mais c'est seulement par consideration, qui ne repugne pourtant aucunement à la nature. Car ils ont accoustumé de considerer les lignes, les figures, & les dimensions de toutes choses, comme abstractes & separées de toute matiere. Par exemple, considerer la distance du pole Arctique à l'Antarctique, du ciel à la terre, ou (pour parler plus familièrement) la longueur du chemin qu'il y a de Paris à Rome, ce n'est autre chose que comprendre vne ligne, telle que nous la proposons: les deux bouts & bornes de laquelle sont deux points sans aucune dimension, ni quantité, ni partie.

La Surface est vne longueur & largeur sans aucune espes-
seur, selon Euclide: * que ie ne puis mieux cōparer qu'à l'om

Surface.
** au lieu*
prealle-
gué.

Liure troisiéme

bre d'une maison, ou de quelque autre corps, & ne sera pas mal-aisé de comprendre que c'est surface à celui qui a entendu qu'est-ce que ligne. Car il faut seulement avec pareille consideration adjoûter la largeur à la longueur: veu mesme que la ligne est la continuation de la surface, en ce qu'après avoir compris la longueur par vne ligne, il faut comprendre la largeur par vne autre semblable. Ainsi quand nous disons vn *arpent*, nous considerons ceste longueur & largeur comme abstraite de la terre, & sans avoir aucunement esgard à l'espaisseur. De mesme quand les Juriscōsultes disent que la *voye*, ou grand chemin doit avoir huit pieds de large en droite ligne, & au repli, seize, c'est cōsiderer vne vraie surface.

Le

Le corps ne se prend pas ici Le corps
Mathe-
matique.
comme en la categorie prece-
dente pour vne substance cor-
porelle & materielle: mais pour
les trois dimensions corporel-
les, * abstractes toutefois & se-
parées par vne consideration &
intelligence Mathematique. * Lon-
gueur,
largeur,
& espes-
seur.

Et quoi qu'elle ne doive sem-
bler facheuse à ceux qui ont
desia bien conceu que c'est que
Point, Ligne, & Surface: si
est-ce que ie l'esclaircirai enco-
re par vn exemple. Celui qui
veut bastir vne maison ou vne
tour, qui fait faire quelque
meuble de bois ou d'autre ma-
tiere; avant qu'on y mette la * Lon-
gueur
hauteur
& pro-
fondité
c'est vne
mesme
dimensio.
† Gros-
seur, &
main, ne sçait-il pas bien & cõ-
çoit de quelle lōgueur hauteur
ou profondeur, * & largeur, &
grosseur ou espeuseur † il veut
qu'il soit? Or ces trois dimen-
sions ainsi conceuës hors la ma-

Liure troisiéme

*espeſſeur
ſont une
meſme
choſe.* tierre ſont ce corps Mathemati-
que. Et tout ainſi que la ſurface
eſt continuée par la ligne, le
corps eſt cōtinué par la ſurface.

Lieu. Pour le regard du lieu nous
en parlerons vn peu plus bas en
ce meſme chapitre.

Temps. Quant au temps il ſemble de
premier abord ne deuoir eſtre
meſlé parmi les quantités con-
iointes : attendu que tant s'en
faut qu'il ait ſes parties cōioin-
tes, que meſme il ſemble n'en
auoir point du tout. Car le paſ-
ſé n'eſt plus : le futur eſt encore
*Parties
du temps
& leur
conſide-
ration.* à venir : & le preſent coule &
eſchape ſi ſoudain que ni la cō-
ception humaine, qui d'vn vol
iſnel penetre le plus haut des
cieux, ni la parole, qui vole auſ-
ſi (comme dit Homere) ne le
peut atteindre. Toutefois il eſt
certain que nous conceuons vn
certain moment que nous ap-

pellons l'*Instant*, ou *Present*, ainsi qu'un point (dit le Philosophe) * *cap. 1. lib. 8. Phys.*
 * lequel conioint les autres parties du temps, à sçauoir le passé & le futur : & par ainsi le temps n'est pas sans liaison & coniointiō des parties, comme le Philosophe escrit plus amplement. * *cap. 11. lib. 4. Phys.*
 * Mais encore nous faut-il un peu plus Philosophiquement discourir sur la nature du tēps.

Le temps (dit le Philosophe*) * *cap. 12. lib. 4. Physic.*
 est la mesure du moment & du repos. Ce qu'il rapporte au premier Mobile, qui est le plus haut des cieus, & fait rouler & tourner d'un mouuement rapide & violent toutes les autres Spheres celestes en 24. heures : ainsi qu'on voit en vne montre ou horologe qu'une seule roüe fait tourner toutes les autres. Or le Soleil tournant avec les autres corps celestes, esclaire

Liure troisiéme

par mesme moien toute la terre en ces 24. heures. Encore departons nous ces heures en quarts, & en minutes & momés: & puis de plusieurs heures nous composons le iour ciuil y comprenant la nuit: car quãd il est nuit en nostre hemisphere, il est iour en d'autres parties de la terre, & au contraire selon la presence ou absence du Soleil: & apres des iours nous cõposõs les sepmaines: & des sepmaines, les mois: & des mois, les quatre saisons de l'année, & d'icelles, l'an: & des ans, l'age, le siecle. Or toutes ces choses, *momēt minute, heure, iour, sepmaine, mois, saison, Printēps, Esté, Autõne, Hyuer, semestre, an, Olympiade**, age, siecle &c. sont ce q̃ nous apellõs *Temps*: par lequel nous mesurons le cours, & la durée des choses mortelles & corrupti-

*maniere de cõpter des Grecs contenãt cinq ans.

bles. Car les éternelles & immortelles ne font point sujettes au tēps, ni ne se peuuēt dire estre en tēps ou avec le tēps; autrement elles chāgeroiēt, vieilliroiēt, & se corromproient, ainsi que le Philosophe mesme a cogneu & remarqué. * Tellement qu'auant la creation du mōde il n'y auoit point de temps : car le temps a commencé avec les mouuemens celestes. Surquoi S. Augustin a fait de tres-belles & sainctes meditations : & nostre Poëte l'a aussi tres-bien touché au commencement de sa sepmaine, quād il dit que Dieu crea le monde

*Non en temps, auant temps, ains
mesme avec le temps,
I'enten vn temps confus : car les
courses des ans,
Des siecles, des saisons, des mois,
& des iournées,*

Liure troisiéme

Par le bal mesuré des astres sont
bornées.

Quantités dis-
jointes.

Nombre

Nombre
nombrât

L'unité
n'est point
nombre.

Les quantités coniointes estât ainsi entenduës, il sera bien aisé à definir les dis-jointes ou discontinües celles dõt les parties ne sont point vnies & liées ensemble. Or elles ne sont que deux seulement, le Nombre, & l'Oraison. Le nombre se prend en deux manieres, ou pour nombre nombrant, comme deux, dix, cent, mille &c. ou pour nombre nombré, c'est à dire, pour les choses nombrées, cõme deux hommes, vingtchevaux, cent aigneaux, mille grains. Mais il est aisé à entendre qu'en ce lieu nous parlons du nombre nombrât seulemēt, lequel est composé de plusieurs vnités. Et faut remarquer que l'unité n'est point nombre, mais seulement commencement &

partie du nombre. Or puis que les vnités, du ramas & assemblage desquelles le nombre résulte, ne sont point liées & coniointes ensemble, non plus que les choses nombrées, ains seulement aprochées les vnes des autres : il s'en suit tres-bien que le nombre n'est point vne quantité coniointe & continuë.

Quant à l'oraison, elle se préd ^{Oraison.} aussi en deux fortes, ou en-tant que prononcée elle est ouïe ; & en ceste signification elle est patible qualité, & non quantité : ou en-tant qu'elle est prononcée avec interualle de syllabes, & est quantité. Car tout ainsi que les syllabes sont distinguées entr'elles, aussi sont les interualles d'icelles en la prolation. Voilà pour le regard des vraies & propres quantités, tant cōjointes que disiointes. Maintenant

Liure troisieme

il faut discourir sur leurs propriétés, qui sont trois.

Premiere propriété des quantités. La premiere, que les quantités ne sont point contraires l'une à l'autre: cōme la ligne n'est point contraire à la sur-face, ni le nombre à l'oraïson, &c. Contre ceci le Philosophe mesme

Objection I. apporte deux argumens. Le premier, que *grand & petit, beaucoup & peu* sont cōtraïres, quoi qu'ils presupposent quantités. Car nous disons *grand, & beaucoup*, ou à cause de l'estéduë des dimensions, ou à cause du nombre ou multitude: & *petit & peu*, ou à cause de la petiteffe des dimensions, ou du petit nombre. Toutefois lui-mesme nous enseigne à y respondre en deux

Respon- se I. sortes. L'une en niant que ce soient quantités, ains relatifs: car quelque chose est dite *grande* à la relation d'une petite, & *pe-*

tite à la relation d'une grande: & pareillement *beaucoup* se dit au respect de peu, & *peu* au respect de *beaucoup*. L'autre que quand bien nous accorderions que ce soient quantités, il ne s'en suit pas pourtant qu'elles soient cōtraires: parce que deux cōtraires ne se trouuent iamais en mesme temps ensemble en vn mesme sujet: ce qui pourtant escherroit en ces quātités. Car vne mesme chose se peut dire grande au respect d'une moindre, & petite au respect d'une plus grande: ainsi l'homme est grand au respect d'une mouche, & petit au respect d'un elephant. L'autre argument est

Argument 2.

rel touchant le *Lieu*. Les cōtraires sont ceux lesquels estant comprins sous vn mesme gēre, sont distans tresloing l'un de l'autre. Or le lieu haut & le lieu

Livre troisiéme

bas sont cōprins soubs vn mesme genre, qui est *Lieu*, & sont distans tresloing l'vn de l'autre: Il s'ensuit donc que le lieu haut & le lieu bas sont contraires. A ceci ne respond rien Aristote: & se taisant a donné occasion au vulgaire de ses cōmētateurs de parler beaucoup: qui ne respondent rien qui vaille, ne s'aduisant point que le Philosophe eut aussi bien respondu à cest argument qu'à l'autre, s'il eut esté besoing: & qu'il a proposé ceste difficulté pour cōvaincre ceux qui mettoient le lieu au nombre des quãtités, quoi que lui-mesme l'ait mis en ses Categories. Car c'est sa coustume de se seruir des termes & des opiniõs des autres; encore qu'il ne les aprouue pas: & puis leur laisser vn croc en jambe, pour monstrier leur erreur: comme

*Erreur
des Cō-
menta-
teurs
d'Ari-
stote.*

*Ruse
d'Ari-
stote.*

au chap. des Relatifs, quand il met au nombre d'iceux *Science, seance*, & quelques autres, qui ne sont point pourtant relatifs selon sa doctrine. Et aux liures de la Demonstration, il se sert tousiours de l'exemple de l'extinction du feu en la nuée, que les anciens Philosophes estimoient estre la cause du tonnerre, combien qu'en ses liures des meteores il la reproue, & en baille vne autre meilleure; à sçauoir l'esclat & le bruit qui se fait en la nuée, lors que l'exhalaison chaude & seiche est si pressée qu'elle s'allume, & s'allumant perce & creue, la nuée avec tel esclat & tintemarre que nous oions. Aussi à la verité Aristote ne pouuoit pas tout à coup retrancher ni ouuertement impugner toutes les fautes des anciens Philosophes,

La cause du Tonnerre.

Discretion d'Aristote.

Liure troisiéme

pour faire receuoir la doctrine comme nouvelle : ains en vsoit plus discrettement, cautement toutefois & subtilement, mettant en auant leurs opinions, & puis tirant d'icelles les absurdités qui s'ensuiuent. Et afin que ie ne semble desplacer le lieu, d'entre les susdites especes de quantité, outre ce que i'ay l'authorité du Prince des Philosophes Arabes Auerroys, & d'Albert le Grand, & autres qui les ont suiuis, i'ay celle d'Aristote mesme, qui traictant amplement des quantités en sa Metaphysique, * ne fait aucune mention du lieu. Toutesfois pour cela, puis que le subiet s'è presente, nous ne lairrons pas d'en discourir succinètement.

*lib. 13.
cap. 17.

*en p. 4.
lib. 4.
Physic.

Le lieu, selon le Philosophe, * est la plus proche surface & dernière extremité du corps.

qui contient & environne vn autre, laquelle surface ne se peut mouuoir. Par exemple le lieu du vin qui est dans le tonneau, ce n'est point la caue, ni le tonneau (si ce n'est à parler improprement avec le vulgaire) mais c'est la surface & extremité interieure du tonneau, laquelle voisine & environne prochainement de tous costés le vin, & l'embruchant elle est aussi touchée & tachée d'iceluy. Et n'y a corps au monde qui n'ait ainsi pour lieu la derniere, interieure, & prochaine surface ou extremité d'un ou plusieurs autres corps: excepté le premier Mobile, * au dessus duquel n'y aiant point de corps ni chose aucune, a pour lieu sa surface mesme, quoi que nostre esprit recherche quelque chose par dessus, tant il est extrauagant.

Lieu, & sa consideration.

* Le pl^o haut des cieuz

Liure troisiéme

Propriété 2.

La seconde propriété des quantités est que l'une n'est pas plus ou moins quantité que l'autre. Ce qui se doit entendre quand à l'essence de la quantité : car quant aux dimensions l'une peut bien estre plus grande que l'autre : comme vne ligne plus courte ou plus longue qu'une autre : & vne surface plus large ou plus estroite qu'une autre. Et ces deux propriétés sont communes à la quantité avec la substance, comme il a esté dit au chap. precedent.

Mais la troisiéme & dernière est tres-propre à la quantité, c'est à dire, conuient à toute icelle, à elle seule, & tousiours : à sçauoir, que d'elle les choses sont apellées égales ou inégales, pareilles ou non-pareilles : comme deux corps également longs, larges, ou espés : ou deux.

nombres également grands, sont proprement dits égaux, ou pareils: & si l'un surmonte l'autre, inégaux, & non-pareils. Que si pour quelque autre accidēt on appelle les choses égales ou inégales, pareilles ou non-pareilles, c'est improprement, métaphoriquement, & à la relation d'une quantité: comme quand on dit que deux hommes sont égaux en sçavoir: car de ce sçavoir, en cette phrase on fait comme vne quantité. Ainsi Virgile * a vſé de ce mot *Pareil*, quand il dit,

* en ses
Bucoliques.

*Tous deux Arcadiens, tous deux
ieunes garçons,*

*Et pareils à chanter, à se respon-
dre prompts.*

Soit aſſés parlé de la Quantité.

De la Qualité. CHAP. IIX.

Qu'est-
ce que
qualité?

LA Qualité est celle de laquelle nous reccuons telle denominatiõ; c'est à dire, nous sommes apellés du nom de la qualité qui est en nous: comme de la vertu, vertueux: du vice, vicieux: de la blancheur, blancs: de la chaleur, chauds.

Quatre
especes de
Qualité.

Il y a quatre sortes de Qualité. La premiere est l'*habitude*, *affection* ou *disposition*. Or l'*habitude* est differéte de l'*affectiõ* ou *disposition*, cõme vn enfant d'vn homme parfait. Car cõme l'enfant se rend homme avec le temps, fil croist iusques à l'âge viril: de mesme l'*affectiõ* ou *dispositiõ* se rend en *habitude*, si elle est reïterée souuent & continuée. Et partant l'*habitu-*

Habitu-
de, &
dispositiõ
ou affe-
ctiõ.

de est fort difficile à estre ostée, si ce n'est par l'effort de quelque estrange éuenement & accident: comme nous lisons de l'orateur messala Coruinus, qui oublia mesme son nom par la violence d'une maladie. L'habitude donc s'acquiert par plusieurs precedentes actions: & l'affection ou disposition peut estre d'une seule actiõ, laquelle estant reïterée nous conduit & & dispose à l'habitude. Ainsi quãd nous apellons quelque vn *yure*, nous signifions seulement vne action, affection, ou disposition à l'yuroignerie: car cela se peut dire, encore que iamais il ne l'ait esté que ceste fois: mais quãd nous disons *yuroigne*, nous signifions l'habitude confirmée de celui qui a esté souuët yure. Car les vertus & les vices sont habitudes: & les actions ver-

Liure troisiéme

tueuses ou vicieuses sont seulement affections ou dispositions à la vertu, ou au vice. Or ceste premiere espece de qualité ne cōuient pas seulement aux hommes, mais aussi aux bestes. Car nous voions que les cheuaux, les beufs, & les oiseaux, & les chiens, & les singes, & autres animaux dressés à certains exercices acquierent avec le temps l'habitude.

Puissance ou impuissance naturelle. La seconde espece est *la naturelle faculté ou imbecillité*, ou bien (pour le dire en François) *la puissance, ou impuissance naturelle*, de laquelle nous sommes dits aptes, propres, habiles, ou inhabiles à quelque chose; capables ou incapables de faire ou aprendre. Ainsi disons-nous que les vns sont naturellement Martiaux, nés & aptes aux armes, les autres aux lettres, au-

cuns incapables de tous exercices. Pareillemēt, que les choses dures ont la naturelle faculté de resister à la diuision & à la coupe; c'est à dire, qu'elles ne soient aisémēt coupées & mises en pieces, comme le diamant: au cōtraire, que les molles sont naturellement imbecilles à y resister. Ici se doibt aussi rapporter la vertu, ou faculté naturelle des herbes, des plantes, des drogues, des pierres, & choses semblables.

La troisieme espece est des ^{Patibles} *patibles qualités & passions*: qui ^{qualités} ^{& pas-} ^{sions.} ont prins ce nom de ce qu'elles aportent quelque passion ou esmotiō à leur sujet, c'est à dire, à quelqu'un des sens: comme les couleurs à la veuë: le son ou le bruit à l'ouïe: le chaud ou le froid à l'attouchement: la douceur ou amertume au goust: les

Liure troisiéme

senteurs & puâteurs à l'odorat. Et suiuant qu'elles sont ou permanentes, ou de peu de durée, on les appelle ou patibles qualités, ou bien passions. Car si elles sont causées de quelque perturbation de longue durée, elles sont patibles qualités, comme la couleur blesme qui viét d'un naturel imbecille, ou de quelque longue indisposition ou maladie. Mais si elles sont causées d'une legere & soudaine esmotion, elles sont proprement passions: comme la palseur qui prouient d'une soudaine frayeur, ou terreur: la rougeur qui prouiet d'une soudaine honte. Ainsi y a-il difference de dire qu'un homme rougit, & qu'il est rouge: ou qu'il passit, & qu'il est passé & haue. Car rougir & passir signifient une esmotion & simple passion;

& estre passe, haue, rouge denotent vne patible qualité, vne couleur qui a desja tant gagné sur son subiet, qu'elle ne peut estre facilement ostée : tellement que la patible qualité est autant differente de la passion, que l'habitude de l'affection, ou disposition.

La quatrième espece contiēt la forme & figure. Par la forme il ne faut pas entēdre vn des trois principes naturels qui donne l'estre à la chose : mais la beauté qui gist en la symmetrie, belle proportion, & elegante disposition des mēbres des animaux, qui d'icelle sont apellés *bien-formés*. La figure comprend toute sorte de figures : qui se disēt des choses insensibles, ainsi que la forme des sensibles : comme le cercle, le triangle, le quarré : dont les choses insensibles sont

Forme
& figure.

Liure troisiéme

apellées rondes, triangulaires, quarrées, en ouale, en esquierre ou autre figure. Je diray encore ceci en passant, que ce ne sont point les lignes qui sont figures, mais l'espace compris dás les lignes: comme en vn cercle, ce n'est point la ligne courbée en rond qui est le cercle, mais c'est l'espace contenu en icelle, & ainsi des autres figures.

Les propriétés de la qualité sont trois.

Propriété I.

La premiere, que les qualités sont contraires l'une à l'autre, comme la vertu au vice, le noir au blác, le froid au chaud. Toutefois cela n'eschoit pas à toutes les qualités: car le rouge n'est pas contraire au verd, ni la forme à la forme.

Propriété II.

La seconde propriété est que les qualités reçoivent plus & moins. Qui ne conuient non

plus à toutes : car on ne peut dire qu'une iustice soit plus iustice qu'une autre, ni une figure pl^{re} figure qu'une autre. Et mesme i'oseroy dire que les qualités ne sont iamais plus qualités les vnes que les autres, mais biẽ que leurs sujets sont plus participans d'icelles les vns que les autres. Ainsi pouuõs nous dire qu'un hõme est plus vertueux ou vicieux qu'un autre, & une chose plus chaude ou plus froide, plus blanche ou plus noire qu'une autre.

La troisiẽme & derniere propriété est celle qui conuient à ^{Propriété III.} toute qualité, à icelle seule, & tousiours, c'est à dire luy est tres-propre: à sçauoir que de la qualité les choses sont dites semblables ou dissemblables: comme quãd deux hõmes sont vertueux, ou blancs, ou tous deux

Liure troisiéme

vicieux, ou noirs, ils sont semblables: & si l'un l'est l'autre nō, ils sont dissemblables. Et faut remarquer à ce propos, que l'*identité* (cōme disent les Latins) vient de la substāce, c'est à dire que les choses sont apellées *Mesmes*, à cause de la substance, comme les hommes entr'eux, les arbres, les anges: que la *parité* ou *disparité*, *égalité* ou *inégalité*, vient de la quantité, comme nous auons monstré au chap. precedent: & la *semblance* ou *dissemblance*, de la qualité, ainsi que ie vien de dire.

D'ou
vient l'*i-*
dentité.

L'*égalité*
ou *inég-*
alité.

La *sem-*
blance
ou *dis-*
semblée.

Des Relatifs CHAP. IX.

Qu'est-
ce que
Relatifs.



Les Relatifs sont des-
quels toute l'essence,
force, & nature con-
siste en ce qu'ils se raportēt l'un
à l'au

à l'autre, comme maistre à valet, & valet à maistre: semblable à vn autre semblable: ami à vn ami: double au respect du simple, & simple au respect du double &c.

I'aduertiray icile curieux lecteur que de deux definitions de Relatifs proposées en ce lieu par le Philosophe, i'ay choisi la derniere contre la coustume de presque tous les autres: parce que ie voy bien que la premiere n'est pas de son mouuement: ains il l'a raporte seulement pour la reprobuer subtilement par les exemples qu'il y adiouste selon la doctrine des anciens Philosophes, quand il dit ainsi. *Les relatifs sont lesquels, quoi qu'ils soient, sont dits estre à quelque autre, ou en quelque façon se rapportent à vn autre: ainsi que le dis, osirion, la science, la situa-*

Comme Aristote reprobue subtilement les fautes des anciens, touchant les Relatifs.

Liure troisieme

tion, l'accouchement, la seance. Cõme s'il argumẽtoit ainsi. Si ceste definition des anciens Philosophes estoit bonne, il s'ensuiuroit que la disposition, la sciẽce, la situation, l'accouchemẽt, la seance seroient relatifs, d'autant qu'ils se raportent en quelque facon à vn autre: la disposition & science au sujet qui les reçoit; & la situation, accouchement, & seance au subiet situẽ, assis, ou couchẽ. Or vne mesme chose ne peut estre de deux Categories: & toutefois disposition & science sont qualitez: situation, accouchement & seance sont en la Categorie de la situation.

Raison I.

Raison
II.

Il s'ensuit donc, que nulle de ces choses n'est relatif: D'ailleurs il s'ensuiuroit aussi, que les substances seroient tout ensemble relatifs & substances.

Car chafque membre du corps pour auoir quelque relation à fon corps, feroit quand & quãd fon correlatif: qui est chose abfurde. Auffi à la verité Aristote n'eut point baillé vne autre de-^{Raison} finition fi celle-là eut esté bon-^{III.} ne: ni ne l'eut fapée & minée, comme nous verrons encore.

Pour le regard des propriétés ^{Si les re-} qui conuiennent aux relatifs, ie ^{latifs} fçay bien que le vulgaire des ^{font con-} Philofophes met la premiere, ^{traires.} qu'ils reçoient contrarieté: parce que le Philofophe l'a dit ainfi. Mais ça esté pour cõuaincre de nullité encore d'auantage la fufdite definition des anciens. Ce que fes exemples demõstrent affez, quand il adjoufte: *comme la vertu est contraire au vice, & la science à bignorance.* Car chascun fçait que ce font

Liure troisiéme

vraies qualités, non relatifs. Il est bien certain que les relatifs sont opposés, mais non pourtāt contraires : car les contraires & les relatifs sont deux diuerfes especes d'opposés : & par consequent elles sont différentes entr'elles : comme nous mon-

* en ce
mesme

liure ch.

12.

Propriété I.

strerons en son lieu. *

La premiere propriété des relatifs est donc, qu'ils reçoient plus ou moins, extension ou restriction, comme parlent les Logiciens : c'est à dire, qu'ils se rapportent plus ou moins les vns que les autres : comme l'vn peut estre plus ou moins semblable, plus ou moins ami, cōpaignon, voisin, &c. Toutefois cela ne conuient pas à tous : car ce qui est simple au respect du double, ne le peut estre ni plus ni moins sans destruire sa relation. De mesme ce qui est égal, ne le

peut estre plus ou moins, sans deroger à ceste égalité. Or pour entendre & distinguer à quels relatifs conuient ceste propriété, ou non ; il faut sçauoir qu'il y a vn fondement de toute relation, sur lequel est apuyée l'essence & nature des relatifs ; c'est à dire, qui est la cause de la relation mesme. Par exemple, si deux choses sont dites égales, c'est pour raison de quelque quantité, comme longueur, largeur, espaisseur, &c. De mesme si deux choses sont dites semblables, c'est à cause de quelque qualité, comme parce que toutes deux sont ou honnestes, ou belles, ou bonnes ; ou blanches, &c. Dont il est aisé à colliger & entendre, que le fondement de la relation est bien different, & des relatifs, & de la relation mesme : quoi que plu-

*Qu'est-ce que
fondemēt
de la re-
lation?*

Livre troisieme

fiens facent sur ceste question vne batterie & contre-batterie d'argumens. Car les relatifs & la relation demeurent en leur Categorie, & le fondement est tantost quantité, tantost qualité, & ainsi des autres. Pour l'explication de la susdite propriété, il faut donc dire, que les relatifs reçoivent plus ou moins, qu'ils sont tendus ou relachés, en-tant seulement que leur fondement s'augmente ou se diminue, s'estend ou se relache. Par exemple, prenons deux choses semblables à cause de leur blancheur, & que toutefois l'une le soit plus que l'autre: le fondement c'est la blancheur. Si puis apres vous rendez celle qui est moins blanche, aussi blanche que l'autre, elle fera plus semblable qu'elle n'estoit auparavant.

La seconde propriété est, que tous les relatifs sont naturellement ensemble, c'est à dire prennent leur estre ensemble. Ainsi disons-nous que le disciple ne peut estre sans precepteur, ni precepteur sans disciple: ni double sans simple, ni simple sans double. Ce qui se doit entendre quant à la relation: car autrement l'un peut bien estre deuant l'autre: comme le pere est bien né deuant le fils, mais il n'est pas pourtant pere auant qu'il ait un fils. Toutefois de ceci il ne faut pas inferer qu'il y ait deux chefs & deux souverains geres en ceste Categorie: car les relatifs ne la constituent point separément, mais seulement à cause de la mutuelle relation qui est entr'eux uniforme & vne mesme, quoy qu'à cause du diuers nom elle semble aussi di-

Livre troisième

uerſe & differente: comme la relation du docteur ou precepteur au diſciple, c'eſt la doctrine: & du diſciple ou apprentif au precepteur, c'eſt la diſcipline ou apprentiſſage: mais en fin ceſte doctrine, & ceſte diſcipline (referez-là auquel vous voudrez) n'eſt qu'une meſme inſtruction. Je ſçay bien que ceci ſemblera de plus mauuaiſe digeſtion ſi on nous fert d'autres exemples: comme de dire que la relation du pere au fils, qui eſt (ſi nous pouuõs ainſi parler) *la paternité*: & celle qui eſt du fils au pere, qu'il faut (à faute de meilleur mot) apeller *filiation*, ſoyēt vne meſme en effect, ſemble abſurde: car celle-ci preſuppoſe redeuance, & celle-là autorité. Toutefois ainſi que le chemin de Bordeaux à Tolouſe eſt le meſme qui eſt de Tolouſe à

Bordeaux, encore qu'il cōduise en deux diuers lieux : & que mesme il semble contraire eu esgard à celuy qui va, & celuy qui vient. De mesme eu esgard à ce que la relation vient de diuers & opposés subjets, elle semble aussi bien differente, quoy qu'en effect & de soy-mesme elle soit vniforme. Car qu'est-ce autre chose ceste autorité paternelle que la redeuance & submission deüe par le fils? & au contraire ceste redeuance deüe par le fils, que l'autorité paternelle? Mais ce qui nous aporte ces difficultés, c'est la faute des mots & pour exprimer l'vne & l'autre relation separément selon qu'elle procede de diuers subjets, & conjointement en ce qu'elles ne font qu'vne mesme chose: comme nous auons montré ci-deuant en ce mot *Instru-*

Liure troisiéme

Etion, qui signifie tres-bien & la relation de l'instruisant, & la relation de l'instruit.

Propriété IV.

La quatrième propriété est que tous les relatifs sont reciproques & se conuertissent ensemble, c'est à dire, se rapportent reciproquement l'un à l'autre, comme le maistre au valet, & le valet au maistre : le voisin à son voisin, l'ami à son ami, & ainsi des autres vrais relatifs cōpris en la definition du Philosophe. Mais pour les autres relatifs qui respondent aucunement à ceste definitiō desia reprouée, ceste propriété ne leur peut cōuenir : car quand on dira *Pied*, ou *main*, on ne sçauroit pourtant rapporter proprement & asseurément son correlatif. Ce que voiant ceux qui n'ont pas cogneu que ceste propriété estoit proposée par le Philosophe

pour montrer de plus en plus l'absurdité de la susdite définition, ont ici apporté vne distinction qui n'est que trop ordinaire: à sçauoir qu'il y a deux sortes de relatifs les vns *selon l'estre*, les autres *selon le dire*: que ceux-ci à faute de mots propres ne pouuoient pas commodémēt se rapporter, comme ceux-là. Mais en effect que veut dire *relatifs selon le dire*, non pas *selon l'estre*, si ce n'est appeller mal-à propos *relatifs* les choses qui ne le sont pas?

La cinquième & dernière Propriété propriété est, que qui cognoit té v. definitiuement vn des relatifs, cognoit de necessité l'autre. Aucuns disent que ce mot *definitiuement*, signifie *particulièrement & déterminément*: les autres que c'est autant à dire que *par sa definition*: en quoy il n'y a

Liure troisiéme

pas grande difference: comme quand ie sçay que Pierre est pere, de necessité il faut que ie sçache qu'il a vn fils, ou plusieurs. Et quand ie sçay que ceci est double, il faut que ie sçache qui est son simple. Or cete propriété a esté encore adioutée pour destruire de tout poinct la fufdite definition des anciens. Car elle ne peut point conuenir qu'aux vrais relatifs, non à ces autres, qu'on apelle relatifs selon le dire. Par exemple, si ie voy vne main, ou vne aile seule, ce n'est pas à dire que ie sçache quand & quand, ni de quel corps est ceste main, ni de quel oiseau cete aile: combien qu'il y ait quelque relation de tous les membres à leur corps. Pareillement quand ie cognoy vne chose qui se peut sçauoir, ce n'est pas à dire que i'en aye

quand & quand la science. Car il y a beaucoup de choses dont la sciēce est encore incogneuë, combien que toutefois suiuant ladite definition reprouuée, *Science*, & la chose dont il y a science, soient relatifs. Le studieux lecteur m'excusera si ie suis en ce lieu aussi long à retrācher les erreurs qui ont esté introduitēs à faute d'entendre l'Aristote, qu'à monstrier les vrais preceptes : ausquels il faut qu'il s'arreste principalement, remarquant seulement le reste.

Des Predicamens Agir, & Patir. CHAP. X.



L'Action est l'effect de l'agent à l'endroit de son sujet, & la Passion est la reception de l'effect

Liure troisiéme

de l'agent. Agir c'est affecter & mouuoir vn autre: & Patir c'est estre affecté & meu. Ainsi disons nous que le feu agit contre l'eau qu'il eschaufe: & que l'eau patit du feu agissant receuant la chaleur: de mesme couper, c'est agir, & estre coupé c'est patir.

Passion. Il faut icy remarquer que *Patir*, est chose bien differente de la qualité que nous auons ailleurs appellée * *Passion*: Car là nous prenons *passion* pour vne chose absoluë sans auoir esgard ni au sujet agissant, ni au patissant: & ici nous prenons *Patir* nõ comme chose absoluë, mais comme estat receüe en vn sujet à mesure qu'elle procede d'vn autre. Et par ainsi *chaleur* & *froid* sont qualités: *estre eschauffé* & *estre refroidi* sont en ceste categorie.

en la
qualité
differéte
de Patir.

* au ch.
3. de ce
liure.

Or quand il est question de discerner & distinguer vn verbe actif & signifiant action d'avec vn passif & signifiant passio, il ne les faut pas prendre à la lettre & à la terminaison, comme font les Grammairiens, mais bien à la signification. Car selon les Grammairiens seront communement actifs ceux qui sont exprimés par vn seul & simple verbe, comme *courir, sauter, ouir, voir, aimer* &c. Et passifs ceux qui sont exprimés par deux, dont l'vn est toujours *Estre*, comme *estre ouï, estre veu, estre aimé* &c. Mais les Logiciens ont esgard à la seule signification: de sorte que plusieurs verbes actifs selon les Grammairiens se trouueront passifs selon les Logiciens, comme *aimer, voir, ouir, gouster, toucher, fleurir*, & vne infinité d'autres, lesquels si

Comme
il faut
distinguer les
verbes
actifs
d'avec
les passifs.

Liure troisiéme

gnifient esmotion au sujet, sont vrayemēt passifs sous vne terminaison & voix actiue. Au contraire plusieurs verbes passifs selon les Grammairiens à cause de leur voix & terminaison passiuë, sont neantmoins censés actifs selon les Logiciens, parce qu'ils signifient porter ou causer esmotion & passion aux sens internes ou externes, comme *estre aimé, craint, veu, ouï, & autres semblables.*

Pour le dire donc en vn mot, nous apellons actifs ceux qui signifient bailler ou causer : & passifs ceux qui signifient recevoir.

Quand au verbe *Estre*, il est neutre, c'est à dire, ni actif, ni passif: mais signifiant *existence ou substance.* Au demeurant les choses cōtenuës sous ces deux predicamens ont deux proprie-

tés assez notoires, l'une qu'elle
reçoivent contrariété, comme Propriété I.
eschauffer & refroidir, estre
chaud & estre froid, s'esjouir &
se douloir, s'esbaudir & s'attri-
ster &c. L'autre qu'elles reçoivent Propriété II.
plus & moins. Car on se
peut plus ou moins eschauffer,
refroidir, esjouir, attrister, &c.

*Des quatre dernieres categories
ou predicamens.*

CHAP. XI.

LE Philosophe a traité
fort briefuement des
quatre Categories res-
tantes, par ce que (comme il
dit) l'intelligence n'en est point
obscur, ni mal-aisée. C'est
pourquoy à son imitation nous
les trancherōs court, sans nous

Liure troisieme

y estendre comme a fait vn nō-
mé Poretanus.

Afsiete
Catego-
rie 7.

La premiere donques de ces quatre, qui est la septième des dix, est apellée des Latins *Situs*, que nous pouuōs dire en François *Situation* ou *Afsiete*: laquelle n'est autre chose qu'une certaine dispositiō des parties d'un corps en quelque lieu: comme estre couché, estre réuerfé, estre debout, estre assis. Ce qui se fait ou naturellement, comme aux hommes d'auoir le visage esleué vers le ciel, aux bestes d'estre courbées en terre, aux arbres d'auoir les racines en bas, les branches en haut: ou artificiellement, comme l'on voit és gestes des danseurs, farseurs, & batteleurs: ou bien encore par force, comme quand on serre, lie, estēd, ou restreint vn corps.

La huitième Categorie est

apellée *Q V A N D* : qui ne signifie point tēps, ny partie d'icelui (car le temps est *Quantité*) mais c'est proprement vne circonstance, communication, & comme accointance avec le temps, qui est plus aisée à concevoir qu'à expliquer : comme quand on dit qu'une chose est dite ou faite en certain temps : & (pour le dire en termes vulgaires) sous ce predicament sont comprises toutes les réponses par lesquelles on satisfait à la demande faite par *Quād?* comme, quād est-ce qu'il vint? hier, il y a trois iours. *Quand* escherra ou expirera le terme? demain, l'année prochaine, aux Calendes de Ianuier.

Quand
Categorie
8.

Or tout ainsi que la precedēte *Categorie* ne signifie pas proprement temps : de mesme *ov*, qui est la neufuième ne signifie,

Où
Categorie

Liure troisiéme

pas lieu, mais quelque circonstance, communication, & accointance de lieu, c'est à dire, qu'une chose est en certain lieu: tellemēt qu'ici se raportēt toutes les responses qui se font à la demande *où?* comme, où est-il? au tēple, au palais, à l'armée &c.

Avoir
Catego-
rie 10.

La dixième & dernière Catégorie est apellée *A VO I R*, qui signifie tout ce qui est accommodé & adjancé au corps tant pour le vestemēt, que pour l'ornement, & armeure d'icelui: comme avoir vne robe, vn anneau, estre ceinct, estre armé, estre cuirassé, &c. Voilà quant aux dix predicamens ou Catégories.

Des opposés. CHAP. XII.



Pres avoir traicté des Catégories, imitāt tousiours nostre Philosophe,

il nous faut expliquer certains mots, dont nous auons vſé ci-deuant : l'intelligence deſquels eſt fort vtile à toutes ſciences.

Or entr'iceux le plus frequent a eſté *Contraire*, quand nous diſions qu'vn predicament receuoit des contraires, ou non.

C'eſt pourquoy nous commencerons auſſi par celui-là, prenãt le diſcours du genre meſme qui eſt *l'oppoſue, ou oppoſé*.

Il y a donc quatre ſortes d'op-
poſés. La premiere eſt des Re-
latifs, deſquels nous auons trai-
té aſſés amplemẽt ailleurs en
ce meſme liure.*

Premiere eſpece des oppoſés.

* ch. 9.

La ſeconde eſt des *Contraires*, que les Latins apellent proprement *Aduerſes* : par ce que ce mot de *Cõtraire* ſe prẽd quelquefois generalement pour oppoſé : touteſois nous n'en parlerons ici que comme d'vnc eſ-

Seconde eſpece des oppoſés.

Liure troisiéme

*cap. de
quant.in
Categor.
pece. Or les contraires font, se-
lon le Philosophe, * lesquels
estant logés sous vn mesme
genre sont tres-esloignés l'un
de l'autre : comme la vertu & le
vice, qui sont sous l'habitude:
le blac & le noir, qui sont sous
la couleur : le chaud & le froid,
qui sont sous les patibles qua-
lités. Car ces contraires sont si
esloignés & estrangés l'un de
l'autre, qu'ils ne peuvent estre
apliqués à vn mesme sujet en-
semble & en mesme temps : ou
s'entre-rencontrant s'expulsent
& destruisent l'un l'autre. D'où
vient que ceux qui ont grand
froid aux mains, les aprochant
du feu sentent par vne grand
douleur le combat mutuel des
deux contraires : que les Philo-
sophes apellent Antiperistase,
c'est à dire, *contre-resistance*, qui
fait que les contraires agissant

*Antipe-
ristase.*

l'un contre l'autre, le foible cede au plus fort : comme l'esté que le Soleil est haussé sur nostre horizon, eschaufant la surface de la terre, la froideur fuiât la chaleur plus forte s'enferme aux entrailles d'icelle : ce que l'eau qui en est puisée tesmoigne par sa frescheur : & le contraire l'Hyuer estant tiede par la chaleur qui cedant au froid plus fort a gagné le dedans. Or ces contraires sont mediés, ou immediés, c'est à dire, ont un *medium* & entre-deux, ou n'en ont point. Les mediés sôt ceux desquels ni l'un ni l'autre n'est de necessité en son sujet naturel, comme le blanc & le noir : car encore que tout corps mixte soit coloré (ie dy corps mixte, d'autant que les corps simples comme les cieux & les éléments n'ont point de couleur :) si est-

*Les corps
simples
n'ont
point de
couleur.*

Liure troisieme

ce qu'il n'est pas necessaire qu'il soit blanc ou noir, parce qu'il peut estre rouge, jaune, verd, ou d'autre couleur moienne. De mesme est-il du chaud & du froid: car le tiede est entre les deux. Or j'ay dit que tout corps mixte est coloré: car autrement nous ne verrions rien du monde: d'ou vient que la nuit tenebreuse couurant les couleurs, nos yeux ne peuuent descouvrir les corps.

Les corps mixtes sont colorés.

Les contraires immediés sont ceux desquels de necessité l'vn ou l'autre est en son subiet naturel, comme le pair ou impair au nombre: la santé ou la maladie en l'animal. Car encore qu'aucuns medecins s'aient imaginé vn tiers estat ou dispositiõ du corps humain entre la santé & la maladie: si est-ce que, pour en parler avec les Philosophes, c'est

c'est sans doute que tout animal est ou sain ou malade, comme raisonnable ou irraisonnable, capable ou incapable de rire.

Différence des Relatifs. & contraires.

Les contraires médiés & immédiés sont différens des relatifs en ce que ceux-ci dependent l'un de l'autre, comme le pere est pere du fils, & le fils est fils du pere : ce qui n'a pas lieu aux contraires: car la vertu n'est pas vertu du vice, ni la santé, santé de la maladie, &c.

Troisième espèce des opposés.

La troisième espèce des opposés est appelée *des privatifs*: l'un desquels est l'habitude (comme qui diroit *Ayance* du mot *Avoir*) l'autre la privation. Et tous deux ont prins leur denomination si non du plus excellent, qui est l'habitude, à tout le moins du plus durable, qui est la privation:

Liure troisiéme

d'autant que la priuation cede bien en cela à l'habitude, que celle-ci signifie auoir quelque chose, & celle-là l'absence d'icelle: mais aussi la priuation à cela sur l'habitude qu'elle est perdurable. Car c'est vn cer-

Axiome touchant la priuation. *t: in axiome, Qu'il n'y a point de regrés ou retour de la priuation à l'habitude.*

Ainsi l'aveugle iamais plus ne peut naturellement reuoir. Or les priuatifs sont ceux desquels l'vn ou l'autre est de nécessité en son sujet naturel au temps ordonné de nature. En laquelle definition il faut remarquer deux choses. L'vne qu'il est de nécessité que l'vn ou l'autre soit en son sujet naturel: comme, que l'homme voie, ou qu'il soit aveugle: qu'il oye, ou qu'il soit sourd. J'ay dit *en son sujet naturel*: par ce qu'il seroit absurde de dire que les priua-

rifs ou l'un d'iceux soit ailleurs qu'en ce qui est apte à le recevoir. Ainsi seroit-il ridicule de dire qu'un arbre, une pierre, un banc est muet. Car (comme disent les Philosophes) *La privation presuppose habitude* : c'est à dire, qu'il ne faut point dire quelque chose privée de ce qu'elle n'a jamais eu, ni peu avoir. L'autre point qui reste à remarquer en la susdite définition, c'est que l'un des privatifs n'est point de nécessité en son sujet naturel en tout temps, ains seulement au temps ordonné de nature. Par exemple, il seroit absurde d'appeler les petits enfans edentés avant le temps que les dents leur bordent les gencives : ni les petits chiens aveugles avant le septième ou pour le plus tard le vingtième jour après qu'ils sont nés : car

Liure troisiéme

avant ce temps-là (selon les Naturalistes) ils n'y voient point.

Différence des priuatifs avec les relatifs & contraires.

Les priuatifs different d'auec les relatifs & contraires en ce que l'un des relatifs, à sçauoir la priuation, n'est rien que l'absence de l'habitude : & tous deux les relatifs, ensemble tous deux les contraires sont quelque chose.

Quatrième espece des opposés.

La quatrième espece des opposés est des Contradictaires ou Contre-disans, qui ne sont autre chose que l'affirmation & negation d'une mesme chose; & sont differens de toutes les autres trois especes d'opposés, en ce que l'un des Contradictaires se peut vraiment dire de tout ce qui est, a esté, & sera : & mesme de ce qui n'a esté, n'est, ni ne sera : comme Socrates vit ou ne vit pas : la Chimere est ou n'est pas : Hercules a esté vain-

queur, ou ne l'a pas esté: I E-
S V S-C H R I S T fera encore
crucifié, ou ne le fera pas: & ain-
si de toutes choses. Mais les au-
tres opposés ne se peuvent pas
vraiment ni proprement ac-
cōmoder à toute sorte de sub-
jets.

Ce n'est pas assés d'auoir ainsi
expliqué les definitions de tou-
tes les quatre sortes d'opposés:
car pour vne plus entiere intel-
ligence d'iceux (laquelle est ne-
cessaire à toutes les parties de
Philosophie, & mesme en di-
scours familiers) il nous en faut
encore tracer quelques regles.

La premiere, que l'vn des op-
posés ne peut estre seul en la
nature sans l'autre, ainsi que dit
le Philosophe: * car autrement
il ne pourroit estre opposé, si
ne l'estoit à quelque autre.

Regle 1.

* *cap. 3.
lib. 2. de
Cælo.*

La secōde, qu'vn est tousiours

Regle 2.

Livre troisiéme

opposé à vn : c'est à dire, qu'une chose ne peut auoir propremēt pour opposée qu'une autre seule. Que si on obijce que la vertu a deux contraires extrémités, & que ces extrémités mesmes sōt contraires entr'elles. Il faut répondre que la vertu n'a proprement qu'un seul contraire, qui est le vice: toutefois qu'accidētiairement ce vice est diuisé en deux extrémités, l'une desquelles est en l'excés, l'autre au défaut: Comme la Iustice n'est contraire qu'à l'iniustice, & la Temperance qu'à l'intemperance, soit en excés soit en défaut. Et ces extrémités mesmes ne sont pas propremēt contraires entr'elles, mais seulement par accident, en ce que l'une gist en l'excés, l'autre au défaut: & qu'estant comparées ensemble, l'une represente cōme une ver-

*Si la
vertu a
deux cō-
traires.*

tu. Ainsi l'auare cōparé au prodigue ressemble mesnager, & le prodigue auprès d'un auare semble liberal : de mesme le temeraire à comparaison du couïard semble vaillant. A ce propos il faut remarquer que nous n'auons pas tousiours des mots propres pour signifier l'une & l'autre extremité contraire à la vertu : & lors nous pouuons vser de ces mots *excés*, & *defaut* : cōme pour signifier vne cruauté ou trop grand' rigueur & seuerité en Iustice, nous dirons *iniustice* en l'excés : & *la faueur inique*, pourra estre dite *iniustice au defaut* : & toutes ces deux extremités ont le cōmun nom d'*iniustice*. Au contraire nous auons quelquefois le nom particulier & propre à chasque extremité, & n'auons pas le commun à toutes deux ensemble : par exēple,

Livre troisième

l'extremité en excés contraire à vaillance, c'est *la temerité* : & celle qui lui est contraire au defaut, *la cowardise* : mais pour les signifier toutes deux, le nō d'*invaillance* n'est pas encore receu.

La troisième regle propre aux
Regle 3. seuls contraires est, que tous les cōtraires sont ou en vn mesme genre, ou en vne mesme espece, comme en leur sujet.
En vn mesme genre, comme la santé & la maladie en l'animal.
En vne mesme espece, comme la santé & la maladie en l'hōme.

Regle 4. La quatrième regle propre aussi aux seuls cōtraires est, que tous contraires sont compris comme especes sous vn mesme genre, ou sous des genres contraires, ou sont eux-mesmes genres. *Sous vn mesme genre*, cōme la blancheur & la noirceur sous la couleur. *Sous de con-*

traires genres, comme la iustice, & l'iniustice; celle-ci sous le vice, celle-là sous la vertu. Ou les contraires sont eux-mesmes genres, comme le bien & le mal, qui sont gères souuerains, toutefois homonymes, cōme nous auons dit ailleurs*. C'est assés parlé des Opposés.

* En ce mesme li ure ch. I.

En combien de façons vne chose est dite premiere qu'une autre. CHAP XIII.

D'Autant qu'en l'ordre des Categories il y a des choses qui sont premieres les vnes que les autres, cōme le gère que l'espece, & l'espece que les indiuidus: il est besoin d'entendre en combien de façons vne chose est dite precedente ou premiere qu'une autre: & re-

Liure troisieme

marquer que *prieur* & *posterieur* sont relatifs, & partant qu'une chose ne peut estre dite precedente qu'au respect d'une subsequente, ni premiere ou prieure qu'au respect d'une posterieure. Ce qui aduient en plusieurs manieres. La premiere, quand vne chose precede vne autre par le temps, dont elle est apellée plus vieille,agée, ou ancienne. Ainsi Athenes est plus ancienne ville que Romme, & Pythagoras plus ancien Philosophe qu'Aristote.

I.
Premier
à cause
du tēps.

II.
Premier
pour ne
recevoir
mutuelle
conuersio.

La seconde, quand vne chose ne reçoit point mutuelle reciprocation & conuersion avec vne autre: car elle est premiere qu'icelle. Ainsi *vn* est premier & plustost que *deux*: par ce qu'ou il y a deux, il y a bien vn: mais ou il y a vn seulement, il n'y a pas deux. De

mesme le genre est premier que l'espece, & l'espece que ses indiuidus : parce que le genre ne reçoit point de conuersiõ avec l'espece, ni l'espece avec l'indiuidu : comme, où est l'homme, est bien l'animal : mais où est l'animal ne s'enfuit pas que l'hõme y soit : Et où est Socrates, ou Platon, est bien l'homme : mais où est l'homme il ne s'enfuit pas que Socrates, ou Platon y soit. Il est vray qu'il faut vser ici de distinctiõ. Car les choses vniuerselles sont naturellemẽt premieres que les singulieres : mais les singulieres se presentẽt premieremẽt à nos sēs externes qui sont la veuë, louie, l'attouchement, le goust, & l'odorat.

La troisieme est, quand quelque chose est dite premiere ou precedente selon quelque ordre & methode : comme en

Liure troisiéme

vne harangue dressée selon les preceptes de Rhetorique, l'exorde precede la narratiõ, apres la narration suit la confirmatiõ, & apres tout la conclusion.

iv. *La cause se precede de son effect.* La quatriéme, quand deux s'attribuent & conuertissent reciproquement: desquelles toutefois l'vne est cause de l'autre: car celle qui est la cause precedera naturellement l'autre cõme son effect. Par exemple, l'homme, & ce qui est risible se disent l'vn de l'autre & se conuertissent reciproquemēt: toutefois parce que l'homme est cause de la risibilité, c'est à dire, de la faculté de rire, il est aussi censé premier qu'icelle.

v. *Premier en dignité & estime.* En cinquiéme lieu les choses les pl⁹ dignes & plus precieuses sont preferées, comme premieres à celles qui sont de moindre prix & valeur, comme le vin à

à l'eau, l'or à l'argent, le bled à l'orge &c.

Il y a bien quelques autres especes de priorité, dont le Philosophe mesme fait mention en diuers lieux: * comme premier ^{* cap. 5. lib. I.} à cause du lieu, à cause de la dignité ou grade d'honneur: les ^{Phys. cap. II. lib. 5.} quelles estant aisées & notoires ^{Metaph.} nous n'auons que faire de nous y arrester.

Quelles choses sont dictes estre ensemble. CHAP. XIV.

NOUS auons dit au chap. 9. de celiure que les relatifs sont ensemble: mais d'autant qu'il y a plusieurs choses qui sont dictes estre ensemble pour d'autres considérations que la relation, il est expédient de l'entendre. Outre ^{I. Relatifs ensemble.}

Liure troisiéme

II. *Ensemble a cause du temps.* les relatifs donc sont dites estre ensemble les choses qui sont de nature ou en mesme temps, combien que l'une ait prins commencement ou fin auant l'autre; comme Sylla & Marius, Fabricius & Pyrrhus, Athenes & Lacedemone.

III. *Differéces ensemble.* En troisiéme lieu les differences qui diuisent également vn genre, & par ceste diuision se trouuent opposées en mesme niueau l'une à l'autre, sont dites estre ensemble, cōme *corporelle & incorporelle*, qui diuisēt la substance : *animé & inanimé*, qui diuisent le corps, & ainsi des autres. Et par consequent aussi les especes produites par ces differences égales, sont aussi censées estre ensemble; comme l'homme & la beste.

IV. *Especes ensemble.*
V. *Ensemble selon le lieu.* Nous pouuons encore adiouster que suiuant le lieu quelques

choses sont dites estre ensemble: non pas pourtant que les parties de diuers corps puissent estre si coniointes qu'elles soiēt confuses & meslangées en vn mesme lieu (car ce seroit introduire contre nature vne penetration de dimensions, c'est à dire, q̄ les parties d'vn corps entreroient dans celles d'vn autre sans fraction ni ouuerture) mais il se peut dire que plusieurs choses sont ensemble & en mesme lieu, quand il n'y a point d'autres corps mediatement entre icelles, comme les sept planettes, qui sont ensemble dans la surface interieure & comme dans le creux & concauité du firmamēt: ou comme plusieurs pierres, ou pieces de bois, tables, tuiles, & choses semblables bien vnies & adiācées sont en vn mesme lieu. Desquelles

Penetration de dimension.

Liure troisieme

manieres d'estre *ensemble* le Phi-
* cap. 3. losophe traite en sa Physique.*
lib. 5.

*En combien de sortes se prend
ce mot de mouuement, ou
changement.*

CHAP. XV.

LA esté ci-dessus fait mē-
tion de ce mot *change-
ment*, lors que nous di-
sions que la substance sans au-
cun changemēt de loi-mesme,
peut receuoir des contraires.
C'est pourquoy il faut ici mon-
strer combien de sortes de chā-
gement il y a: car c'est chose &
belle & vtile à tous ceux qui
Philosophent.

Le changement donc (que
les Philophes apellent, plus or-
dināirement *mouuement*) se fait
ou en la substance, ou en la quā-
tité, ou en la qualité, ou au lieu.

*Mouue-
ment en
la sub-
stance.*

En la substance il est double, à sçauoir la generation & corruption. Generation est vn mouuement & progrès du non estre à l'estre : & au contraire corruption est vn mouuement & re- *Genera- tion & corrup- tion.* grés de l'estre au non estre. Par exemple l'œuf de poule est engendré de la semence du coq, & par ainsi il est fait ce qu'il n'estoit pas auparauãt par vn nouveau mouuement, vne nouuelle forme, & vn nouuel estre : & par ceste generation de l'œuf s'ensuit la corruption de ceste semence là, & apres q̄ de l'œuf est engēdré le poulet, s'ē ensuit corruption de l'œuf. Car la generation d'vne chose est toujours la corruption d'vne autre. *Mouue- ment en la quan- tité.*

En la quantité il y a aussi double mouuemēt ou changemēt; à sçauoir, l'accroissement & de- *Accrois- sement & décrois- sement.* croissement. L'accroissement est

Liure troisiéme

vn mouuement & progrès d'vne moindre quantité à vne plus grande: & au contraire décroissement est vn mouuement & regrés d'vne plus grande quantité à vne moindre: comme il se voit és corps naturels, lors que croissant ils tendent à leur perfection, & puis décroissant & diminuant ils tendent à leur fin & corruption.

Mouuement en la qualité.
Alteration.

Tous les mouuemens ou changemens qui eschéent en la qualité s'appellent d'vn mot general, *Alterations*: cōme quand vn sujet de froid deuient chaud, de vertueux se rend vicieux, d'ignorant se fait sçauant, &c.

Mouuement au lieu.
Transport.

Le mouuement ou changement de lieu, n'est autre chose qu'vn transport ou remuement de quelque corps que ce soit d'vn lieu en autre.

Au demeurant le mouuemēt

en general est contraire au repos. Et d'ailleurs aussi, chaque espece de mouvement est contraire à vn autre mouvement; comme la generation à la corruption, l'accroissement au décroissement, l'alteration d'une qualité à celle qui se fait en la qualité cōtraire, le transport & remuement du lieu bas à celui du lieu haut, & celui du costé droit à celui du costé gauche.

Contradicté du mouvement.

De l'homonymie de ce mot,
Avoir. CHAP. XVI.

EN la derniere Categorie il a esté traité de ce mot *Avoir*, en-tant seulement qu'il peut estre raporté synonymement * à icelle. Mais d'autant * de nō. & d'es-
que d'ailleurs il est homonyme, sence.

Liure troisiéme

qu'en remarque le Philosophe nous en rapporterōs six, comme estant seules vsitées en nostre langue.

- I. La premiere, quand nous disons auoir vne qualité; comme science, vertu, chaud, froid, &c.
- II. La seconde, quand nous disons auoir quelque quãtité, cōme longueur, largeur, tēps, &c.
- III. La troisiéme, auoir quelque chose à l'étour de nostre corps, comme vn vestement, ou des armes, &c.
- IV. La quatriéme, auoir quelque chose en vne partie du corps, comme vn carquan au col, vne bague au doigt &c.
- V. La cinquiéme, auoir quelque partie ou membre du tout, cōme l'œil à la teste, le doigt à la main &c.
- VI. La sixiéme, quãd auoir se préd pour posseder, comme auoir vne

maison, vn champ &c.

Soit assés dit de ce qui concerne les predicamens ou Categories: lesquelles ne seruent pas seulement à ce qui est de la composition du syllogisme, mais aussi à estendre avec vne belle & certaine disposition les discours familiers. Car celui qui sçaura bien rapporter le theme de la question proposée à sa Categorye montant de l'indiuidu iusques au haut du gère souuerain ou predicament par les gères & especes, cōme par des spatieux degrés, y rapportant d'ailleurs leurs differences, propriétés & accidens: ou descendant de mesme, si le sujet le requiert: n'aura jamais faute de discours ni de propos tousiours à-propos: & iugera par mesme moien si les autres s'esgarrent.

*Utilité
des Categories.*



LE QUATRIÈME

LIVRE DE LA LOGI-
que, ou art de discourir
& raisonner.

CHAP. I.

L O V T ainsi que pour releuer vn grand & superbe edifice, il faut faire prouision d'vne grand' quantité de diuers materiaux, & les polir, elabourer & disposer, en sorte qu'ils soient prests à estre mis en œuure: puis les ioindre avec telle industrie & artifice, que tout le corps de l'edifice en soit releué avec toutes ses proportions Geometriques. De mesme auant que venir à la fabrique du syllogisme, nous

auons fait au liure precedent le plus riche & grand amas de materiaux qui soit au monde, car toutes les choses du monde y sont cōprinſes, & meſme (qui est le plus admirable) rangées & diſpoſées en ſi bel ordre qu'il ſera bien aiſé de les lier enſemble cōme ſubiets & attributs, pour en baſtir toutes les pieces de la liaiſon & conionction deſquelles reſulte le ſyllogiſme : & ces pieces-là ſont les énonciations, & propositions. Mais d'autant qu'elles ſont cōpoſées de deux autres moindres (q̄ no⁹ apellōs *Nom & verbe*) il nous faut com- Le ſub-
iect de ce
liure. mencer par celles-ci, pour puis apres venir aux plus grandes.

Or les noms & les verbes, & par conſequent ce qui est cōpoſé d'eux, ſont des voix interpretes & truchemens de nos conceptions. C'est pourquoy

Liure quatrième

le Philosophe a intitulé le liure

* cap. 8.
lib. 2. de
Anima.

où il en traite; *de l'interpretation.*

Qu'est-
ce que
voix.

La voix, cōme il dict, * est le son de l'animal signifiant quelque chose, & est formé par certains organes ou instrumens d'icelui animal, qui sont la bouche, le palais, les poulmons, le gosier, la langue, les dens, & les leures.

Voix ar-
ticulée.

Elle se diuise en articulée, & inarticulée. La voix articulée est celle qui se peut exprimer & coucher par escrit. Aussi sont ces quatre choses fort conjointes & correspondantes, *la chose, la conception, la voix, & l'escrit.* La

Voix in-
articulée

voix inarticulée est celle qui ne se peut reduire en escrit: quoi qu'aucunefois elle signifie les affections & passions de l'ame, comme le ris, les pleurs, les soupirs, les gemissemens & hurlemens de quelques animaux que ce soient. Mais en ce traicté le

nom

nom de voix se doit entendre seulement de l'articulée propre au seul hōme, n'estant autre chose que diction ou parole.

Du Nom. CHAP. II.

VIVANT la diuision des Grammairiens Grecs (à laquelle la langue Françoise se raporte mieux qu'à celle des Latins) il y a huit parties d'oraison: c'est à dire, huit sortes de mots ou diction, dont tous discours, & tous propos sont composés & resultēt: à sçauoir, le *Nom*, *Pronom*, *Article*, *Verbe*, *Aduerbe*, *Participe*, & *Coniunctiō*. ^{Huit parties d'oraison.}

Mais de toutes ces huit les Logiciens n'en recognoissent que deux principales, le *Nom* & le *Verbe*: d'autant que l'enonciation peut estre parfaite de ces

Liure quatrième

deux seules fans les autres, & non de toutes les autres ensemble fans celles-là: & que les autres ne sont pas tāt parties d'vne parfaite oraison ou enōciation, qu'additiōs & liaisons du nom avec le verbe, ou augment ou diminution de leur significatiō: ainsi que le remarque tres-bien Boëce. * Joint que le pronom & participe sont prins pour noms, comme nous dirons ci-apres. * C'est pourquoy nous discourrons principalement du nom & du verbe, laissant les autres aux Grammairiens sans les toucher que de passade.

* S. Ser-
verinus.
in Ari-
stot. de
inter-
pret.
* chap.
4. de ce
liv.

Qu'est-
ce que le
Nom.

Le nom est vne voix & partie d'oraison qui signifie selō qu'il à pleu aux hommes l'imposer aux choses non avec le temps toutefois: & estant diuisé ses parties ne signifient rien. En laquelle definition il faut re-

marquer quatre choses. La première, que par *voix*, il faut ici entendre (& de mesme en toutes les autres parties d'oraison) la voix articulée : car l'inarticulée n'est ni nom ni autre partie d'oraison.

La seconde, que le nom est imposé aux choses pour les signifier suivant la volonté des hommes, non suivant leur nature: comme il est aisé à iuger de ce que diuers peuples apellent vne mesme chose de diuers noms, voire *Dieu*, qui est vn mesme, Dieu apelle diuersément & immuable par tout est apellé par diuerses nations. diuersement : des Hebreux, *Adonai* : des Egyptiens, *Theut* : des Perles *Syré* : des Grecs, *I heos* : des Arabes, *Alla* : par Mahomet, *Abdi* : des Latins, *Deus* : de nous *Dieu*. Et au contraire il aduiét quelquefois que diuerses choses seront apellées d'vn

Liure quatrième

*en Genese ch. 2

*in Cratylo.

mesme nom par diuerses nations: Toutefois au commencement du monde (ainsi qu'escrit Moyses *) Adam imposa nom à tous les animaux suiuant la nature de chasque espee. Et mesme encore parmi telle confusion de langues, les plus parfaites ont taché de nommer les choses selon leur nature: dont il y a plusieurs exemples pour la lāgue Grecque dans Platon. Et à ce propos vn Poëte Latin disoit aussi:

*Le nom conuient bien souuent,
A la chose proprement.*

Comment le Nom est different du verbe.

La troisieme remarque sur la definition du Nom est, qu'il differe du verbe en ce qu'il ne signifie point (comme le verbe) avec le temps: c'est à dire, qu'une chose soit en certain temps, passé, present, ou futur: combien qu'autrement plusieurs

noms signifient temps, comme *Heure, Jour, Mois, An, Siecle &c.*

En quatrième lieu il faut noter que les parties du nom diuifés ne signifient rien, comme d'*Homme* diuifé, ni *hom*, ni *me*, ne signifie rien. Et si d'auanture elles semblent aucunesfois signifier quelque chose (comme il escheoit mesmement és noms composés) ce n'est pas la mesme signification qui estoit en la composition : & telles parties ne se prennent plus (en-tant qu'elles signifient) pour parties du nō, ains pour vn nō entier: comme en ces mots, *Porte-enseigne, Mal-heur, Aigre-doux, Bien-aimé, Porte-flambeaux, Chasse-nuë, Douce-rebelle &c.*

D'ailleurs de tous les cas des noms (qui sont six en nombre) les Logiciens n'en recognoissent qu'vn pour vray nom, à sça-

Liure quatrième

uoir celui que les Grammairiës apellent *Nominatif*. Mais pour ne confondre l'vn art avec l'autre, i'en traiteray ci-apres * se-
parément.

* Au ch.
4. de ce
liure.

Du Verbe. CHAP. III.

Qu'est-
ce que
Verbe.

LE Verbe est vne voix & partie d'oraison qui signifie selon qu'il a pleu aux hommes, tousiours toute-fois *avec le temps*, & estant diuisé ses parties ne signifiēt rien. Laquelle definitiō est commune avec celle du Nom en tout, excepté en ce que le Verbe signifie *avec le temps*, & non pas le Nom: comme quand ie dy, *I'enseigne, tu as couru, il s'en ira*: ie ne signifie pas seulement l'action d'enseigner, de courir, d'aller; mais aussi vn temps present, ou passé ou à-venir. Ce qui n'es-

choit iamais aux noms.

Il est vray que les Logiciens *Cas des*
 apellēt propremēt verbes ceux *verbes.*
 qui signifient temps present, &
 les autres seulement *cas des ver-*
bes: parce qu'ores que les verbes
 du temps passé ou futur signi-
 fiēt aussi bien vray ou faux que
 ceux du temps present, neant-
 moins toute la verité ou faulse-
 té depend tousiours du temps
 present: comme par exemple,
Socrates a esté Philosophe, est vne
 enonciation veritable, parce
 qu'autrefois celle-ci l'a esté, *So-*
crates est Philosophe: & celle-ci est
 faulse, *IESVS-CHRIST ra-*
chiptera le genre humain: parce
 que iamais plus on ne pourra
 vraiment dire, *IESVS-CHRIST*
rachipte le genre humain.

Or tout ainsi que les noms in-
 finis sont reiettés du nombre *Noms et*
 des vrais noms, aussi sont les *verbes*
infinis.

Liure quatrième

verbes infinis du nombre des vrais verbes : d'autant que la signification en est trop vague & diffuse: cōme *non hōme*, *nō aimer*: car *non hōme* se peut dire de tout autre *nō*, *qu'homme* : & *non aimer* de tout autre verbe qu'*aimer*. Maintenant selon nostre promesse faisons vn peu les Grammairiens en faueur des François qui ne sçauent par art que c'est ni du nom & verbe, ni des six restantes parties d'oraison, desquelles nous traiterons succinctement au chap. suiuant : la distinction en estant tref-vtile à toutes honnestes disciplines.

Des huiet parties d'oraison selon les Grammairiens.

CHAP. IV.



V T R E ce que nous auons dict du nom & du verbe selon les Lo-

giciens, les Grāmairiens en remarquent plusieurs autres accidens, dont ie n'en deduiray que les trois plus importās, à sçauoir le *Nombre*, la *Personne*, & le *cas*.

Le Nombre est ou singulier, ^{Nombre} ou plurier: au singulier on ne parle que d'vn: au plurier de deux, ou plusieurs.

La persõne se diuise en trois. ^{Personne} La premiere est celle en laquelle se parle de *Moy*, ou *Nous*: la seconde, de *Toy*, ou *Vous*: la troisieme d'vn tiers, ou plusieurs.

Le cas est vn accident propre aux noms, pronoms, * & participes, non aux verbes. Mais il est bien plus aisé à le distinguer en Grec & en Latin par la seule terminaison, qu'en François & autres langues vulgaires, qui y adioustent des articles pour les distinguer. Les cas sont six tant au nõbre singulier, que plurier:

Liure quatriéme

Cas des
noms.

le premier c'est le *Nominatif*, duquel les choses prennent leur nom, comme *homme, l'homme, un homme, hommes, les hommes*: le second est appelé *Genitif*, parce que nous en usons voulant signifier la generation ou extraction de quelque chose, comme *d'homme, de l'homme, d'un homme, des hommes*: le troisiéme c'est le *Datif*, duquel nous usons pour signifier l'action de donner, ou bailler, comme *à homme, à l'homme, à un homme, aux hommes*: le quatriéme, l'*Accusatif*, duquel on use pour accuser ou deferer, & est tout semblable au *Nominatif* en nostre langue: Le cinquiéme est le *Vocatif*, prins du mot Latin *Vocare*, c'est à dire appeller, parce que nous en usons pour appeller quelqu'un, comme *ô Dieu, ô Alexandre, ô Fortune*: Le sixiéme est appelé *Ablatif*

-d'un mot Latin qui signifie *oster*, parce que nous en usons pour signifier l'action d'oster, ou prendre, & ne differe en rien du Genitif : c'est pourquoy on pourroit bien le reietter du nombre des cas à l'imitation des Grecs. Je laisse cela pour indifferent. Passons aux autres six restantes parties d'oraison: qui sont *le Pronom, le Participe, l'Article, l'Aduerbe* (sous lequel ie veux cōprendre l'*Interjection*) *la Preposition & Conjonction.*

Le Pronom (ainsi que le mot ^{Pronom.} mesme le monstre) est vne partie d'oraison qui se prend pour le nom mesme, parce qu'il luy ressemble presque en to⁹ ses accidens: mais il differe aussi de luy en ce que tous les nōs sont imposés aux choses pour les signifier, & les pronoms n'en si-

Liure quatrième

gnifient qu'aucuns accidens: & d'ailleurs les noms font infinis cōme les choses, & les pronoms ne sōt q̄ quatorze en tout, *Je* ou *Moy*, *Tu* ou *Toy*, *Soy*, *Luy*, *Ce*, *Celuy*, *Cestuy*, *Mesmes*, *Mien*, *Tien*, *Sien*, *Nostre*, *Vostre*, *Qui* ou *Lequel*.

*Parti-
cipe.*

Le participe est vn nom adiectif venant du verbe & à cause de ce signifiaot *avec le temps*, ainsi que le verbe mesme. Toutefois en François il n'y a point de Participe qui signifie temps futur, ains seulement passé, ou present: mais il y a bien des participes tant du verbe actif, que passif: par exemple de *lire*, *couper*, *regler*, vient *lisant*, *coupant*, *reglant*: & d'*estre leu*, *estre coupé*, *estre réglé*, vient *leu*, *coupé*, *reglé*. Ceste partie d'oraison est donc proprement apellée *Participe*, parce qu'elle participe de deux autres, à sçauoir du nom & du

verbe : *du nom*, parce qu'elle a tous les mesmes accidens que le nom : *du verbe*, parce qu'elle signifie la distinction du temps comme le verbe. Mais d'autant que j'ay dict que c'estoit *un nom*

- *Adiectif*, il faut entendre qu'est-ce qu'*Adiectif*, Des noms les vns sont substantifs, les autres ^{Noms substantifs.} *Adiectifs*. Les *Substantifs* sont ceux qui signifient la substance, l'essence, ou estre de la chose, & partāt ne se peuvent accommoder à diuerses choses, ains proprement à certaines : comme *Ciel, homme, femme, liure, cofre, table*. Les *adiectifs*, que les ^{Les adiectifs.} Grecs apellent *Epithetes* (comme qui diroit *Adioustés* ou *Apposés*) sont les noms qu'on adiouste apres les substantifs pour signifier quelque differēce, propriété, ou accident ; & à ceste cause s'accommodent à tous

Libre quatrième

genres & à diuerſes choſes, par vn changemēt de terminaiſon: comme *bon, bonne:mauuais, mauuaiſe:vertueux, vertueuſe: vicieux, vicieuſe*. Les Grecs & Latins ont vne plus belle diſtinction que nous pour tous les trois genres • masculin, féminin, & neutre: mais nous confondons le neutre avec le masculin. Par exemple, *Bonus*, Bon, c'est le masculin; *Bona*, bonne, c'est le féminin: *Bonum*, Bon, le neutre, c'est à dire ni masculin ni féminin, exprimé par la negation des autres deux.

L'aduerbe est en Latin diſtingué de l'Interiection: mais nous n'en faisons qu'une meſme à la façõ des Grecs: ſi ce n'est qu'on les vueille diſtinguer en ce que

Aduer-
be & In-
teriectio.

L'Aduerbe ſ'adiouſte le plus ſouuent au verbe, comme le mot le ſignifie, & est touſiours voix ar-

ticulée : & l'Interiection (ainsi que le mot le mōstre aussi) s'entreiette & entre-messe avec les autres parties d'oraison, & bien souuent est vne voix inarticulée, cōme sont les voix de ceux qui rient, ou pleurent, ou menacent, ou des chasseurs, & autres semblables. Il y a plusieurs significations d'aduerbes, dont ie rapporteray les principales. Les vns signifient lieu, comme *Ici, Là, Dehors, Dedans.* &c. Les autres temps, comme *Auiourd'huy, Hier, Tantost, Demain, Souuent,* &c. D'autres quantité, cōme *Beaucoup, Pl^o, Peu, Moins* &c. Plusieurs qualité, comme *Bien, Mal, Lentement, Sagement, Follement* &c. Bien peu Similitude, à sçauoir, *Tout ainsi que, Comme.* Fort peu aussi apeller, comme *ô, Holà.* Aucū assureur ou acertainer, comme *Voire, Ouy. Quel-*

Principales significations des Aduerbes.

Liure quatrième

ques vns iurer, comme *Certes*, *Veritablement*, & autres qu'on ne pratique aujourdhuy que trop. Il y en a pareillement qui signifient nier, cōme *Non*, *Nenny*, *Point*.

*Preposi-
tion.*

Preposition (comme qui diroit en François *avant-mise*) est vne partie d'oraison qui se met deuant les autres: comme sont celles-ci, outre lesquelles s'en trouuera bien peu d'autres: *A*, *A l'endroit*, *Après*, *Auant*, *Avec*, *Aupres*, *Chés*, *Contre*, *Dans*, *De*, *Deça*, *Dehors*, *Delà*, *Deuant*, *Enuers*, *Enuiron*, *Excepté*, *Fors*, *Hors*, *Iouxté*, *Par*, *Pour*, *Prés*, *Selō*, *Suināt*.

*Conion-
ction.*

Conionction c'est vne partie d'oraison qui conioint & lie les autres ensemble, cōme *Et*, *Ou*; *Si*, *Mais*, *Donc*, *Partant*, *Pourtant*, *Ainsi*, *l'outefois*, *Neātmoins*, *Veueque*. C'est assez grāmatisé pour Logiciens. Retournons donc à nos preceptes.

De l'Oraison. CHAP. V.



E qui resulte de la con-
 jonction & composition
 du nom & du ver-
 be s'appelle *oraison*, genre de l'e-
 nōciation : laquelle le Philoso-
 phe* definit ainsi : L'oraison est
 vne voix qui signifie selō qu'il a
 semblé bon aux hommes, les
 parties de laquelle signifient
 aussi quelque chose separemēt.
 Laquelle definitiō n'a besoing
 d'autre interpretation, si nous
 nous souuenons de ce qui a esté
 annoté sur la definitiō du nom,
 & du verbe. Car il est assez no-
 toire que l'oraison estant com-
 posée, du nom & du verbe, si-
 gnifie selon qu'il a semblé bon
 aux hommes, veu que le nom,
 & le verbe signifient en ceste
 façon. Et puis que le nom & le

* in lib.
 de inter-
 pr. cap. 4.
 Qu'est-
 ce qu'o-
 raison.

Liure quatrième

verbe, qui sont parties d'oraison, signifient de soy quelque chose, il s'ensuit de nécessité que les parties de l'oraison signifient quelque chose séparément.

Division de l'oraison. Des oraisons les vnes sont parfaites, les autres imparfaites. Les parfaites sont celles qui laissent vn sens accōpli en l'entendement de celui qui les conçoit, comme sont celles esquel-

Oraisons imparfaites. les il y a verbe. Les imparfaites sont celles qui ne laissent point vn sens accompli en l'entendement de celui qui les conçoit, à sçauoir celles où il n'y a point de liaison verbale, comme quād ie dy: *Dieu tout-puissant, Alexandre vaillant, Pierre Apostre.* Car si ie n'y adiouste quelque verbe, il n'y a en telles oraisons aucun sens parfait & accompli. Ces oraisons donc seront parfaites si ie dy, *Dieu est tout-puissant, Ale-*

xandre estoit vaillant, Pierre fut fait *Apostre*. Or les Logiciens & Philosophes ne reçoivent point de telles oraisons imparfaites & sans verbe. Et mesme encore subdivisent les parfaites en celles qui signifient vray ou faux, & celles qui ne signifient ni vray ni faux; & ne recognoissent nō pl⁹ celles-ci que si elles estoient du tout imparfaites : desquelles nous auons parmi les Poëtes, & mesme parmi les historiens, & orateurs exemples infinis, comme quand on prie, ou desire, ou fait imprecation ou commandement, dont nous n'auons que faire de discourir : mais seulement de celles qui signifient affirmation ou negation vray, ou faux, c'est à dire que la chose est, ou n'est pas. Et de celles-ci sont composés les syllogismes: & communemēt sont apellées

*Subdivi-
sion des
oraisons
parfai-
tes.*

Liure quatrième

Enonciations; parcé qu'elles annoncent & raportent qu'une chose est ainsi, ou ne l'est pas.

De l'Enonciation & de ses divers noms. CHAP. VI.

Qu'est-ce qu'Enonciation.

L'*Enonciation* est dōc vne oraison parfaite & signifiant affirmation ou negation. Laquelle suiuant ses diuerses fonctions reçoit aussi diuers noms. Car en tant qu'elle interprete & explique les conceptions de l'ame, elle est apelée *Interpretation*, En tant qu'elle est partie du syllogisme, *Proposition*: En tant qu'elle est mise en auant comme proposition douteuse par maniere de discours, de controuerse, & dispute, *Theme, These, Question, Subiect, ou Argument*. En-tant qu'elle peut estre soustenüe probable-

Interpretatiō.

Proposition.

Theme, These, Questio &c.

ment tant du costé de l'affirma-
 tiue que de la negatiue, *Proble-* *Proble-*
me : En tant qu'elle est conclüe *me.*
 par syllogisme ou autre argu- *Conclu-*
 mentation, *Conclusion, Illation, ou* *sion, Illa-*
Consequence : En tant qu'à cause *tion.*
 de son homonymie ou autre
 fallace, elle reçoit diuerses &
 douteuses interpretations, *So-* *Sophis-*
phisme, Caption, ou Surprinse : En *me.*
 tant que c'est vne proposition
 approuuée de tous cōme indu- *Axiome,*
 bitable, *Axiome, Principe, Ma-* *Principe,*
xime. Or des axiomes les vns *Maxi-*
 sont propres à chasque discipli- *me.*
 ne & ne sont pas tousiours re- *Axi-*
 ceus & admis és autres: car chas- *mes pro-*
 cune a des principes particu- *pres.*
 liers. Les autres sont communs
 à toutes, comme ceux qui s'en-
 fuiuent : *Le tout est plus grand que* *Axi-*
sa partie : *Le genre est plus commun* *mes com-*
que son espece : *Retranchant des cho-* *muns.*
ses égales des parties égales, le Sur-

Liure quatriéme

plus demeurra tousiours égal : De mesme retranchant des choses inégales des parties égales , le surplus sera tousiours inégal : De deux vraies propositions bien disposées selon les preceptes de Logique , s'en ensuiura la conclusion vraie : De quelque chose que ce soit l'affirmation ou la negation est tousiours vraie : Et plusieurs autres semblables.

Premiere diuision del'Enonciation , selon sa signification.

CHAR. VII.

Enonciation vne & simple.

L'Enonciation se diuise en celle qui est Vne & simple, & celle qui est multipliée redoublée & coniointe. L'Enonciation vne & simple n'a iamais qu'un feul sens soit de soi-mesme, ou par

conionction. De foy, quand le subject & l'attribut sont simples en toutes façons, c'est à dire, qu'il n'y a qu'un seul subject & un seul attribut & icelui sans homonymie: comme, *Dieu est infini*. Par conionction, quand plusieurs mots rāgés ensemble pourroient faire deux ou plusieurs Oraisons sans ce qu'ils sont liés par quelque Conionction qui empesche qu'ils n'en font qu'une seule & un seul sens: comme *Cicéron est orateur & Consul: S'il est Jour le Soleil luiēt*: chascune desquelles ostant les Conionction *Et, & Si*, fairoient deux oraisons & deux sens, disant ainsi de la premiere, *Cicéron est orateur, Cicéron est Consul*: & puis de l'autre, *Il est iour, Le Soleil luiēt*: Encore adiouste-on vne autre espece d'enonciation vne & simple, sçauoir, quand il

Liure quatrième

Enoncia-
tion mul-
tipliée.

y a plusieurs subjects synony-
mes en vne mesme oraison sans
aucune conionction, comme,
*Ce qui est capable de raison, de rire,
de doctrine, est animé.* L'enoncia-
tion multipliée, conioincte, ou
redoublée est celle qui a plu-
sieurs & diuers sens soit à cause
de l'homonymie, soit sans con-
ionction aucune. A cause de
l'homonymie, comme, *Le chien
est animal*: car *Chien* est vn mot
homonyme, ainsi que nous
auons dict ailleurs. Sans con-
ionction ni liaison aucune l'e-
nonciation se redouble en trois
façons. La premiere, si on pro-
nōce plusieurs subiets tous en-
semble sans conionction avec
vn seul attribut, comme, *le Ty-
gre, le loup, le cheual est courbé en
bas.* La seconde, quand on pro-
nonce plusieurs attributs en-
semble sans aucune cōionctiō,
avec

avec vn seul sujet, cōme *Alexandre est Macedonien, Roy, Philosophe, Capitaine.* La troisieme quand plusieurs oraisons sont accouplées & entassées en vne mesme enonciation sans conionction aucune, comme, *Socrates dispute, Platon compose, Ciceron harangue.* Et voila quand à la diuision de l'enonciation selon sa signification.

*Subdiuision de l'Enonciation
vne & simple en celle qui est
estendue, & celle qui
est reserrée.*

CHAP. IIX.

LES Enonciations coniointes, multipliées ou redoublées ne sōt gueres en vsage parmi les Logiciés, à cause des captions qu'elles

Liure quatriéme

contiennent, pour estre ordinairement vraies en vne partie & faulſes en l'autre : mais celles qui ſont vraiment vnes & ſimples tant au ſens qu'aux mots, leur ſont fort propres, & frequentes : lesquelles eu eſgard

Enonciations eſtendues.

aux mots dont elles ſont composées, ſe trouuent ou *Eſtendues* ou *Reſerrées* : *Eſtendues*, quand le ſubject, & ſon attribut outre le verbe qui les conioinct, ſont diſtingués chaſcun par ſa partie d'oraïſon, ou mot diuers : comme *Socrates eſt Philoſophe* ; *Alexandre ſe monſtre courageux*. *Reſerrées*, quãd le verbe contient en ſoy l'attribut, comme, *l'homme raisonne*, *le lieure court*, *l'aigle vole* : car en les eſtendant on diroit, *l'homme eſt raiſonnant*, *le lieure eſt courant*, *l'aigle eſt volant*. De meſme celles-ci *l'aimé*, *Tulis, il enſeigne*, ſe peuuent

Enonciations reſerrées.

refoudre & estendre, disant, *Je suis aimant, Tu es lisant, Il est enseignant.* A ces Enonciations referées il faut aussi rapporter les verbes qu'on appelle *d'action exceptée ou reseruée*: parce que l'action qu'ils signifient est reseruée à Dieu ou Nature; & seuls sans adiouster autres mots font vne parfaite enonciation, comme, *il p'ent, il neige, il tonne, il gresle, il glace, il vente &c.* Car c'est autant à dire, que *Dieu ou Nature pleut, neige, tonne &c.* Je n'ay pas voulu vser en ceste diuision des termes des interpretes Latins qui appellent telles enonciations *du second & troisiéme adiuent*: parce que les mots cousteroient autāt à expliquer que la chose mesme, voire plus que la chose ne vaut: mais j'ai mieux aimé parler clairement disant, *Extenues & Reserrees.*

Verbes
d'action
excepté
ou reser-
uée.

Autres diuisions de l'Enoncia-
tion touchant la substance,
Quantité, Qualité, Ma-
tiere, & Forme.

CHAP. IX.

I. *Diuision selon l'essence.*  SELON & iouxte la Substance ou Essence l'enonciation est Categorique, ou hypothetique, c'est à dire Conditionnelle. La Categorique n'est autre chose que celle que ci-dessus nous auons appellée vne & simple tāt en son sens qu'en ses mots. L'hypothetique ou Conditionnelle sera traictée au dernier chapitre de ce liure fort briuement: aussi Aristote n'en a rien touché.

II. *Diuision selon la quantité.* Selon la Quantité l'enonciation se diuise en quatre especes,

En l'universelle, la particuliere, l'infinie ou indeterminée, & singuliere.

L'universelle est celle qui nō Enonciation universelle. seulement a vn subject universel, mais encore au deuant d'icelui vn signe, remarque, ou indice d'universalité, soit affirmatif, soit negatif. Affirmatif, comme sont *Tout, Quiconque, Qui que ce soit &c.* Negatif, comme, *Nul, Personne &c.* Par exemple ces

enonciations sont universelles Signes universels. affirmantes, *Tout animal est sensible: Quiconque meurt mal est damné.* Et celles-ci negantes, *Nul auare n'est content: Personne ne veit au monde sans incommodité.* L'enō- Enonciation particuliere. ciation particuliere est celle qui a bien vn sujet universel, mais neantmoins restreinct par vn signe ou marque particuliere, cōme *Quelque astre est brillant: Aucuns hommes sont farouches: Au-*

Liure quatrième

cuns Princes ne sont point affables.

*Enon-
ciation
infinie.*

L'enōciation infinie, ou indéterminée est celle qui a bien aussi le subiet vniuersel, mais c'est sās aucū signe, marque, ou indice de l'vniuersalité ou particularité: comme *L'homme est iuste: Les Philosophes sont vaillans.* Telles propositions sont appelées infinies, indefinies, ou indéterminées, parce qu'en icelles on ne definit ni determine si on parle generally & vniuersellement de tout le subiet, ou d'aucunes choses particulièrement comprises sous icelui, en sorte que c'est à celui qui les prononce de les interpreter & determiner.

*Enon-
ciation
singulie-
re.*

L'enonciatiō singuliere est celle qui a le subiet singulier, cōme *Scipiō vainc, Catō se passionne.*

Selon la Qualité l'enōciation est ou affirmante, ou negante :

l'affirmante est celle qui attri- III. Division selon la qualité.
bue quelque chose à vne autre:
la negante celle qui l'oste: com-
me,

Aristide est iuste,

Aristide n'est pas iuste:

celle-ci lui oste la iustice qui lui Enoncia-
tion af-
firmante
& negã-
te.
est attribuée par celle-là. Et de
ceste repugnance qui est entre
l'affirmation & negation s'en-
gendre l'opposition des enon-
ciations dont nous discourrons
au chapi. suiuant.

Selon la matiere l'enõciation IV. Division selon la matiere.
se diuise en trois: Necessaire, ou
Demonstratiue : Aduenante,
Vrai-semblable, Probable, Pos-
sible, Dialectique, ou Topique:
Impossible, Sophistique, ou
Captieuse. Ce qui sera aisé à
entendre par vne pareille diui-
sion des choses, en celles qui sont
Necessaires, Aduenantes ou
Possibles, & Impossiblees. Les

Liure quatrième

Choses
nécessai-
res.

choses nécessaires sont desquel-
les l'une posée, l'autre soudain
s'ensuit, cōme *homme*, & *animal*:
car si l'hōme est, quand & quād
il s'ensuit qu'il est animal: si le
Soleil luit, qu'il est iour. Et de
telles choses se font les enon-
ciations de la Demonstration

Choses
aduenā-
tes.

qui est le plus parfait syllogif-
me. Les choses aduenantes ou
possibles (soubz lesquelles nous
rangeons aussi les probables ou
vrai-semblables) sont celles à
l'une desquelles l'autre s'ensuit
quelquefois, & quelquefois
non: comme à l'homme estre
vaillant, *estre prudent*: car aucuns
le sont, d'autres non. Et d'autāt
que la partie de Logique apel-
lée Dialectique ou Topique
traite, de telles matieres: les
enonciations probables de là

Choses
impossi-
bles.

sont aussi appellées Dialectiques
ou Topiques. Les choses im-

possibles sont celles à l'vne desquelles iamais l'autre ne s'enfuit, comme à l'homme *estre insensible*: & d'icelles aiant aucunes fois quelque aparéce où vraisemblance sont composées les enonciations Sophistiques ou Captieuses.

Selon la Forme l'enōciation est ou vraie ou faulse: qui est chose qu'on doit iuger à la matiere mesme. v.
Division
selon la
forme.

De l'opposition des Enonciations. CHAP. X.

LY a trois sortes d'enōciations opposées: la premiere est des contraires, qui sont l'universelle affirmante, & negâte: comme *Tout homme est animal*, *Nul homme n'est animal*. La secō- Contraires.
Sous-contraires.

Liure quatrième

Contra-
dictoires.

de des sous-cōtraires, qui sont la particuliere affirmante & negante: comme *Quelque homme est animal, Quelque homme n'est pas animal*. La troisieme des contradictoires ou contredisantes, qui sont l'vniuerselle affirmante & particuliere negante: comme *Tout homme est animal, Quelque homme n'est pas animal*: & au rebours aussi l'vniuerselle negante, & la particuliere affirmante: comme, *Nul homme n'est animal, Quelque homme est animal*. Dōt il est aisé à remarquer que toute l'opposition des enonciations gist ou en la seule qualité, comme és contraires & sous-cōtraires: qui ne sont opposées que par la seule negation, demeurant d'ailleurs ou toutes deux vniuerselles, ou toutes deux particulieres: ou bien en la qualité & quãtité ensemble,

comme ès contradictoires: desquelles l'une estant affirmante, l'autre est negante, & estant vniuerselle l'autre est particuliere. Mais la seule quantité ne produit point d'opposition: tellement que les enonciations vniuerselle affirmante, & particuliere affirmante comme, *Tout homme est animal, Quelque homme est animal*: ni l'vniuerselle negante & particuliere negante, comme, *Nul homme n'est animal, Quelque homme n'est point animal*, ne sont point opposées: & s'appellent seulement *Subalternes*, parce que l'une est comprise sous l'autre: à sçauoir la particuliere sous l'vniuerselle. Et tout ce-dessus est viuement representé en la tablette suiuañte.

Liure quatrième

*Tout hō-
me est ani-
mal.*

Contraires.

*Nul homme
n'est animal.*

Subalternes.

Contre-
di-
santes.

Subalternes.

*Quelque
homme est
animal.*

Soubs-contraires.

*Quelque hōm-
me n'est pas
animal.*

*De la verité ou faulseté des
Enonciations opposées &
subalternes.*

CHAP. XI.

 EST vne maxime q̄ de toutes Enonciations opposées soient contraires, sous-contraires, ou contradictoires, en la matiere necessaire ; & en l'impossible, l'une est vraie, l'autre faulse. Il est aisé à chacun de s'y former mille exemples sur ceux que nous en auons baillé sur la fin du chap. 9. Mais en la matiere Aduenãte ou Possible, il y faut marcher plus discretement. Car les contraires y peuuent bien estre toutes deux faulses, iamais toutes deux vraies, comme,

Liure quatrième

§ *Tout arbre porte bon fruit:*
∫ *Nul arbre ne porte bon fruit.*

Les foubz-cōtraires au rebours
y peuuent estre toutes deux
vraies, jamais toutes deux faul-
ses, comme;

§ *Quelque homme est Musicien,*
∫ *Quelque homme n'est pas Musicien.*

Quant aux contradictoires en
toutes matieres l'une en est
vraie, l'autre faulfe.

Quant aux Subalternes. en la
matiere necessaire toutes deux
les affirmantes sont tousiours
vraies, & en la matiere impossi-
ble toutes deux faulses, cōme,

Matiere § *Tout homme est animal,*
necessaire. ∫ *Quelque homme est animal.*

Matiere § *Tout homme est arbre,*
impossible. ∫ *Quelque homme est arbre.*

Au contraire en la matiere ne-
cessaire toutes deux les negan-
tes sont faulses: & en l'impossi-
ble, vraies, comme;

Matiere § *Nul homme n'est animal,*
necessaire. ∫ *Quelque homme n'est pas animal.*

Matiere impossible. { Nul homme n'est arbre,
 { Quelque homme n'est pas arbre.

En la matiere Aduenante ou Possible jaçoit que l'vniuerselle affirmante ou negante soit faul-
se, la particuliere ne laisse pas
pourtant d'estre vraie, comme,

Faulse { Tout homme est medecin.
vraie. { Quelque homme est medecin.
Faulse { Nul homme n'est medecin.
vraie. { Quelque homme n'est pas medecin.

Poursuiuons selon la metho-
de du Philosophe.

*Des Enonciations Indefinies
& singulieres contradictoi-
res, & de la verité ou faul-
seté d'icelles, & du
franc Arbitre.*

CHAP. XII.



Le Philosophe en son
liure de l'interpreta- * chap
tion *, outre l'espece 7. & 8.
des enonciatiõs Cõ-

Liure quatrième

radictoires en qualité & quantité, dont a esté ci-dessus parlé, en allegue deux autres qui ne sont opposées qu'en la seule qualité: l'une est des Indefinies affirmante & negante, comme *l'homme est iuste, l'homme n'est pas iuste*: l'autre des singulieres, com-

me Alexandre est vaillant, Alexandre n'est pas vaillant. Et quād aux indefinies il en faut faire le mesme iugement que des cōtraires ou soubf-contraires, puis que selon l'intétion de celui qui les profere. elles sont equiuales à celles-ci, ou à celles-là. Pour le regard des singulieres en ce qui concerne le temps passé ou present, l'une est sans doute tousiours vraie, l'autre faulse: Mais en ce qui est du temps à-venir, là gist tout le doute, à cause de l'incertitude qui eschoit és euenemens & ef-

Contra-
diction
des Enō-
ciations
indefinies
& sin-
gulieres.

fects des choses singulieres, & particulièrement en celles qui dependent de la volonté muable & changeante des hommes: contre l'opinion de ceux qui croient que toutes les choses singulieres sont captiuées à certaine fatalité, necessitées à vne necessité, & destinées à vn destin ineuitable: dont il faudroit conclurre que partāt l'vne des propositions cōtradictaires singulieres, & au temps à-venir mesme, seroit necessairement vraie, l'autre faulse. Laquelle opinion Aristote reprobue cōme impertinente, erronée, absurde & priuant l'homme de son liberal ou franc arbitre, qui est vne des riches pieces de l'homme & qui ne le distingue pas moins des bestes brutes que la raison mesme. C'est ce que * Sur le dit Theophilacte * en ces mots: 15. chap. de S. Luc

Liure quatrième

Tout animal raisonnable a le franc arbitre. Car tous les autres animaux sont tellement captiués au choix des choses qui leur semblent les meilleures, qu'ils les preferent tousiours à celles qu'ils iugent estre pires : tesmoing le chien dont fait mention Esope , lequel passant vn ruisseau avec vn lopin de chair à la geule, le lacha pour prendre cclui qui lui estoit representé plus gros dans l'eau. Mais l'homme suiuant que son appetit & volenté le transporte avec les mouuemés passionnés, prefera mesme les choses pires à celles qu'il cognoit certainement estre meilleures : c'est ce que dit Medée dans Ouide,

*Ie recognoi le bien & beaucoup ie
le prise,*

*Pourtant i'ensuy le mal en estant
plus esprise.*

Cen'est pas d'aujourdhui seulement que le franc arbitre ou libre volonté donné de Dieu, a esté contesté aux hommes par les hommes : & soustenu tousiours par les plus beaux, sains, & saincts esprits de tous les siecles desquels ie ne puis passer sous filēce les raisōs, ni celles des aduersaires sans respōse. Si toutes choses (diēt nostre Philosophe) aduenoient par destinée ou nécessité fatale, il ne faudroit iamais deliberer ni cōsultier. Car qu'est-il besoin de deliberation ou conseil en ce qui ne peut eschoir qu'en vne certaine & nécessité maniere? Que seroit-il aussi besoin de loix pour retirer & deterrer les hommes du vice & des crimes s'ils sont nécessités, adstreints & comme captiués & entraînés au peché par vne fatalité ineuitable?

Liure quatriéme

Pourquoy faudroit-il establir & ordonner des peines contreux ? A ce propos oions S.

**lib. 4. cap. 72.* *Irenée * S'il n'estoit pas en nostre pouuoir de faire ceci ou ne le faire pas ? pourquoi est-ce que l'Apostre & auant lui Dieu mesme nous a remonstré qu'est-ce qu'il nous faut faire & ne faire pas ? En vain certainement. Encore seroit plus inique l'establissement du supplice contre les delinquãs. Car (comme dict S. Optat * ou Desiré) La volonté au peché merite punition la necessité pardon. Et Clement Alexandrin : Ni les loüanges, ni le blasme, ni les hõneurs, ni les peines ne seroient iustement decernées & ordonnées si l'ame n'auoit point vne franche & libre volonté de faire ou ne faire pas. Et S. **cap. 14 de vera relig.* Augustin * Si tu auois fait cela de necessité tu ne serois aucunement entravé au lien du peché. Mais en-*

tendõs 2. argumẽs au contraire.

Le premier : Dieu ne se peut tromper en sa prescience, ou preuoiance, c'est à dire, Tout ce que Dieu a preueu, aduient de necessité en la sorte qu'il l'a preueu : or Dieu a preueu de toute eternité le cours de toutes choses : partant toutes choses aduiennent par necessité en la sorte qu'elles aduiennent, & ne peuuent aduenir autrement: cõme si Dieu a preueu q̄ ie pecherois ce iourd'hui par courroux, il est impossible que ie ne tombe ce iourd'hui en ce peché là, impossible, di-je, d'euiter que ie ne me cholere & courrouce. Lequel argument semble de premier abord bien fort: mais s'il est vn peu bas sapé & miné, le fondemẽt en sera quãd & quand esbranlé & tombera en ruine. Car il cõclud captieu-

*Argument 1.
contre
le liberal
Arbitre.*

Liure quatrième

Responſe
à l'argu-
ment. 1.

fement vne neceſſité ſimple & abſoluë d'une neceſſité accom-
pagnée, que les Philoſophes appellent *neceſſité ſelon quelque choſe*. Car de ce que Dieu preuoit toutes choſes, il ne ſ'enſuit pas que pourtant elles aduiennēt de neceſſité. Ce que ie rendray plus aiſé par vn ou deux exemples propoſés en matiere notoire. Le premier: *Ie te voy aſſis: partant tu es aſſis de neceſſité*. L'autre: *Ie voy que tu homicides ton voiſin: par conſequent tu l'homicides de neceſſité, & par ce que ie te voy pecher, ie ſuis cauſe de ton peché*. Car ce qui eſt en nous voir & ſçauoir, voiance & ſcience, eſt en Dieu preuoir, & auant-ſçauoir, preuoiance & preſcience: voire meſme que les choſes qui nous ſont futures ſont plus preſentes à Dieu que celles qui nous ſont à nous le plus certai-

nement presentes, sans aucune
comparaison. Et pour le dire Tout est
present à
Dieu.
plus clairement Dieu ne pre-
uoit rien, mais il voit tout pre-
sentement sans aucune distin-
ction de temps. Et s'il faut infe-
rer que ceste preuoiãce, qui est
en Dieu certaine & infallible,
astreint l'euenement des choses
à quelque necessité, ce n'est pas
vne necessité simple & absoluë,
ou (comme parlent les Theolo-
giens) *vne necessité de consequent,*
mais de consequence : ou bien (cõ-
me ils disent aussi en mesme
sens, mais en diuers mots) cela
est vrai *en sens composé non pas en*
sens diuisé & separé. C'est à dire,
que telle necessité n'est pas vn
consequent dependant de la
preuoiãce de Dieu comme de
son antecedent necessaire: mais
que neantmoins la consequen-
ce est certaine de dire (qui au-

Liure quatriéme

roit l'esprit prophetique) Dieu l'a ainsi preueu : il ne peut donc aduenir autrement: non pas parce qu'il l'a ainsi preueu (car ce seroit en faire vn mesme sens composé & confus ensemble comme si l'vn depēdoit de l'autre) mais au contraire il l'a ainsi preueu parce qu'il deuoit aduenir. Autremēt il faudroit dire avec pareille raison que les prognostiqueurs & faiseurs d'almanachs font cause de la pluye quand ils l'a preuoient certainement. Ce seroit faire Dieu aussi bien auteur de nos fautes & demerites que de nos bonnes & meritoires œuures : & tomber au reproche d'Home-
re, qui chante ainsi à ce propos,

*Impieux les humains qui apres leurs mesfaits
Disent que les hauts Dieux causent de tels ef-
fects.*

Que si nous lisons aucunefois
en la

en la sainte escriture des passages par lesquels Dieu semble estre apellé l'auteur du peché, comme quand il est dict, qu'*Il n'y a point de mal en la cité que le Seigneur ne l'ait fait*: Item qu'*Il endurecit le cœur de Pharaon*: Item, quand nous le prions tous les iours de *ne nous induire en tentation*: c'est la phrase Hebraïque qui le nous fait ainsi sembler: car a parler proprement il faudroit ainsi tourner ces passages-là en nostre langue, *Il n'y a point de mal en la cité que le Seigneur ne l'ait permis*: Item, *Il a permis que le cœur de Pharaon feut endureci*: Item, *Ne permets pas que nous soïõs induits à tentation*. Or quand il permet le cõtraire, ou c'est pour nous chastier, ou bien qu'il retire sa grace & benediction de nous.

Dieu est (dict Origene) com-

Liure quatriéme

me celui qui sçachant certainement que dans vn bois il y a des voleurs, auquel il voit acheminer vn pauvre passant, & tomber tout droit dans leurs embuches, iuge facilement sa perte par la route qu'il tient. Car de mesme Dieu preuoit, ains voit presentemēt de toute eternité, à quoy nous nous laissons emporter, & sçait tout le cours de nostre vie auāt nostre natiuité, ainsi qu'il est escrit d'Esau & de Ioseph. Ceste consequence donc est bonne, *Parce que nous faisons mal, Dieu a preueu que nous ferions mal*: Et celle-ci ne vaut rien. *Parce que Dieu a preueu que nous ferions mal, Nous faisons mal*

Argument 2. *de necessité.*

*des aduersaires
contre le
liberal
arbitre.*

Le second argument des aduersaires est, que par le peché de nostre premier pere Adam, ce franc arbitre a esté perdu &

aliené. Ce qui est faux estant dit si cruëment. Car à la verité il a esté lesé, mais non pas totalement osté: en sorte que l'hōme n'est pas si enclin au mal, qu'il ne puisse, s'il veut, se retirer à la voie de salut. Ce que nous verifirōs par autorités irreprochables. Dieu mesme parlant à Cain; * dict ainsi: *Ne sçais-tu pas que si tu fais bien, tu en recevras recompense: & si tu fais mal, ton peché sera soudain à ta porte? Et ailleurs: * Il dependra de la volonté de l'homme de faire ou ne faire pas.* Item en Iosué: * *Vous avez ce iourd'huy le chois d'eslire ce que vous voudrez.* Le mesme se peut colliger de plusieurs autres lieux tant de la sainte escriture, * que des saints Peres. Saint Cyprien à ce propos: * *L'homme laissé en sa liberté & constitué en son propre ar-*

* En Genese chap. 4.

* ch. 30. des Nombres.

* ch. 24

* Deut. chap 20.

Eccles. 15

Sap. 12.

Ezech.

33.

* Epist. 8

lib. 1.

epist.

Liure quatrième

- * in I. Apologes.* bitre pourchasse ou sa perte ou son salut. Gregoire de Nazianze,* & Tertullien contre Marcion:*
- * lib. 2.* La liberté & franchise de l'arbitre ou volonté humaine à un pareil mouvement d'une part & d'autre, c'est à dire au bien & au mal. S. Augustin:*
- * au lieu preallegué.* N'le petit nombre des doctes, ni la multitude des ignorans n'a iamais nié que l'homme eut son franc arbitre & volonté libre. Calvin mesme* (qui l'a impugné apres
- * cha. 2. du li. 2. des Inst.* Luter) confesse que les anciens philosophes (taisant les saincts Peres) estoient de ceste mesme opinion: & se fasche neantmoins de ce que S. Ambroise dict si souuent que Dieu attire à
- * de gradia & lib. arbi.* soy ceux qui veulent estre attirés. Mais le mesme S. Augustin* passe bien plus outre, disant: Il y a un franc arbitre & celui qui le
- * lib. de gratia & lib. arbi.* n'en est pas Catholique. S. Bernard dict aussi tres-bié, Oste le franc

arbitre il ne reste rien à sauuer : osté la grace , il n'y a rien de quoy estre sauué. Le mesme S. Ambroise : * *in psal.
Dieu a donné à l'homme le chois de ^{40.}
suiure ce que bon lui semblera. S.
Hierosme escriuāt à Iouinian : * *lib. 2.
Dieu nous a créés avec le franc arbitre, & ne sommes astreints de nécessité ni aux vertus ni aux vices : autrement s'il y auoit nécessité, il n'y auroit ni merite, ni damnation.

Ie n'ay que faire de rechercher plus d'autorités pour verifiser ce que les saintes escritures, les saincts peres, & les escholes de la sainte Theologie & Philosophie soustiennent, & ont soustenu de tout temps. Et m'estõne q̄ ceux qui se veulent ainsi rendre esclaves, & captiuer à ceste fatalité, impugnāt par argumens captieux leur liberté naturelle, ont neantmoins souuent recrché la liberté de leur

Liure quatrième

Conclu-
sion de ce
discours.

conscience par armes, violant le droit diuin & humain: lesquels laissant en leur seruitude volontaire, reuenons à nostre Philosophe, & concluons que des enonciations singulieres contradictoires du temps à-venir l'vne est certainemēt vraie, l'autre faulsc, toutefois indefiniment & indeterminémēt, c'est à dire, sans que les hōmes puissent (excepté par coniecture) distinguer & determiner quelle est la vraie, quelle la faulsc, auant qu'elles aduiennent: comme, *l'Empereur vaincra demain, l'Empereur ne vaincra pas demain.*

A ce propos se pouuoit aussi traiter la question de *Fortune, & cas fortuit.* Mais parce que les Chrestiens ne recognoissent ni ne croient ces choses-là: & que d'ailleurs c'est plustost vn argu-

ment & sujet de Physicien que de Logicien, ie la passeray sous silence, remonstrant seulement que c'estoit de la croiance des Paiens d'estimer que la Fortune (à laquelle à ceste cause ils consacroient & dedioient des temples) maistrisoit sur les plus sages comme vne tres-puissante Déesse : tesmoing Iuuenal quand il dict.

*Toutes diuinités assistent la sage,
gesse,*

Fortune toutefois est celeste Déesse.
Maintenant il est temps de passer à vne autre sorte de denonciations, auxquelles on dit ordinairement y auoir vne difficulté merueilleuse: mais ie feray voir le contraire.

Liure quatriéme

Des Enonciations modales.

CHAP. XIII.

LY a quatre mots, que les Logiciens apellent *Modes*, *à sçauoir *Possible*, *Aduenant*, *Impossible*, & *Necessaire*, lesquels se trouuant en l'enonciation, font qu'il faut prendre l'affirmation ou negation d'icelle autrement qu'aux precedentes. Et d'iceux toutes les Enonciations esquelles ils entrét font appellées *Modales*: pour l'entiere intelligence desquelles il ne faut retenir que deux choses affés aisées si on y raporte tant soit peu de iugement. La premiere à quoy il faut referer l'affirmation ou negation de l'enonciation. L'autre quelle est la consequence & correspon-

* c'est à dire *Ma-*
nieres.

Les qua-
tre *Mo-*
des.

dence desdits Modes l'un avec l'autre.

Pour le regard de la première Deux parties de l'enōciation modale. il faut observer que les enonciations modales se diuisent en deux parties : l'une desquelles est un des quatre Modes susdits : l'autre contient tout le reste de l'enōciation modale, que les Logiciens Latins appellent *Dictum*, & nous le dict, ou le dire. Dictum. Par exemple, en ceste enonciation, *Il est necessaire que l'homme soit sensible*: ceste partie, *Il est necessaire*, est le mode, que l'homme soit sensible, est le dire. Or comme ès autres enōciations l'affirmation ou negation depend de ce que le verbe est affirmé ou nié: comme en ces deux, *l'homme est iuste*, qui est affirmante, *l'homme n'est pas iuste*, qui est negante. De mesme aux modales l'affirmation ou negation depend de ce

Liure quatrième

que le *mode* est affirmé ou nié, sans auoir esgard à l'affirmation ou negation du *dire* : comme il est aisé à voir és exemples proposés de tous les quatre Modes.

- Affirmâtes. } Il est possible que l'homme soit heureux:
 } Il est possible que l'homme ne soit point heureux.
- Negâtes. } Il n'est pas possible que l'homme soit heureux:
 } Il n'est pas possible que l'homme ne soit point
 } heureux.
- Affirmâtes. } Il aduient que l'homme est heureux:
 } Il aduient que l'homme n'est point heureux.
- Negâtes. } Il n'aduient pas que l'homme soit heureux:
 } Il n'aduient pas que l'homme ne soit point
 } heureux.
- Affirmâtes. } Il est impossible que l'homme soit heureux:
 } Il est impossible que l'homme ne soit point
 } heureux.
- Negâtes. } Il n'est pas impossible que l'homme soit heureux:
 } Il n'est pas impossible que l'homme ne soit point
 } heureux.
- Affirmâtes. } Il est nécessaire que l'homme soit heureux :
 } Il est nécessaire que l'homme ne soit point heu-
 } reux.
- Negâtes. } Il n'est pas nécessaire que l'homme soit heureux:
 } Il n'est pas nécessaire que l'homme ne soit point
 } heureux.

Voilà quant à l'affirmation ou negation des enonciations modales. Voions maintenant leur entre-suitte, & correspondence.

De l'entre-suitte ou correspon-
dence des Enonciations mo-
dales. CHAP. XIV.

L'Intelligence de l'entre-
suite ou correspon-
dence des enonciatiōs mo-
dales est necessaire à tous dis-
cours & Philosophiques & fa-
miliers où il y a vn des-dits qua-
tre *modes*, pour mieux iuger de
leur force & valeur, par le ra-
port & conference qu'on en
peut faire des vns avec les au-
tres. Ce qui cōsiste en trois pe-
tites regles. La premiere regle
est, que *Possible* & *Aduenant* vōt ^{Regle 1.}
tousiours ensemble, & ne diffe-
rent aucunemēt en affirmation
ou negation tant du *mode* que
du *dire*.

La secōde, que *Possible* & *Ad-* ^{Regle 2}

Liure quatriéme

venant font toujours contredifans à *Necessaire* : c'est à dire, que si *Necessaire* affirme seulement le *mode* & nie le *dire*, ils nient seulement le *mode*, & affirment le *dire* : & si *Necessaire*, nie tous les deux, ils les affirment : & ainsi toujours contradictoirement.

Regle 3. La troisiéme, qu'*Impossible* est opposé à *Possible*, & à l'*Aduenãr*, par la negation seule du *mode*, & s'entre-suit avec eux quant au *dire*. Et tout au cõtraire avec *Necessaire*. Car *Impossible* suit *Necessaire* quant au *mode* seulement, & lui est contraire quant au *dire*.

Pour mieux retenir & engraver en la memoire ces regles-là qui seroient aisées à eschaper, les commentateurs Latins d'Aristote se seruēt de quatre mots assés ingenieusement inuentés,

qui sont, *Amabimus*, *Edentuli*, *Iliace*, *Purpurea*: desquels les cõsonnes ne signifient rien, ains seulement les voieles. A, est la remarque de l'affirmation tant du *mode* que du *dire*. I, de la seule negatiõ du *mode*. E, de la seule negation du *dire*. V, de la negation de tous les deux, tant du *mode* que du *dire*. Or en chacun de ces quatre mots il y a quatre voieles, dont la premiere respond à *Possible*: la secõde à l'*Advenant*: la troisiẽme à l'*Impossible*: la quatriẽme à *Necessaire*. Par exemple, en *Amabimus*: A, A, en la premiere & seconde syllabe signifient l'affirmation tant du *mode* que du *dire*, de *Possible*, & *Aduenant*: I, en la troisiẽme signifie la seule negatiõ du *mode*, d'*impossible*: V, en la quatriẽme est la remarque de la double negation de *Necessaire*, tant du

Liure quatrième

mode que du dire. Mais pour le faciliter encore dauantage ie proposeray des exemples pour tous les Modes suiuant les quatre sus-dicts mots.

- A- Il est possible que l'homme meure :
ma- Il aduient que l'homme meurt :
bi- Il n'est pas impossible que l'homme meure :
mus. Il n'est pas necessaire que l'homme ne meure point :
E- Il est possible que l'homme ne meure point :
den- Il aduient que l'homme ne meurt point :
tu- Il n'est pas impossible que l'homme ne meure point :
li. Il n'est pas necessaire que l'homme meure :
I- Il n'est pas possible que l'homme meure :
li- Il n'aduient pas que l'homme meure :
a- Il est impossible que l'homme meure :
ce. Il est necessaire que l'homme ne meure point :
Pur- Il n'est pas possible que l'homme ne meure point :
pu- Il n'aduient pas que l'homme ne meure point :
re- Il est impossible que l'homme ne meure point :
a. Il est necessaire que l'homme meure :

Or pour respondre promptement de l'entrefuite & correspondence des enōciations modale, il faut se proposer à part-foy des diuers exemples tantost d'vn mode, tantost d'vn autre,

& obseruer qu'est-ce qui est cō-
 sequent des autres modes sui-
 uant ce qui en a esté dit ci-des-
 sus. Cōme si on demãde qu'est-
 ce qui suit du *Necessaire* à ceste
 enonciation, *Il est impossible que*
l'homme ne meure point ? Suiuant
 les preceptes sus-dits il faut di-
 re : *Il est necessaire que l'homme meu-*
re. Et s'exerçant ainsi il n'y aura
 rien plus aisé que ceci qu'on
 estime mal-aisé.

Sur ce sujet il faut remar-
 quer l'homonymie de ce mot
Possible, lequel estant accom-
 modé à choses aduenantes, pro-
 bables, ou contingentes, cor-
 respond aussi à l'*Aduenant* ou
Contingent : mais quand il est
 appliqué aux choses necessaires,
 il n'y peut correspondre : ains
 vaut autāt que *Necessaire*, quoy
 qu'improprement : comme en
 ceste enonciacion : *Il est possible*

Homonymie de
 ce mot
Possible.

Liure quatriéme

que l'homme soit raisonnable. Car qui voudroit de là inferer suivant la premiere regle sus-dite: Il est donc aduenant: c'est à dire, tantost il est raisonnable, tantost non: il tireroit vne consequence captieuse, ce mot *Possible*, n'estant plus ici le *Mode* dont nous auons traicté. Voilà quãt aux enonciatiõs Modales.

Ie sçai bien que les Grecs & Latins ont des enonciations qu'ils apellent *Infinies*, à cause des negations appliquées au sujet ou attribut, ou à to⁹ les deux ensemble: cõme, *nul nõ hõme n'est point non animal*. Mais ceste maniere de parler estant incognüé aux François, ie n'ay que faire d'en rien dire. Il ne reste donc que nous acquiter de ce que nous auons promis ci-dessus: * de discourir legerement sur les enonciations hypothetiques.

* en ce
liu. ch. 4.

Des Enonciations hypothetiques. CHAP. XV.

Toutes enonciations multipliées sont apellées hypothetiques, & conditionnelles : non pas pourtant que toutes le soient vraiment : mais parce que celles-ci sont les plus ordinaires & communes, toutes les autres ont prins leur denomination d'icelles. Car (cōme disent les Philosophes) la denomination se fait de la plus grand' partie. Il y en a toutefois

Enonciations hypothetiques de trois sortes.

La premiere de celles qui sont vraiment conditionnelles (que les Grecs apellēt *Hypothetiques*, c'est à dire *Suppositives*) qui commencent par ceste conionction hypothetique *Si* : comme, *s'il*

Liure quatrième

est jour, le Soleil luit en nostre hemisphere, s'il est hōme, il est animal. Car de ce qu'on suppose qu'il est iour, on tire la consequence qu'il faut de necessité q̄ le Soleil luise en nostre hemisphere. Et pareillement avec ceste hypothese, cōdition, ou supposition, *Que c'est vn homme*, on infere que c'est vn animal.

La secōde espee est de celles qu'on nomme *Coniointes* : par ce qu'elles sont conjointes & liées par vne conionction copulative, cōme *Et*, ou *Avec*. Par exemple : *Alexandre est vaillant, & sçauant. Les loix avec les armes sont tout l'appuy de l'estat.* Car ceste liaison *Et*, ou bien *Avec*, fait que deux enonciatiōs ne sont prises que pour vne, qui a ceste cause est appellée *coniointe*.

Enonciations disjointes.

La troisieme espee est des disjointes, c'est à dire, qui sont

coniointes par vne cōionction disionctiue. En quoy il semble auoir de la repugnance : parce que conioindre & disioindre sont contraires : & partant que nulle disionction ne peut estre conionction. Mais pour oster ce scrupule il faut remarquer ^{Distinction.} que la conionction disionctiue est ainsi appellée par ce qu'elle disioint & separe les choses, quoy qu'elle lie & conioigne les mots d'une mesme oraison ou enonciation, comme sont *Ou, ou bien*. Par exemple, *Ou il est iour, ou il est nuict : Ou il est animal raisonnable, ou bien irraisonnable*. Car ceste conionction disionctiue *Ou* conioinct bien les deux parties de l'enonciation, toutefois elle ne conioint point les choses signifiées, mais au contraire les disioinct.

Pour le regard de la forme &

Liure quatrième

consequence de ces enonciations hypothetiques, elle est assez notoire sans precepte : Et n'y a celuy qui cognoissant la matiere, ne iuge facilement de la verité ou faulseté de telles enonciations .

Iusques ici c'est assés parlé des enonciations. Passons maintenant aux argumentatiõs, commençant à la plus parfaite, qui est le syllogisme.



LE CINQUIÈME

LIVRE DE LA LOGI-
que, ou art de discourir
& raisonner.

Du Syllogisme. CHAP. I.

DES Enonciatiōs ou propositions disposées sui-
uāt les loix & preceptes
de Logique, resultent les argu-
mentations. Car l'argumenta-
tion n'est autre chose qu'une
raison, par laquelle on cōclud
& collige quelque chose d'une
ou plusieurs propositions dis-
posées suivant les reigles & pre-
ceptes de Logique. Je dy d'une
ou plusieurs propositions, par-
ce qu'il y a des argumentations
qui concluent avec une seule

*Qu'est ce
qu'argu-
mentatio?*

Liure cinquième

Division
des argu-
menta-
tions.

propositiō, comme l'*enthymeme*: d'autres avec deux, comme le *sylogisme* : d'autres avec plusieurs, & quelquefois sans nombre, comme l'*induction*, & l'*exemple*. Des argumentations les vnes sont parfaites, les autres imparfaites. Des imparfaites sera parlé ci-apres à la fin de ce liure, à sçauoir de l'*enthymeme*, de l'*induction*, de l'*exemple* & du *Sorites*. Des parfaites il n'y en a qu'une seule espece, que les Grecs appellent *sylogisme*, les Latins *Ratiocinatio*, comme qui diroit, *cōputation* ou *calcul*: d'autant que comme en calculant on collige vne somme de plusieurs autres : de mesme par le *sylogisme* de plusieurs choses proposées on en collige & conclud vne autre. Et se definit ainsi: *Sylogisme* est vne argumentation en laquelle deux pro-

positions estant bien disposées, il s'ensuit necessairement d'icelles quelque chose autre que ce qui a esté proposé. Or tout le syllogisme resulte de la disposition de trois voix, qu'on appelle termes, ou extremités: l'une est le *subject*, l'autre l'*attribut*, la troisième celle que les Latins appellent, *medium*, c'est à dire, *moien*, ou *metoien*.

Le *subject* est le terme auquel vn autre est attribué en la conclusion. L'*attribut* est le terme qui est attribué au *subject* en la conclusion. Le *medium*, ou terme moien, ou metoie est celuy lequel entremeslé avec le *subject*, & avec l'*attribut* aux deux propositions, fait qu'en la conclusion l'*attribut* est deuëment accommodé au *subject*. Et, pour le dire en vn mot, le *mediū* n'est autre chose que la raison par la-

Qu'est-ce que Syllogisme?

Les termes ou extremités du Syllogisme.

Liure cinquième

quelle on conclud l'attribut du subiect. Par exemple quand ie veux conclurre que l'homme est animal : *l'hõme* est le subiect, *estre Animal*, l'attribut, que ie veux cõclurre dudit subiect : & pour ce faire ie prens pour medium *estre corps sensible* : lequel estant disposé en l'vne proposition avec l'attribut, & en l'autre avec le subiect, fait naistre le syllogisme qui s'ensuit,

*Tout corps sensible est animal,
Tout homme est corps sensible,
Tout homme donc est animal.*

Aristote a denoté ces troistermes *Subiect*, *Attribut*, & *Medium* par les trois premieres lettres Grecques A, B, G : & suiuant les trois sortes de figure, il en a traicté amplement. Toutefois ses interpres Latins ont inuēté certains mots desquels tant les vojeles que les consonnes
(i'appelle

(i'appelle voielles *A, E, I, O, V,*
Υ, & consonnes toutes les au-
tres lettres) signifient la qualité
& quantité des propositions &
cōclusion du syllogisme, & plu-
sieurs autres remarques qui se-
ront deduites en leur lieu, sui-
uant la methode receüe de lōg
temps entre tous ceux qui ont
traicté ceste matiere.

*Des figures, de leurs modes, &
des mots par lesquels elles
sont signifiées.*

CHAP. II.



*F*igure en ce lieu n'est
autre chose qu'une cer-
taine disposition du
medium avec le sujet & attri-
but, qui se fait en trois sortes:
chacune desquelles contient

*qu'est-ce
que figure?*

Liure cinquième

certain nombre de modes, c'est à dire, diuerses dispositions du medium en quantité & qualité; comme il se verra ci-apres. Et pour remarquer lesdits modes, seruent beaucoup les mots que nous auons dict auoir esté inuētés à ces fins par les commentateurs d'Aristote: lesquels sont compris en ces quatre vers Latins :

*Barbara, Celarent, Darij, Ferio, Baralipon,
Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisemorum.
Cesare, Camestres, Festino, Baroco, Darapti,
Felapton, Disamis, Datisi, Bocardo, Ferison.*

Esquels mots toutes les voielles signifient quelque chose & les consonnes aussi : Mais de la signification des consonnes sera
** ch. 6.*
de ce liu. traicté ci-apres. * Maintenant disons que signifient les voielles. Il y a donc en chacun d'iceux mots trois syllabes à considerer (car la quatrième, & la cinquième en *Baralipon, & Fri-*

se somorū n'est que pour l'accomplissement du vers Latin) desquelles syllabes l'une respond à la proposition : la seconde à la reprise : la troisième à la conclusion. Et en ces trois syllabes ne se trouue iamais que l'une de ces quatre voyelles, *A, E, I, O* : par lesquelles la quantité & qualité desdites propositions & conclusion est denotée. *A*, est la marque de l'universelle affirmative, *E*, de l'universelle négative : *I*, de la particulière ou singulière affirmative : *O*, de la particulière ou singulière négative. Car ici la particulière & singulière sont prises pour une mesme. Pour l'indefinie elle se prend tantost pour universelle, tantost pour particulière à la volonté du proposant, mais ordinairement elle est prise pour universelle. D'ailleurs il faut

Liure cinquième

remarquer en passant que la conclusion n'est point proposition, ni partie du syllogisme: mais la suite, & comme l'effet des propositions bien disposées au syllogisme. Pour le regard de la premiere proposition qu'aucuns appellent *la maieure*, il la faut seulement appeller *Proposition* simplement. La seconde, qu'ils appellent aussi *la mineure*, se doit appeller *Reprinse*, à l'imitation des Latins, qui la nomment *Assumption*: parce qu'en icelle on reprend toujours le medium avec le sujet. Car de les appeller *maieure ou mineure*, cela est sot, & grossier, l'une n'estant ni plus grande, ni moindre que l'autre: attendu qu'en la proposition n'y a que l'attribut & le *medium*, en la reprinse le sujet & le *medium*. Venons donc à la premiere figure.

De la premiere figure.

CHAP. III.



La premiere figure a quatre modes parfaits à sçauoir, *Barbara*, *Celarent*, *Darij*, *Ferio*. Et cinq imparfaits, *Baraliptron*, *Celantes*, *Dabitis*, *Fapesmo*, *Frisesomorum*. Mais des imparfaits sera traicté ci-apres: * Maintenant il faut discourir des parfaits.

* ch. 8.
de celin.

Le syllogisme est en la premiere figure quand le *medium* est subiet en la proposition, & attribut en la reprinsc. Par exemple, s'il est question de prouuer que *toute vertu est qualité*: on pourra prendre pour *medium*, *Habitude*, qui doibt estre subiet en la proposition, en ceste façõ.

Toute habitude est qualité:

Liure cinquième

Et en la Reprinse doibt estre attribut ainsi,

Toute vertu est habitude,
dont s'ensuiura le syllogisme au premier mode de la premiere figure.

{ Bar- *Toute habitude est qualité,*
{ ba- *Toute vertu est habitude,*
{ ra. *Toute vertu donc est qualité.*

L'exemple du second mode se pourra former sur ceste these. *Nul auare n'est content*, prenant pour *medium*, *Passionné.*

{ Ce- *Nul passionné n'est content,*
{ la- *Tout auare est passionné,*
{ ré. *Doncques nul auare n'est content.*

Pour le troisieme mode prenõs à prouuer ceste proposition, *Diogenes est miserable*, & pour le *medium*, *Esclaue.*

{ Da- *Tout esclau est miserable,*
{ ri- *Diogenes est esclau,*
{ j. *Diogenes donc est miserable.*

Ceste question, à sçauoir, *si Socrates est continent*, seruira d'exemple pour le quatrieme mode, prenant, *Homme aiant deux fem-*

mes pour *medium* à prouuer la
negatiue.

{ Fe- Nul homme ayant deux femmes n'est con-
ri- Socrates a deux femmes, (tinent,
Co. Socrates donc n'est point continent.

De la seconde figure.

CHAP. IV.

LA seconde figure con-
tient aussi quatre modes.
En laquelle la disposi-
tion du *medium* est telle qu'il
doibt estre attribut, tant en la
Proposition qu'en la Reprinse,
cōme il est aise à voir és exem-
ples suiuaus. Pour le premier
mode, prenons à prouuer que
nul tyrā n'est aimé: a quoy, *Craint*,
seruira de *medium*.

{ Ce- Nul n'est aimé qui est craint,
{ la- Tout tyrā est craint,
{ re. Nul tyrā donc n'est aimé.

Pour l'exemple du second mo-
de prouuons que *nulle chose*
deshonnejste n'est vile, prenant

Liure cinquième
pour medium, Fondée sur la vertu.

{ Cam- Toute chose utile est fondée sur la vertu,
{ es- Nulle chose deshonneste n'est fondée sur la vertu,
{ tres. Par ainsi nulle chose deshonneste n'est utile.

L'exemple du troisiéme sera bié formé sur ceste these, *Quelque volupté n'est point licite, le medium estant, vicieuse.*

{ Fel- Nulle chose licite n'est vicieuse,
{ ti- Quelque volupté est vicieuse,
{ no. Partant quelque volupté n'est point licite.

Sur ceste Enonciation, *Herodote n'est point historien*, prenant *veritable*, pour medium se peut former l'exéple du quatriéme mode.

{ Ba- Tout historien est veritable,
{ ro- Herodote n'est point veritable.
{ co. Herodote donc n'est point historien.

De la troisiéme figure.

C H A P. V.



A troisiéme figure contient six modes: esquels la disposition du me-

dium est telle qu'il faut que tât en la proposition qu'en la reprise il soit subject. Par exemple s'il faut prouuer que *quelque habitude est loüable* prenant, *Vertu* pour *medium*, le syllogisme en resultera ainsi :

{ D2- *Toute vertu est loüable,*
 rap- *Toute vertu est habitude,*
 ti. *Partant quelque habitude est loüable.*

Et le contraire se pourra conclurre au second mode prenant *Vice*, pour *medium*.

{ Fe- *Nul vice n'est loüable,*
 lap- *Tout vice est habitude,*
 ton. *Par ainsi quelque habitude n'est point loüable.*

Pour l'exemple du troisieme mode, on peut prouuer que *des gens iniques sont admis aux offices de Iudicature*, prenant *ignorant*, pour *medium*.

{ Dis- *Des ignorans sont admis aux iudicatures,*
 am- *Tout ignorant est inique,*
 is. *Par ainsi des iniques sont admis aux iudicatures.*

Pour l'exemple du quatrieme

Liure cinquième

mode prouuons que quelque animal vit dans le feu, prenant pour

Je ſçai. *medium, Salamandre **

bien que
la matie-
re de ce
ſyllogiſ-
me eſt
contro-
uerſée.

{ Da- Toute Salamandre vit dans le feu,
{ riſ- Quelque Salamandre eſt animal,
{ j. Partant quelque animal vit dans le feu.

L'exemple du cinquième mode ſera aiſé à former ſur ce ſub-
ject, *Quelque volonté n'eſt point
dereglée, prenant deſir, pour me-
dium.*

{ Boc- Quelque deſir n'eſt point dereglé,
{ ar- Tout deſir eſt volonté,
{ do. Quelques volôté donc n'eſt point dereglée.

Ceſte theſe *quelque vice n'eſt point
puni, prenant pour medium uſu-
re à raiſon de l'ordonnance, ſeruirá
d'exéple pour le fixième mode.*

Fe- Nulle uſure à raiſon de l'ordonnance n'eſt
punie
{ riſ- Quelque uſure meſme à raiſon de l'ordon-
nance eſt vice,
{ on. Et partant quelque vice n'eſt point puni.

*De la reduction de tous autres
syllogismes à ceux de la pre-
miere figure.*

CHAP. VI.



'EST vne chose tres-
certaine que les cinq
modes imparfaits de
la premiere figure, & tous ceux
de la seconde & troisiéme con-
clüent & procedent aussi legit-
mement que les quatre parfaits
de la premiere figure, & que la
forme d'iceux est aussi bien ad-
mise par ceux qui sçauét q' c'est
d'vn syllogisme bié formé, que
s'ils estoient en vn desdits mo-
des parfaits de la premiere figu-
re: toute-fois parce qu'ils ne cõ-
clüent pas si euidément, ils sont
appellés imparfaits, non qu'ils
le soient vraiment, mais parce

Liure cinquième

qu'ils le semblēt estre, mesme-
ment à ceux qui ignorēt les loix
de syllogiser. Et à ceste cause si
quelque lourdaut estoit si har-
di d'en reprouuer la forme,
c'est à dire, d'en nier la conclu-
sion ou consequēce, apres auoir
admis & cōcedé la proposition
& la Reprinse : le Philosophe
nous enseigne le moien de le
ranger en le reduisant à vn des
quatre modes parfaits de la pre-
miere figure, & cōme le refor-
mant sur le patron & modelle
d'iceux. Or il y a deux sortes de
reduction *. L'une que les La-
tins appellēt *Ostensiue*, que nous
pouuōs tourner *Demonstratiue*,
parce qu'elle mōstre que la for-
me du syllogisme mal-à propos
reprouée & niée, estoit parfait-
te, le remettant & ramenant à
vn des modes parfaits de la pre-
miere figure.

* c. 14.
meine-
ment.

L'autre est nommée *Reduction à l'absurde ou impossible*: de laquelle sera traité ci-apres* : Venons * au ch. II. de ce livre. maintenant à l'ostensive ou demonstrative: pour laquelle plus facilement entendre il faut observer deux choses. La première qu'est-ce que denotēt quelques consonnes des quatre vers qui comprennent tous les modes des trois figures: l'autre qu'est-ce que conuersion des propositions. Pour le regard de la première il faut remarquer que les quatre premières consonnes de chaque mode imparfait (qui sont *B, C, D, F*) denotēt à quel des modes parfaits de la première figure la reduction se doit faire: comme *B*, en *Baralipon, Baroco, Bocardo* denote qu'il faut reduire ces trois modes à vn des quatre parfaits de la première figure, qui com-

Liure cinquième

mence semblablement par *B*, à sçauoir à *Barbara*. *C*, en *Celantes*, *Cesare*, *Camestres*, à *Celarent*. *D*, en *Dabitis*, *Darapti*, *Disamis*, *Datisi*, à *Darij*. *F*, en *Fapesmo*, *Frisesomorum*, *Festino*, *Felapton*, *Ferison*, à *Ferio*. De toutes les autres consonnes il n'y en a que quatre qui signifient quelque chose, à sçauoir *C*, *M*, *P*, *S*. *C*, signifie cōtreposition, ou reduction à l'absurde. * *M*, transposition des propositions, c'est à dire, qu'il faudra trāsposer la Proposition du syllogisme qui est à reduire, en Reprinse: & la Reprinse en la Proposition, pour faire la reduction à vn mode parfait. *P*, signifie conuersion des propositions, par accident. *S*, conuersion simple des propositions: desquelles conuersions il nous faut traicter à ce propos auant que mōstrer la susdite reductiō.

* Dont nous traicterons au ch. XI. de ce liu.

De la Conuerſion & correſpon-
dence des Propoſitions.

C H A P. VII.



Onuerſiõ des propoſitiõs n'eſt autre choſe qu'vn changement, renuerſement & tranſlation du ſubieõt en ſon attribut, & de l'attribut, en ſon ſubiet, la verité & qualité de la propoſition demeurant vne meſme. Ce qui ſe fait en deux manieres : dont l'vne eſt appellée *Conuerſion ſimple* & par ſoi-meſme, parce qu'en icelle on ne fait que changer ſimplemēt le ſubiet en ſon attribut, & l'attribut en ſon ſubieõt, la verité & qualité de la propoſition cõuertie ne demeurant pas ſeulement vne meſme, mais auſſi la.

Qu'eſt-ce que conuerſion des Propoſitions.

Conuerſion ſimple.

Liure cinquième

quantité d'icelle. Et en ceste façon se conuertissent & correspondent deux sortes de propositions, à sçauoir l'vniuerselle negante, & la particuliere affirmante. Par exemple ceste proposition.

Nul animal n'est insensible.

se doibt ainsi conuertir & tourner,

Nullle chose insensible n'est animal.

Et celle-ci,

Quelque homme est iuste,

se conuertit ainsi,

Quelque iuste est homme.

*Conuer-
sion par
accidet.*

L'autre espece est appellée *conuer-
sion par accident*, en laquelle il y a plus de changement qu'en la premiere, en-tant que la quantité est alterée. Et en ceste maniere la seule proposition vniuerselle affirmante se peut conuertir : comme celle-ci,

Tout homme est animal, se

tourne ainsi:

Quelque animal est homme.

Pour le regard de la particuliere negante, elle ne peut recevoir certaine regle de conuersion. Quant à l'vniuerselle negante pouuant estre conuertie simplement, elle le peut estre aussi par accidens: d'autant que si elle est vraie, la particuliere negante le sera aussi. Mais c'est vne regle generale qu'en toutes conuersions il faut diligemment obseruer que tout l'attribut soit changé en subiect, & non pas seulement quelque partie d'icelui: car autrement d'extremes absurdités s'en ensuiuroient. Ainsi ceste enōciation

Le chat chasse la souris:

ne se doit pas tourner & conuertir en celle-ci:

La souris chasse le rat.

Mais en celle qui s'ensuit:

Liure cinquième

Ce qui chasse la souris est le chat:
D'autant qu'en la proposition conuertie *la souris* seulement n'estoit pas l'attribut, mais bien *chasse la souris*. Et partant il faut que tout cela soit subiect en la conuersion. Pareillement ceste enonciation.

Priam est dans le Pergame (qui estoit la forteresse de Troie) ne se peut ainsi conuertir & tourner,

Le Pergame est dans Priam,
mais bien ainsi,

Celui qui est dans le Pergame,
c'est Priam.

Parce q̄ *le Pergame* n'estoit pas seulement attribut, mais tout ceci: *est dans le Pergame*. Ce qu'estât ainsi bien retenu & entendu, il fera bien aisé à comprendre les reductions des modes imparfaits selõ les preceptes qui s'enfuiuent: & par mesme moien

iuger si en discourant & raisonnant on infere & conclud bien par telles conuersions. Car qui voudroit conuertir *simplement* vne proposition vniuerselle affirmative, ou bien *par accident* vne particuliere negante, se tromperoit lourdement le plus souuent.

Comment il faut reduire les cinq modes imparfaits de la premiere figure aux quatre parfaicts.

CHAP. IIX.



Es cinq modes imparfaits de la premiere figure sont *Baralipron, Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum*. Qui sont appellés imparfaits, parce

Liure cinquième

que (comme i'ay dit ailleurs) ils ne concluēt point si euidement que les quatre parfaits.

Pour-
quoy en
la pre-
miere fi-
gure il y
a des mo-
des im-
parfaits.

Ce qui prouiet de ce que combien que la disposition du *medium* soit vne mesme aux vns & aux autres: toutefois aux parfaits l'attribut de la question est prins en la proposition: & le subiect d'icelle question, en la reprinse: & aux modes imparfaits tout au rebours: Car le subiect est prins en la proposition, & l'attribut en la reprinse. Pour les rendre donc parfaits & accomplis, reduisons-les aux quatre modes parfaits de la premiere figure: commençant par *Baralipton*: auquel (comme il a esté dict ailleurs) il ne faut considerer que les trois premieres syllabes: la derniere estant adioustée seulement pour parfaire le vers Latin.

{ Ba. *Quiconque est exempt de vice est libre,*
 { ra. *Tout Philosophe est exempt de vice,*
 { liptó. *Quelque libre donc est Philosophe.*

Auquel syllogisme imparfait *B*,
 mōstre premieremēt que pour
 le parfaire, il le faut reduire &
 reformer en *Barbara*: *P*, aussi
 en la troisieme syllabe signifie
 qu'il faut vser de la conuersion
 par accident en la conclusion,
 ainsi que s'ensuit:

{ Bar- *Quicōque est exempt de vice est libre,*
 { ba- *Tout Philosophe est exempt de vice,*
 { ra. *Tout Philosophe donc est libre.*

Par ceste reduction & reforma-
 tion celui qui auoit admis les
 deux propositiōs de *Baralipton*,
 & mal-à-propos nié la conclu-
 sion, est maintenant contraint
 l'approuer. Car s'il est vray
 que *Tout philosophe est libre* (com-
 me il se prouue en *Barbara*) Il
 n'oseroit nier que *quelque libre*
ne soit philosophe. Et c'est ainsi
 qu'il se faut seruir de ces redu-

Liure cinquième

ductions. Et pour le monstrier plus euidemment nous proposerons vn exemple de chaque mode, sur le modele duquel les apprentifs s'en formeront & forgeront d'autres.

{ Ce- Nul esclau de ses desirs n'est libre
lan- Tout auare est esclau de ses desirs,
tes. Nul libre donc n'est auare.

C, denote la reduction à *Celarët*:
& S, en la troisième syllabe, la conuersion simple de la cõclusion, en ceste maniere.

{ Ce- Nul esclau de ses desirs n'est libre,
la- Tout auare est esclau de ses desirs,
rent. Nul auare donc n'est libre.

Celui qui auroit imprudẽment nié la conclusion en *Celantes*, est contraint la confesser par l'euidence du syllogisme en *Celarët*. Car s'il est vray que *nul auare n'est libre*: aussi est-il que *nul libre n'est auare*: d'autant que la conuersion simple de l'uniuerselle negante est bonne & infallible.

- Da- Quiconque est courageux mesprise la fortune,
 { bi- Quelque Philosophe est courageux,
 { tis. Quelqu'un donc mesprisant la fortune est Philosophe.

D, remarque la reduction à *Darij* : S, en la troisieme syllabe, la conuersion de la conclusion, en ceste forme.

- Da- Quiconque est courageux mesprise la fortune,
 { ri- Quelque Philosophe est courageux,
 { j. Quelque Philosophe donc mesprise la fortune.

Si la conclusion en *Darij* est bonne, aussi doibt elle estre en *Dabit* : d'autant que la conuersion simple de la particuliere affirmation est toujours bonne.

- { Sap- Tout element est corps simple,
 { el- Nul ciel n'est element,
 { mo. Quelque corps simple donc n'est point ciel.

Il est notoire que *t* est indice de la reduction qui se doibt faire à *Ferio*. Mais outre ce il y a trois choses à remarquer. La premiere qu'il faut conuertir par accident la proposition, comme *P*,

Liure cinquième

le demõstre en la premiere syllabe. La seconde qu'il faut conuertir & tourner simplement la reprise, cõme S, le demonstre en la seconde syllabe. La troisième, qu'il faut apres tout cela transposer les propositions mettant en la reduction la proposition au lieu de la reprise, & la reprise au lieu de la proposition, comme M, le monstre en la troisième syllabe : ainsi que s'ensuit :

{ Fe- Nul element n'est ciel,
ri. Quelque corps simple est element,
o. Quelque corps simple donc n'est pas ciel.

Ce syllogisme parfait ne conclud autre chose, que l'imparfait : non plus qu'en l'exemple subsequent.

{ Fric- Quelque beste est providente
es- Nul animal raisonnable n'est beste,
omorũ. Quelque chose providente donc n'est pas raisonnable.

F, denote aussi qu'il faut reduire ce syllogisme à *Ferio. S*, tant
en la

en la premiere que seconde syllabe, monstre qu'il faut faire simple conuersion de la proposition, & reprinse: & puis *M*, qu'il les faut transposer, & traduire l'une en la place de l'autre. Quant à la quatrième syllabe non plus qu'en *Baralip̄tō*, elle n'est adioustée que pour remplir le vers Latin. Transformōs donc ainsi ce syllogisme de *Frisosomorum* en *Ferio*.

{ Fe- Nulle beste n'est animal raisonnable.
 { ri- Quelque chose prouidente est beste,
 { o. Quelque chose prouidente donc n'est pas
 animal raisonnable.

Voilà quand aux modes imparfaits de la premiere figure. Venons maintenant à la reduction de ceux de la seconde.

Comment il faut reduire les
modes de la seconde figure
aux parfaits de la pre-
miere. CHAP. IX.

ELVY qui aura diligem-
ment obserué la maniere
de reduire les modes im-
parfaits de la premiere figure, à
leurs parfaits : reduira facile-
ment aussi ceux de ceste figure,
ainsi que s'ensuit.

{ Ce- Nul element n'a besoing de nourriture,
a- Tout feu materiel a besoing de nourri-
ture,
re. Nul feu materiel donc n'est element.-

Il est aisé à le reduire à Celarent,
par la simple cōuersiō de la pro-
position, comme S, le montre.

{ Ce- Ce qui a besoing de nourriture n'est point
element.
la- Tout feu materiel a besoing de nourriture
rent. Nul feu materiel donc n'est element.

Cam-Tout corps simple se maintiēt sans nourriture,
 { es- Nul feu materiel ne se maintient sans nourriture,
 tres. Nul feu materiel dōc n'est corps simple.

Il faut faire la reduction à *Cela-
 rent* transposant les propositions,
 ainsi que *M*, le signifie: & faisāt
 cōuerſion simple de la reprise,
 & de la conclusion, commē le
 remarque *S*, en la secōde & troi-
 siēme syllabe: en ceste façon.

{ Ce- Ce qui se maintient sans nourriture n'est
 point feu materiel,
 la- Tout corps simple se maintiēt sans nour-
 riture,
 rent. Partāt nul corps simple n'est feu materiel.

{ Fe- Nul grand Capitaine n'est yuroigne,
 ti- Alexandre estoit yuroigne,
 no. Alexandre donc n'estoit point grand
 Capitaine.

Par la conuerſion simple de la
 seule proposition, il se reduira
 ainsi à *Ferio*.

{ Fe- Nul yuroigne n'est grand Capitaine,
 ri- Alexandre estoit yuroigne,
 o. Alexandre donc n'estoit point grand Ca-
 pitaine.

Pour le regard de *Baroco* il se re-

Liure cinquième

* au ch. xj. de ce lin. duit avec *Bocardo* en la façon qu'il sera dict ci-apres: * apres auoir traitté de la reductiõ des modes de la troisième figure.

Comment il faut reduire les modes de la troisième figure aux parfaits de la premiere. CHAP. X.

 N la reduction des modes de la troisième figure aux parfaits de la premiere il faut obseruer les mesmes preceptes que dessus: comme il appert és exēples suiuians. *Darapti* donc qui est le premier mode de la troisième figure se reduit à *Darij*, cõuertissant par accident la reprise, ainsi que le denote *P*, en la seconde syllabe.

{ Da- Tout homme est raisonnable,
 { rap- Tout homme est animal,
 { ti. Partant quelque animal est raisonnable.

{ Da- Tout homme est raisonnable,
 { ri- Quelque animal est homme,
 { j. Partant quelque animal est raisonnable.

Felapton aussi se reduit à *Ferio* cōuertissant la reprise par accident, ainsi que *P*, en la seconde syllabe le demonstre.

{ Fe- Nul ange n'est corruptible,
 { lap- Tout ange est incorporel,
 { ton. Quelque chose incorporelle n'est dōc point corruptible.

{ Fe- Nul ange n'est corruptible,
 { ri- Quelque chose incorporelle est ange,
 { o. Quelque chose incorporelle n'est dōc point corruptible.

Pour reduire *Disamis* à *Darij* il y a vn peu plus de façon; Car la proposition, & la conclusion doiuent estre conuerties simplement, comme *S*, le signifie en la premiere & troisieme syllabe: & puis *M*, remarque la transposition des propositions, en ceste maniere.

Liure cinquième

{ Dis-
am-
is. Quelques traditions Ecclesiastiques sont nō-escrites,
Toutes traditions Ecclesiastiques sont doctrine
Chrestienne,
Par ainsi quelque doctrine Chrestienne est non
escrite.

{ Da-
ri-
j. Toutes traditions Ecclesiastiques sont doctrine
Chrestienne,
Quelques choses non escrites sont traditions Ec-
clesiastiques,
Par ainsi quelques choses non escrites sont doctri-
ne chrestienne.

Datifi est aisé à reduire aussi à
Darij par la conuersion simple
de la reprise, comme S, en la
seconde syllabe le signifie.

{ Da-
rif-
j. Toute science est loüable,
Quelque science est incognüe,
Partant quelque chose incognüe est loüable.

{ Da-
ri-
j. Toute science est loüable
Quelque chose incognüe est science,
Partant quelque chose incognüe est loüable.

Bocardo se reduit de mesme fa-
çon que Baroco, comme il sera
dict au chapitre suiuant. Ferison
peut estre facilement reduit à
Ferio par la conuersion simple
de la seule reprise, comme S,
le denote en la seconde syllabe.

{ Fe- Nulles richesses ne sont reiectées,
 ri- Quelques richesses sont dommageables,
 on. Partant il y a des choses dommageables
 qui ne sont point reiectées.

{ Fe- Nulles richesses ne sont reiectées,
 ri- Il y a des choses dommageables qui sont
 richesses,
 o. Partant il y a des choses dommageables
 qui ne sont point reiectées.

Voilà pour le regard de la réduction Ostensive, ou Demonstrative. Passons maintenant à l'autre espece.

De la réduction à l'impossible, ou absurde. CHAP. XI.

PA réduction à l'absurde ou impossible est ainsi appelée, parce que celui qui mal-à propos aura nié la conclusion de quelque syllogisme des modes imparfaits de la première, ou de la seconde, ou troisième figure, est contraint

Liure cinquième

confesser & approuer vne absurdité & (s'il faut ainsi dire) impossibilité, par l'objection qui lui est faite de la contredisante de la cōclusion niée & reprouuée. Et en ceste seule maniere se peuuēt reduire *Baroco*, & *Bocardo*. Mais tous les autres modes imparfaits tant de la premiere que seconde & troisieme figure outre la reduction ostensiuue admettent aussi celle-ci. Formons donc ainsi le syllogisme en *Baroco*,

{ Ba- Toute chose ayant sentiment est animal,
ro- Quelque corps n'est point animal,
co. Quelque corps donc n'a point de sentiment.

Si quelqu'un me nie ceste conclusion, il faut de necessité qu'il m'accorde que sa contredisante est vraie, à sçauoir que *tout corps a sentiment*: parce que c'est vn axiome & maxime receüe en toutes disciplines, que de

deux contredisantes l'une ou l'autre est toujours vraie. Retenât donc la proposition de *Baroco*, parce qu'elle respond bien à *Barbara*, ie me seruirai de ceste contredisante en la Reprinse, & le syllogisme en resultera ainsi en *Barbara*.

{ *Bar*-Toute chose aiant sentiment est animal,
 { *ba*- Tout corps a sentiment,
 { *ra*. Tout corps donc est animal.

Ce qui est absurde : d'autant qu'il s'enfuiuroit que les arbres, les fleurs, les herbes, les pierres, les metaux estant corps, seroiēt aussi animaux. Toutefois celui qui auoit osé nier la conclusion precedente en *Baroco* est ramené & réduit à confesser ceste absurdité. De mesme façõ faut-il reduire *Bocardo* aussi à *Barbara*, si ce n'est qu'il faudra retenir la reprinse en la reduction, & au lieu de la propositiõ colloquer.

Liure cinquiesme

la contredifante de la conclusion niée en *Bocardo*, ainfi qu'il s'enfuit.

{ Bo- *Quelque science n'est pas cogneuë,*
car- *Toute science est vraie,*
do. *Partant quelque chose vraie n'est pas cogneuë.*

Celui qui niera ceste conclusion fera ainfi reduit à l'absurdité par ce syllogisme,

{ Bar- *Toute chose vraie est cogneuë,*
ba- *Toute science est vraie,*
ra. *Toute science donc est cogneuë.*

Laquelle conclusion est no-
toirement fauce d'autant qu'il
y a vne infinité de choses des-
quelles nous ne sçauons pas la
cause, & partant la science n'en
est pas cogneuë. Possible quel-
que curieux se mettra en peine
de rechercher pourquoy *Baroco*
ni *Bocardo* ne peuuent estre re-
duits ostensiuement à la façon
des autres modes imparfaits:
mais il le remarquera facilement
s'il s'aduise que la reduction se

deuant faire à *Barbara* (comme *B* le denote) par aucune conuerſion de propositions, il ne ſçauroit remettre deux negations particulieres, qui ſont en ces deux modes là, en deux affirmatiōs vniuerſelles qui au lieu d'icelles ſe trouuent en *Barbara*. Ce qui ne ſe peut faire en autre maniere que par ce que les Logiciens appellent *contrepoſition*, c'eſt à dire, collocation d'une proposition contradictoire: cōme il appert par les exemples precedens.

Comment il faut reduire à l'abſurde les modes imparfaits de la 1. 2. 3. figure.

CHAP. XII.



R d'autant que i'ay dict ci-deſſus que tous les autres modes imparfaits de

Livre cinquième

la premiere, seconde, & troisiéme figure se peuuent reformer par le moien de ceste reduction à l'impossible, sans rapporter beaucoup d'exemples pour n'estre lōg (veu mesme que les precedés seruiront assés) ie mōstreray simplement à quels modes parfaits de la premiere figure il les faudra reduire & ramener, & quelle des propositiōs il faudra à ces fins garder du syllogisme imparfait. Ce qu'estāt tres-mal-aisé à retenir, les Logiciens Latins ont inuēté quatre mots, qui le nous remettrōt tousiours en la memoire, à sçauoir, *Nesciebatis, Odiebam, Letare, Romanis.*

*Quatre
mots
pour re-
tenir ce-
ste redu-
ction.*

Le premier desquels sert pour les modes imparfaits de la premiere figure : le second pour ceux de la secōde: les deux derniers pour ceux de la troisiéme.

Or en ces mots il n'y a rien à

remarquer q̄ les voielles, *A*, *E*, *I*, *O* : chacune desquelles signifie la quantité de la conclusion du mode parfait en la premiere figure, auquel la reduction de l'imparfait se doit faire. *A*, vne conclusion affirmante vniuersellement : *E*, negante vniuersellement : *I*, affirmante particulièrement ou singulieremēt : *O*, negante particulièrement ou singulierement. Par exemple, en *Nesciebatis*, il y a cinq syllabes respondentes aux cinq modes imparfaits de la premiere figure. *E*, donc en la premiere syllabe signifie qu'il faut reduire *Baralipton* (qui est le premier d'iceux modes) à celui de la premiere figure qui a la conclusion vniuerselle negante, à sçauoir, *Celarent*. *I*, en la seconde syllabe que le second mode *Celantes*, doibt estre reduit à *Da-*

Liure cinquième

rij.E, en la troisième que le troisième mode *Dabit*, le doit estre à *Celarent*. *A*, en la quatrième que le quatrième mode *Fapesmo* le doibt estre à *Barbara*. *I*, en la dernière syllabe que le dernier mode *Frisefomorö*, doibt estre réduit à *Darij*.

De mesme façon les quatre syllabes de ce mot *Odiebam*, respondent aux quatre modes de la seconde figure : & partant *O*, montre qu'il faut reduire *Cesare* à *Ferio*. *I*, qu'il faut rapporter *Camestres* à *Darij*. *E*, qu'il faut ramener *Festino* à *Celarent*. *A*, qu'il faut refaire *Baroco* en *Barbara*. Pour abreger, selon que les voielles de ces deux mots *Letare Romanis* nous guident, il faut aussi reduire les six modes de la troisième figure, *Darapti* à *Celarent* : *Felapton* à *Barbara* : *Difamis* à *Celarent* : *Datifi* à *Ferio* :

Bocardo à *Barbara*: *Ferison* à *Darij*.
 J'en proposeray seulement vn
 exēple en chaque figure. Voici
 donc vn syllogisme en *Baralip̄tō*.

{ Ba- Toute chose loüable est utile,
 { ra- Toute vertu est loüable,
 { liptō. Quelque chose utile est donc vertu.

Celui qui niera ceste conclu-
 sion doit accorder sa contredi-
 fante: qui est, *Nulle chose utile*
n'est vertu. Or nous auons des ja
 monstre qu'il faut reduire *Bara-*
lipton à *Celarent*: prenant donc
 ceste contredifante-là pour la
 proposition de *Celarent*, & re-
 tenant la proposition de *Barali-*
pton pour reprise en *Celarent*,
 en renaistra ce syllogisme:

{ Ce- *Nulle chose utile n'est vertu*,
 { la- *Toute chose loüable est utile*,
 { rent. *Nulle chose loüable n'est donc vertu*.

Qui est vne consequence tres-
 absurde, à laquelle a esté reduit
 celui qui a osé nier la conclu-
 sion de *Baralip̄ton*. Et en ceste

Liure cinquième

façon se reduisent les autres modes imparfaits de la premiere figure, excepté *Celarent* : duquel il faut retenir la reprise pour seruir de proposition au syllogisme qui se doit refaire en *Darij*.

Exemple pour la seconde figure.

{ *Ce*-Nul menteur n'est honneste,
a. Tout vertueux est honneste,
re. Nul vertueux n'est donc menteur.

La contredisante de ceste conclusion est *quelque vertueux est menteur* : laquelle doit seruir de reprise au syllogisme qu'il faut refaire en *Ferio*, reseruant la proposition du mesme *Cesare* pour seruir aussi en *Ferio*, en ceste sorte: —

{ *Fc*-Nul menteur n'est honneste;
ri- *Quelque vertueux est menteur,*
o *Quelque vertueux n'est donc pas honneste.*

Ainsi faut-il reduire tous les autres modes de la seconde figure. Exemple pour ceux de la troisieme.

{ Da- Tout arbre est animé,
 { rap- Tout arbre est insensible,
 { ti. Quelque chose insensible est donc animée.

La contredisante de ceste conclusion est *Nulle chose insensible n'est animée* : qui servira de proposition en *Celarent*, où se doit faire la reduction retenant la reprise, du mesme *Darapti*, pour servir aussi en *Celarent*, de reprise, ainsi que s'ensuit.

{ Ce- Nulle chose insensible n'est animée
 { la- Tout arbre est insensible,
 { rent. Nul arbre donc n'est animé.

Tous les autres modes de la troisieme figure se reduisent de mesme que celui-là.

Maintenãt le lecteur doit cõsiderer que ceste reduction est vn bel instrument pour rameiner à la raison par la force de raison les plus opiniastrs. Car s'ils nient vne cõclusion, il faut de necessité qu'ils accordent sa contredisante, laquelle estãt

Liure cinquième

subtilement disposée (ainsi qu'il a esté monsté) les menera à des consequences impossibles, ridicules & absurdes.

Regles generales & particulieres sur les trois figures.

CHAP. XIII.

 ESTE discipline est admirable, diuine, & vraiment digne de l'homme capable de raison, lequel apprénd par icelle à raisonner si à propos qu'il ne peut rié conclurre qui ne s'ensuiue bien à ce qu'il a proposé. Mais sur tout elle est digne d'admiration en ce que par l'entrelasseure du *medium* avec le subiect & attribut en la proposition & reprise, il s'en ensuit de nécessité

vne consequence, laquelle toutes personnes vsant de raison ^{utilité} admittēt pour parfaite raison. ^{des figures.}

Si biē que tous les discours humains se doiuent rapporter à ceste brieue disposition, qui est contenüe es trois figures dōt nous auons traité ci-deuant: ou autrement ne conclüent rien qui soit necessairement veritable. Et par ainsi ceux qui ne sont pas instruits à cēt instrument de toutes disciplines sont comme aueugles en tous leurs discours, & remarquēs incontinent errans, & mal-asscurēs à lier leurs propos & raisons & en tirer des consequences. Or d'autāt qu'il seroit mal-aisē mesme aux apprentifs de iuger tout promptemēt & sur le chap en quel mode des trois figures est formē le syllogisme: & par ainsi pourroient estre surprins

Liure cinquième

par quelque conséquence mal-tirée : il faut remarquer certaines regles generales & particulieres sur toutes les figures, qui seruiront comme de pierre de touche pour iuger soudain si l'argumentation procede legitimement.

Regles
commu-
nes à
toutes
les figu-
res.

Regle I. Il est commun à toutes les figures que le *medium* ne se trouue point en la cõclusion. Car d'autãt qu'il faut tousiours conclurre ce qui est proposé à prouuer, le *medium* n'estãt point de la question proposée à prouuer, ne se doibt point aussi trouuer en la cõclusion. C'est pourquoy il faut bien aduiser si celui qui discourt, conclud entiere-ment & simplement ce qui lui est nié, ou baillé à prouuer.

Regle II. La conclusion suit tousiours la pire des propositions : c'est à dire, si au syllogis-

me l'une des propositions est négative, il faut de nécessité pour bien raisonner que la conclusion soit négative. Et pareillement si l'une des propositions est particulière, la conclusion le fera aussi : comme on le peut voir és modes de toutes les figures. Or nous apellons pire la négation que l'affirmation, & la particularité que l'universalité : parce que l'affirmation signifie estre, & la négation non estre : & la particularité est inférieure à l'universalité.

Regle III. De la proposition & reprise ensemblement négatives ne s'ensuit rien nécessairement véritable, mais ordinairement captieux : car il n'y a aucun mode en aucune figure dont les deux propositions soient négatives. Par exemple, ce syllogisme ne vaut rien, quoy que

Liure cinquième

la disposition du *medium* soit bonne,

{ Nul arbre n'est animal,
{ Nul homme n'est arbre,
{ Nul homme donc n'est animal.

Regle IV. De la proposition & reprise ensemblement particulieres, ne s'enfuit rien necessairement veritable, mais ordinairement captieux; pour la mesme raison qu'en la regle precede. Car encore que d'ailleurs la disposition du *medium* soit bõne, si est-ce qu'il n'y a aucun mode d'aucune figure auquel les deux propositions soient particulieres: cõme par exemple ce paralogisme.

{ Quelque ange est bon,
{ Lucifer est ange,
{ Lucifer est donc bon.

Que si aucunes fois de deux propositions negantes, ou particulieres s'inferre quelque conclusion ou consequence vraie, ce-

la vient de la matiere, mais cependant la forme n'en vaut rien & est toujours suspecte.

Mais cela est propre à la seconde figure seule qu'elle n'admet aucune conclusion prouenant de deux propositions affirmantes: parce qu'en icelle la conclusion est toujours negante, & partant il faut que ce soit en consequence d'une proposition negante. Autrement le syllogisme n'en vaut rien, comme celui-ci.

Regle
particuliere pour
la seconde
figure.

{ *Tout homme est animal,*
 Tout asne est animal,
 Tout asne est donc homme.

La troisième figure a cela de propre que la conclusion est toujours particuliere: tellement qu'en icelle un syllogisme concluant uniuersellement ne vaut rien soit en affirmant, comme celui-ci,

Liure cinquième

{ *Toute vertu est bonne,*
{ *Toute vertu est habitude,*
{ *Toute habitude donc est bonne.*

soit en niant comme cét autre:

{ *Nul vice n'est loüable,*
{ *Tout vice est habitude,*
{ *Nulle habitude donc n'est loüable.*

Toutefois si on conclüoit en la troisième figure vne chose reciproque à vne autre, la conclusion se trouueroit vraie quoy qu'elle fut vniuerselle, comme en ce syllogisme.

{ *Tout homme est animal,*
{ *Tout homme est raisonnable,*
{ *Tout raisonnable donc est animal.*

Mais d'autāt que les preceptes des sciences doiuent estre tres-certains & sans exception, telle forme d'argumenter en la troisième figure estant incertaine, n'est point aussi receuë.

Double
erreur
auquel
les igno-
rans tom-
bent.

Par ces preceptes on peut iuger facilement, que ceux qui en sont ignorans tombēt ordinairement en double erreur: L'v-

ne

ne en ce qu'ils peuuent estre prins & surprins és lacqs des syllogifmes captieux fans fçauoir le moien de s'en delacer. L'autre qu'eux mefmes formât quelque argument captieux & cõtre les preceptes de Logique, pensent auoir bien rencontré, & lors qu'ils croient ferrer le plus leur aduerfaire, c'est lors qu'il leur efchappe efquiuant fubtilement & legeremēt. Que s'ils s'ahurtent opiniaftrement à fouftenir que leur raifon & ratiocination eft bonne, comme font ordinairement tous ignorans, ne les pouuant combattre par le precepte de l'art, il les faut battre de pareils exemples qui conclüent euidentement abfurdité.

Or d'autant que tout fyllogifme eft nul & captieux ou à caufe de la forme & difpofition

Q

Liure cinquième

d'iceluy qui n'est point fuiuant les preceptes de Logique : ou à cause de la matiere qui est faulfe : & que iusques ici nous auõs traicté comment est-ce qu'il faut iuger de la forme des syllogismes : laquelle en vn mot ne vaut rien quand les propositiõs sont vrayes, & la conclusion se trouue faulfe : il faut aussi monstrier comment on pourra iuger de la verité ou faulseté de la matiere. Ce qui se recognoit au *medium*. C'est pourquoy il faut traiter de la recherche du *medium* qui nous seruira aussi à former plus promptement & assurement les syllogismes en quelque mode & quelque figure que ce soit.

De la recherche du medium.

CHAP. XIV.



VANT que venir à la recherche du medium, il faut sçauoir qu'est-ce qu'*Antecedent*, *Consequent*, *Commun*, & *Repugnant*. On appelle donc *Antecedent* ce qui est vraiment sujet à vn autre par affirmation: cōme l'*homme* est *Antecedent* à *animal*, parce qu'il lui est vraiment sujet en ceste enonciation affirmative, *Tout homme est animal*. *Consequent* est ce qu'on attribue vraiment par affirmation à vn autre: ainsi *animal* est consequent à l'*homme*, parce qu'à estre homme s'ensuit incontīnēt estre *animal*. *Commun* est ce qui peut estre indifferemment antecedent ou

Antecedent.

Consequent.

Commun.

Liure cinquième

Repu-
gnant.

cōsequent, c'est à dire, qui peut estre reciproquement sujet ou attribut à vn autre: comme *homme & raisonnable*: car aussi vray est il de dire, *Tout homme est raisonnable*, que, *Tout ce qui est raisonnable est homme*. Repugnant est ce qui se nie vraiment, & iamais ne se peut affirmer de ce à quoi il repugne reciproquement, cōme *animal & arbre*. Car nul animal n'est arbre, ni nul arbre animal. Ceci estât bien entendu il faut remarquer quatre regles pour la recherche du *medium* suivant les quatre sortes de cōclusion qui peuuent estre en quelque figure que ce soit. Car il faut que toute conclusion soit ou vniuerselle affirmante, ou vniuerselle negãte: ou particuliere affirmante, ou particuliere negante, cōprennant (comme nous auons dict ailleurs) les sin-

gulieres sous les particulieres. Regle 1.

La premiere donc fera pour conclurre vne vniuerselle affirmative, & faudra prédre vn *medium* antecedent de l'attribut & consequent du subject. Ce qui se fait tousiours en *Barbara*: comme s'il faut prouuer que *toute vertu est qualité*, il sera expedient de prédre *Habitude* pour *medium*. Car *Habitude* est antecedent à *Qualité*, qui est l'attribut, & Consequent à *Vertu*, qui est le subject: Et par ainsi le syllogisme procedera legitime-ment en *Barbara*,

{ Bar- *Toute habitude est qualité,*
 { ba- *Toute vertu est habitude,*
 { ra. *Toute vertu donc est qualité.*

On peut bien aussi conclurre en *Barbara* prennant vn *medium* reciproque au subject de la proposition qu'il faut conclurre: & à l'attribut ensemble, s'il eschoit: comme s'il faut prouuer

Liure cinquième

que toute chose risible est raisonnable, ie prendrai *Homme* pour *medium*, & argumenteray ainsi,

{ Bar- Tout homme est raisonnable,
ba- Toute chose risible est homme,
ca. Toute chose risible donc est raisonnable.

La seconde regle qui sert à conclurre vne affirmation particuliere a trois branches: l'vne s'estend à la premiere figure, pour *Darij*: l'autre aux modes imparfaits de la premiere figure, *Baralipton*, & *Dabitis*: la troisieme à la troisieme figure, pour *Darapti*, *Disamis*, & *Datifi*. Or pour conclurre en *Darij*, il est fort aisé: d'autant que la recherche du *mediū* peut estre telle que nous auons dict en *Barbara*, ou telle que nous dirons vn peu apres en *Darapti*, *Disamis*, *Datifi*. Mais pour conclurre en *Baralipton*, & *Dabitis*, il faut vn *medium* antecedent au subiet & consequent

à l'attribut: comme s'il faut conclurre que quelque chose loüable est vaillance: vertu estant le *medium*, on raisonnera ainsi en *Baalipton*,

{ Ba- Toute vertu est loüable,
 { ra- Toute vaillance est vertu,
 { liptó. Par consequent quelque chose loüable est
 vaillance.

Pour conclurre en *Darapti*, *Disamis*, & *Datisi*, il faut que le *medium* soit antecedent tant au subject, qu'à l'attribut, comme s'il falloit prouuer qu'il y a quelque substance incorporelle, *Esprit*, seruira de *medium* au syllogisme qui s'ensuit en *Darapti*,

{ Da- Tout esprit est incorporel,
 { rap- Tout esprit est substance,
 { ti. Quelque substance donc est incorporelle.

La troisieme regle sert à conclurre l'vniuerselle negante, à quoi suffit vn *medium* repugnāt au sujet ou à l'attribut, & consequent à l'vn ou à l'autre, en sorte que repugnant à l'vn, il

Liure cinquième

s'enfuiue bien à l'autre. S'il est donc repugnant à l'attribut, & consequent au sujet, le syllogisme se pourra seulement former en *Celarent*, ou en *Cesare*: comme s'il falloit prouuer q̄ nul hōme n'est plāte, animal seroit propre pour le *mediū*, en ceste sorte,

{ Ce- Nul animal n'est plante
{ la- Tout hōme est animal
{ rēt. Nul hōme donc n'est plante.

ou bien en *Cesare* tournant la proposition par cōuersion simple: *Nulle plante n'est animal &c.* Mais quand le *medium* est repugnant au sujet & consequent à l'attribut, c'est pour conclurre en *Celantes* & *Camestres*, comme s'il estoit question de montrer que *nul arbre n'est inanimé*, on pourra choisir *Mort* pour *medium*, & raisonner ainsi:

{ Ce- Nulle chose morte n'est arbre,
{ lan- Toute chose inanimée est morte,
{ tes. Partant nul arbre n'est inanimé

ou bien ainsi en *Camestres*,

{ Cam- Toute chose inanimée est morte,
 { es- Nul arbre n'est mort,
 { tres. Nul arbre donc n'est inanimé.

La quatrième regle sert à cō- Regle 4.
 clurre la negation particuliere,
 ou singuliere, à quoi la recher-
 che du *medium* est vniforme
 pour le regard des modes im-
 parfaits de la premiere figure, &
 ceux de la troisiéme, qui com-
 mencent tous par *F*, sçauoir *Fa-
 pesmo*, *Frisesomorum*, *Felapton*, *Fe-
 risō*: car pour cōclurre en iceux,
 il faut trouuer vn *medium* ante-
 cedent au subiect, & repugnant
 à l'attribut, cōme s'il faut prou-
 uer qu'il y a quelque habitude
 qui n'est pas loüable, *vice* serui-
 ra proprement de *medium* pour
 raisonner ainsi en *Fapesmo*,

{ *Fap*- Tout vice est habitude,
 { es- Nulle chose loüable n'est vice,
 { mo. Il y a donc quelque habitude nō loüable.

ou bien ainsi en *Felapton*,

Q. V.

Livre cinquième

{ Fe- Nul vice n'est loüable,
{ lap- Tout vice est habitude,
{ ton. Quelque habitude donc n'est pas loüable.

Mais pour les modes de la première & seconde figure, *Ferio*, & *Festino*, on peut rechercher ou vn tel *medium*, que dessus, ou bien consequent au subject, & repugnant à l'attribut comme és autres. Par exemple, si ie veux montrer qu'*Alexandre n'est pas Dieu*, *Mortel*, fera le *medium* pour syllogiser ainsi en *Ferio*:

{ Fe- Nul mortel n'est Dieu.
{ ri- Alexandre est mortel,
{ o. Alexandre donc n'est pas Dieu.

ou bien en *Festino* tournant la proposition par cōuerſion simple, *Nul Dieu n'est mortel*, &c.

Or ces quatre regles sont si certaines que si le *medium* est autre qu'il n'est porté par icelles en tout syllogisme Categorical, il faut certainement dire que l'vne des propositions est

faulſe. Je confeſſe bien qu'elles ſembleront difficiles à retenir aux apprentifs, mais ſ'ils les apprennent & comprēnent avec iugement, elles demeurront facilement engrauées en la memoire: pour à laquelle aider les interpretes Latins ont inuenté ces mots barbares *Fecana, Cageti, Dafenes, Hebare, Gedaco, Gebali, Febas, Hecas, & edas*: leſquels eſtant ſi horribles à ouïr ſeulement, & plus difficiles à retenir & meſme à interpreter que les ſuſdites regles, j'aime mieux les laiſſer que dōner double peine à ceux qui ſans cela ſe trouueroſt aſſés empeschés, ou arreſter ceux qui pourroſt paſſer outre. Le meilleur eſt de ſ'imprimer le precepte en ſe formant pluſieurs & diuers exemples ſur le modele de ceux que nous propoſons. Juſques ici nous auons

Liure cinquième

discouru du syllogisme, qui est la plus parfaite sorte d'argumentation : maintenāt il reste à traiter des autres especes qui sont moins parfaites.

Des argumentations imparfaites. Et premierement de l'Induction.

CHAP. XV.

LEs quatre especes d'argumentation dont nous traiterōs iusques à la fin de ce liure sont appellées imparfaites ou moins parfaites au respect du syllogisme, non pas quāt à la matiere (car aussi bien y peut elle estre vraie comme au syllogisme) mais quant à la forme seulement : car la forme du syllogisme estāt plus exacte,

mieux réglée, & disposée apporte aussi beaucoup plus de persuasion pour peu que la matiere ait d'apparence: en sorte que pour fortifier, valider & parfaire ces quatre especes d'argumentation il faut les reduire, reformer, & comme refondre au moule du syllogisme, ainsi qu'enseigne Aristote.*

Toutefois nous en estendrons plus claiement les preceptes au commun usage, cōmençant par l'Induction.

Induction donc est vne collection, illation, ou conclusion d'vne chose plus cōmune, plus vniuerselle, ou plus grande par le denombrement des singulieres, moins vniuerselles, ou moindres, cōprises sous icelle ou en icelle: sous icelle-dy-je, cōme les indiuidus sous leur espece, les especes sous leur

* cap.
pen. &
ult. lib. 2.
prior.
analyt.

Qu'est-
ce qu'In-
duction.

Liure cinquième

genre : *enicelle* , comme les parties en leur tout.

Exemple pour colliger l'espece par le denombrement de ses indiuidus : *Iean est mortel , Pierre mortel , Alexandre mortel , & ainsi des autres hommes , partant tout homme est mortel*. Exemple de la collection du genre par le denombrement de ses especes : *tout homme a sentiment , le cheual , l'oiseau , le serpent , & ainsi des autres animaux , partant tout animal a sentiment*. Exemple de la collection du tout par le denombrement de ses parties : *les fondemens de ceste maison sont sapés , les murailles esbranlées , les planchers entrouuers , les poutres crenassées & pourries , le toit descouuert , par consequent toute la maison est ruineuse*. Desquels

D'où exemples il est aisé à entendre
vient ce qu'Induction a esté ainsi appel-
mot In- lée , parce qu'elle nous induit ou
duction.

conduit par le denombrement de plusieurs petites pieces à vne collection ou ramas d'un *Tout*. C'est ici vne espece d'argumentation , à laquelle Socrates se plaisoit beaucoup : & qui est fort practiquée par les orateurs, & de necessité est en commun vsage entre toute sorte de gens. Et à ceste cause i'en veux encore rapporter deux exemples. Le premier prins de l'oraison pour Milon dans Ciceron, là où pour monstrier que Milon estoit personnage agreable à tout le peuple Romain, il argue ainsi, *Milon est fort aimé du Senat, fort cheri des chevaliers, il l'est aussi du commun populaire : par consequent il est agreable entierement à tout le peuple Romain, qui est composé de cestrois ordres*. L'autre ie le veux vendre comme ie l'ai achapté. C'est que Socrates discourant

Livre cinquième

vn iour avec la femme de Xenophon grand capitaine & Philosophe ensemble, soustenoit que nous conuoitions ordinairement ce qui est de mieux en nostre voisin que chez nous, le montrant par ceste induction: *Si vostre voisine (disoit-il) auoit vne plus belle maison que vous, ne l'aimeriez vous pas mieux ?* Ouy respondit elle. *Si elle auoit vne bague plus precieuse ?* Ouy. *si elle auoit vn plus riche carquan ?* Aussi. Et apres plusieurs telles interrogations, adiousta celle-ci: *Si elle auoit vn plus beau accord, guaillard & robuste mari, ne l'aimeriez vous pas mieux ?* Là elle se teut & rougit, confessant par son morne filéce possible ce que l'honesteté & respect marital ne lui permettoit de dire ouuertemēt. Or d'autant qu'il peut aduenir que le nombre des choses par le

ramas desquelles nous preten-
dons colliger l'espece, le genre,
ou le tout, est trop grand &
comme infini, on a accoustumé
d'adiouster ceste clause, *Et ainsi
des autres* : de laquelle depend
la verité ou faulseté de la con-
clusion. Car si des choses nom-
brées, ou comprises tacitement
sous ceste clause-là, il y en a
vne qui soit autrement qu'il n'a
esté proposé des autres, celle-là
seule rend faulse la conclusion:
comme si ie disois ainsi : *Ni les
Ecclesiastiques ne sont cõtens de leur
fortune, ni les officiers de la Justice
non plus, ni les gens-d'armes, ni les
medecins, ni les nautonniers, ni les
laboureurs, ni les artisans, Et ainsi
des autres: partant nul n'est contēt de
sa fortune.* Il ne s'ensuit pas. Car
il s'est trouué de tout tēps & se
trouue encore plusieurs person-
nes qui n'aspirent à rien de plus.

Liure cinquième

haut en ce monde, que ce qu'ils font, voire qui s'humilient plus bas que ne portoit leur fortune.

De l'Exemple. CHAP. XVI.

* cap. 4.
lib 2. In-
stit. orat.

QVINTILIAN * dict que l'Exēple est vn recit de quelque chose faite ou feinte, propre à prouuer ce qu'on a proposé. Par les choses faites il faut entendre ce qui est vraiment aduenu, cōme sont les histoires : par les choses feintes, rapportées neantmoins comme si elles auoient esté faiçtes, il faut entendre les fables. Et par ces mots *propre à prouuer ce qu'on a proposé*, Quintilian montre que l'Exemple est la preuue de quelque proposition precedente & non encore prouuée & confirmée. Ce

que le Philosophe dit aussi * en *cap. 24
lib. 2.
prior.
Analyt. termes de l'art, définissant l'Exemple par lequel on prouve l'attribut du *medium*, comme si l'argumentois ainsi:

{ Toute guerre civile est pernicieuse,
 La guerre de France est civile,
 Partant la guerre de France est pernicieuse.

Si on me nie la proposition de ce syllogisme, auquel *guerre civile* est le *medium* & *pernicieuse* l'attribut : ce seroit à moi de montrer que *pernicieux* se dict de *guerre civile*, c'est à dire, que la guerre civile est pernicieuse. Ce que ie pourray faire par l'exemple des Grecs, des Romains, & de la France mesme. Voilà pour l'exemple des choses faictes. Des choses non faictes, mais feintes i'ẽ rapporteray deux exemples: dont l'vn a sauué la respublicque d'Athenes, l'autre celle de Rome. Commençons par la

Liure cinquième

Greque comme plus ancienne. Philippe Roy de Macedoine ne pouuant par guerre ouuerte empieter les Atheniens, se delibera de les auoir par ruse: car, comme dict Virgile,

*Qui sera celui-là qui fera conscience
De vaincre l'ennemi par ruse ou par vaillance?*

Il demanda donc la paix, à la charge que les Atheniens lui remissent entre ses mains non pas leur ville, non pas leurs moiens, non pas leurs bons habitans: mais (disoit-il) trois ou quatre des harangueurs ou orateurs qu'il nommeroit, lesquels par leurs discours esmouuoient le peuple à la guerre & estoient les seuls perturbateurs du repos public. A quoy le peuple volage prestât l'oreille, Demosthene cōme estant le plus eloquēt & le plus odieux au Roy ennemi, aiant obtenu audience, par-

la ainsi sur ce subiect : Seigneurs Atheniens, les loups ne pouuant surprendre les brebis à cause de la garde des matins, les recherchèt d'accord, & fut faite & publiée paix perpetuelle entre les deux parties à la charge que les brebis remettroient les matins à la discretion des loups : ce qu'ayant esté fait, bien tost apres sans aucune difficulté les brebis destituées de tout secours furent la proie des loups. L'accord proposé par le Roy Macedonien est fondé sur mesme ruse : car il s'asseure que nous, qui sommes comme vos matins gardiens abaiās contre vos ennemis, lui estant liurés il aura bon marché de vous. Et avec son eloquence s'estédant là dessus conserua la vie à soi & à ses compagnons, & le salut à son pais.

L'exemple Romain est tel : Le peuple s'estant armé & faisi d'vne colline forte d'assiete cō-

Liure cinquième

tre le Senat, pretendant que la pauureté, à laquelle il estoit re-
duit procedoit de l'auarice des
nobles qui possedoiēt presque
tout, il y auoit d'āger qu'vne tel-
le diffension ne renuersat l'estat
de fonds en comble : Et n'y aiāt
moien de rāger au deuoir ceste
populasse affamée du sang de
leurs superieurs, que la rassasiāt
de paroles, Agrippa feut depu-
té pour l'aller harāguer & pres-
cher en ceste sorte. *Il aduint vn
iour, Seigneurs Romains, que les
bras, les pieds, & les autres mem-
bres du corps se rebellerent contre le
ventre, disant que c'estoient eux qui
seuls traualloient, & que le ventre
seul engloutissoit tout leur traual:
tellement que lui aiāt denié pen-
dant quelques iours la nourriture ac-
coustumée ils commencerent tous à
se ramollir, allanguir, attenuer, &
debiliter. Le Senat, mesieurs, est cō-*

me le ventre de la République, qui à la verité engloutit le plus beau de vos biens, mais aussi est-ce lui qui soustient tous les membres de l'estat, & si vous pensez lui retrancher ses alimens, tous vous autres en serez debilités, attenués, & languides. Et là dessus quelques petites promesses adioustées, ceste popu-
lasse furibonde se rapaifa. Voi-
là que c'est Exemple des choses
faites & feintes.

De l'Enthymeme.

CHAP. XVII.

LE Philosophe dit * que *cap. 25.
lib. 2.
poster.
Analyt. Enthymeme est vn syl-
logisme cōposé de cho-
ses vrai-semblables, & Qu'est-
ce que
probable
ou vrai-
sembla-
ble.
de signes ou marques. Or vray-
semblable, probable, ou croia-
ble n'est autre chose, selon Ci-

Liure cinquième

ceron, que ce que sans aucun
tesmoignage l'auditeur se per-
suade, c'est à dire, ce qu'un au-
tre croit de nous sans qu'il soit
besoing d'autre preuue: Dont
il y a trois fortes, comme l'en-
seigne Quintilian. * La pre-
miere quãd la chose est si croia-
ble que personne ne la reuoque
en doubte, comme que les pe-
res & meres cherissent leurs en-
fans. La secõde quand vne cho-
se est plus croiable en l'une part
qu'en l'autre: cõme qu'un ieune
homme bien sain & guillard
viura pl⁹ qu'un vieillard decre-
pite. La troisieme est des choses
non repugnãtes, c'est à dire, de
toutes choses possibles, des-
quelles nous iugeons par quel-
que coniecture. Mais d'ailleurs
il faut remarquer que tout ce
qui est vrai-semblable, possible,
probable, ou croiable differe

du

* cap. 10
lib. 5.
Inst. ora-
tor.

Trois
fortes de
probable

du signe, indice, argument, note, ou marque: parce que nous apprehendons les choses vraisemblables par le iugement: & les marques par quelqu'un des cinq sens externes, à sçauoir la veüe, l'ouïe, l'odorat, le goust, l'attouchement. Or des marques les vnes sont necessaires, les autres contingentes ou aduenantes.

La marque necessaire est celle qui depend si necessairement de certaine cause, qu'il faut qu'elle la suiue tousiours. Ainsi celui qui voit vne femme aiant lait aux mammelles, peut asseurer que certainement elle a touché au mast: que si le Soleil luiët, il est jour: que s'il y a de la fumée, il y a du feu. La marque aduenante est celle par laquelle nous colligeons & inferons ce qui est denoté & remar-

Difference des choses probables & des marques.

Division de marques.

Subdion des marques

Liure cinquième

*Mar-
ques de
paillardise.*

qué par icelle, nō toutefois necessairement. Et des marques aduenātes les vnes sont naturelles, les autres non. Les naturelles, cōme que celui-là est adōné à paillardise qui a la chair blanche, qui est fort velu, mesmemēt au ventre & pres les tēples, qui a les cheueux droits & grossiers, les yeux gros, noirs, & lascifs.

*Mar-
ques de
coïardise.*

De mesme que celui-là est effeminé & coïard qui a les membres, & les muscles petits, menus, & fresles, qui a petits yeux, petit visage, & les yeux fort mols. Toutefois il faut en ceci obseruer deux choses. La premiere qu'une, deux, ou aucunes de telles remarques ne font pas toujours suffisantes pour tirer vne consequēce certaine: mais lors seulement qu'elles se trouuent toutes ensemble concurrentes en vn subject. L'autre

que quand bien elles se trouue-
ront toutes ensemble concur-
rentes en vn sujet, il ne faut
pourtant iamais conclurre ou
inferer, Ergo il est tel: mais seu-
lement, qu'il est tel de son natu-
rel. Car les semences des vertus
& des vices qui sont naturelle-
ment en nous, produisent des
fruiçts suiuant qu'elles sont cul-
tiuées, ou arrachées. Ainsi ce
grand Physiognomoniste qui
iugea Socrates à son seul aspect
luxurieux & voluptueux, iugea
tres-bien: mais il conclud tres-
mal, soustenant qu'il estoit tel.
Car Socrates se confessa estre
tel de son naturel, mais dict l'a-
uoir corrigé par les preceptes de
Philosophie. Martial dit mieux
en l'epigramme contre Zoïlus.

*La teste rouge, en barbe noirs cheueux,
Boiteux d'un pied, & louche d'un des yeux,
Ainsi marqué, c'est merueille, Zoïle,
Si tu es bon, voire seul entre mille.*

Liure cinquième

Les marques non naturelles font celles qui suruiennent par quelque perturbation, passion, ou affection, & de celles-là l'argument ne se peut tirer ni certain, ni nécessaire: comme dire *Socrates est passe, ou ceste fille-là a les pasles couleurs, par consequent celle-ci est amoureuse, celui-là a peur.* Car il n'y a rien d'assuré en telle consequence, la pasleur pouuant venir d'ailleurs, comme de quelque indisposition ou relais de maladie. Toutefois quād on peut entasser plusieurs tels signes, marques ou indices ensemble tendans à vne mesme preuue, ils seruent beaucoup à persuader: comme pour conuaincre vn hōme d'homicide, verifier qu'il auoit menacé le meurtri de le tuer, qu'il a esté trouué près du corps l'espée au poing nuë & sanglante, qu'il

s'en est fui, qu'estant apprehendé & interrogé sur ce fait, il a chancelé, & changé de couleur &c.

Iusques ici nous auons parlé de Enthymeme plus en orateurs qu'en Logiciens: disons en maintenãt quelque chose en termes de l'art que nous traictons. Enthymeme en Grec ne signifie autre chose que pensée: car tout ainsi que la pensée est la chose la plus prompte du monde (car à vn moment elle va d'vn pole à l'autre) aussi l'enthymeme est vn syllogisme prompt, ou (pour mieux dire) tronqué, racourci, & retranché : d'autant qu'en icelui n'y a iamais qu'une proposition avec la cõclusion: non pas que pour cela l'argumentation en vaille moins : mais parce que la proposition defaillãte est assés notoire de soi-mesme

Que signifie Enthymeme?

Liure cinquième

fans qu'il soit besoin de l'exprimer. Par exemple c'est ici vn Enthymeme.

§ *Promethée est larron,*
ζ *Partant il doit estre puni.*

Si on y adiouste la proposition ce sera vn parfait syllogisme en *Darij*:

§ *Tout larron doit estre puni,*
ζ *Promethée est larron,*
ζ *Partant il doit estre puni.*

Mais qu'est-il besoing de proposition, puis que nul ne doubte qu'un larron doit estre puni?

Dé mesme, si à cet Enthymeme

§ *Tout animal a sentiment,*
ζ *Partant tout homme a sentiment,*

l'adiouste la reprise notoire & euidente, il en resultera ce syllogisme en *Barbara*.

§ *Tout animal a sentiment,*
ζ *Tout homme est animal,*
ζ *Tout homme donc a sentiment.*

C'est assés parlé de l'Enthymeme.

Du Sorites. CHAP. XVIII.

SORITES est vne espece d'argument ainsi appellée du mot Grec *Sóros**, c'est ^{σώρος.} à dire, vn ramas, vn tas, parce qu'en icelle on ramasse vn tas de propositions sans aucun *medium*, & puis on vient conclurre la derniere de la premiere, ou la premiere de la derniere sautant d'un bout à l'autre sans autre forme ni disposition : en sorte que le plus souuent on y est surprins captieusement & absurdement. C'est pourquoy vn Iuriscōsulte* defnit Sorites, vne ^{* Iulianus in l. 65. D. de reg. iur.} espece de cauillation, laquelle procedant par des choses notoirement vraies, conduit apres par des petis retours à d'autres notoirement faulses : comme qui argumenteroit ainsi,

Liure cinquième

{ La fièvre continuë fait tenir le liët,
{ Le liët est vn lieu de repos,
{ Le repos est utile à l'homme.
{ Par consequent la fièvre continuë est utile à l'homme.

J'en veux rapporter vn autre exemple assés commun.

{ La viande fort salée fait bien boire,
{ Le bien boire assouit la soif,
{ Par consequent la viande fort salée assouit la soif.

Or la verité ou faulseté de telles argumentations depend de l'examen d'une regle que nous auõs expliquée au liure 3. chap. 4. qui porte, *Que tout ce qui se dict de l'attribut, se dict aussi du subject:*

Contre le Sorites laquelle il faut aller reuoir à ce propos. Toutefois ie dirai en passant que si ces subjects & attributs ramassés ne conuiennēt essentiellement les vns aux autres, la conclusion en fera ordinairement mal-assurée & captieuse. Ainsi donc au premier exemple il est aisé à voir que

fièvre ne fait pas mettre au liét essentiellement, mais accidentairement & par contrainte, & que moins elle conuient au repos. Et au second exemple, que la saleure n'engendre point le boire essentiellement, mais que la froideur & humidité naturelle desséchéc par icelle, comme par son contraire, se repare, & fortifie par le boire, l'appetit duquel nature excite à ces fins. Car soif n'est autre chose que desir ou appetit du froid & de l'humide, comme la faim desir ou appetit de chaud & de sec. Iusques ici a esté parlé en general du syllogisme, il reste maintenant à traicter de ses especes.



LE SIXIÈME LI-
VRE DE LA LOGI-
que, ou art de discourir
& raisonner.

CHAP. I.

A Matiere dont les syllogismes sont cōposés estant ou necessaire, ou probable, ou captieuse & trōpeuse : fait aussi naistre trois diuerses especes de syllogisme, le demonstratif, le dialectique, & sophistique: desquels il nous reste à discourir és trois liures suiuan, commençant en celui-ci par le plus digne & plus excellent qui est la Demonstration, ou syllogisme demonstratif, cōme estant seul

bâti de principes nécessaires, qui nous monstrent ceste parfaite cognoissance des choses par leur propre cause, que nous apellons *Science*. Tellemēt que c'est ici la plus riche piece, & comme le chef d'œuvre de la partie de Logique, qu'à l'imitation d'Aristote nous auōs apelée Analytique sur la fin du premier liure : où nous auons remis d'expliquer ici ce mot là. Auant donc qu'entrer au precepte de la Demonstration, acquitōs nous de nostre promesse.

Analytique (comme qui diroit *Resolutive* en François) est vn mot Grec qui vient de c'est autre *Analysis*, c'est à dire *Resolutiō*: qui n'est autre chose qu'un regrés ou retour d'une chose en ses principes : & (pour parler plus claiemēt) vne dissolution des pieces dont quelque chose

Qu'est-ce qu'*Analysis* ou *Resolutiō*.

Liure sixième

est composée : tellement que c'est le contraire de la composition. Par exemple, iettez dans le feu vne busche: ce qui sera en elle de feu & d'air, se tournera en fumée & montera en haut: l'humide (si le bois n'est desja sec) se conuertira en eau & en escume: le terrestre se resoudra en cendre. Et par ceste resolution on iugera que ce bois estoit composé des quatre elemens. De mesme en la partie Analytique on voit par la resolution des trois pieces dont le syllogisme est composé, qu'on apelle *termes subject, attribut, & mettoie ou medium*, toute la structure & composition d'icelui.

*Subdi-
uision de
la partie
Analy-
tique.* Or le Philosophe a subdiuisé la partie Analytique en deux. En la premiere il traicte de l'argumentation & principalement du syllogisme, qui est le genre

de la Demonstration: & en la seconde de la Demonstration mesme: car aussi le genre comme estant plus vniuersel doit preceder son espece.

Retournons maintenant à ce que nous auons propose.

*Des deux auant-cognoissances
ou prenotions.*

CHAP. II.

DLATON en vn sien Dialogue intitulé Menon, suiuant l'opinion de plusieurs autres de son temps, s'est lourdement abusé estimant que nous sçauons ou ignorons du tout toutes choses sans admettre aucun entre-deux. Car il est certain que les seuls sçauans ont la vraie cognoissance des cho-

Cognoissance certaine des sçauans.

Liure sixième

les par leur cause, qui s'appelle science : & neantmoins les ignorans en peuuent auoir quelque cognoissance confuse, ou par les accidens, ou par quelque remarque. Par exemple vn homme docte sçait bien que l'Eclipse de la Lune aduient par l'interuention de la terre entre elle & le Soleil, qui cause (comme nous auons dict ailleurs) que la Lune qui est vn corps opaque & sombre ne pouuant receuoir les rais du Soleil, de necessité s'obscurcit : Et vn ignorãt iugera ce defaut ou Eclipse de Lune parce qu'il ne la verra point luire selon sa coustume..

Deux Or pour acquerir ceste science, vraie, certaine, & parfaite
sortes de ce, vraie, certaine, & parfaite
prenotiõ cognoissance, il faut preallable-
ou auãt- ment auoir deux auãt-cognois-
cognois- sances, que les Latins appellent
sance. *prenotations*, dont l'vne consiste

en l'estre de la chose, que les Logiciens disent, *Que la chose est*: l'autre qui concerne l'essence; & l'appellent, *Qu'est-ce que la chose*. Je veux parler plus clairement: Avant que nous puissions dire, que nous sçavons quelque chose, ou que nous la cognoissons par sa cause, il faut sçavoir, qu'elle est, qu'elle n'est point chose feinte: & d'ailleurs aussi qu'est-ce qu'elle est par sa definition. L'auant-cognoissance *que la chose est* se diuise en deux: en celle par laquelle nous entendons que la chose est simplement, comme que l'homme est, que l'arbre est: & celle par laquelle nous entendons que la chose est telle & telle, comme que l'homme est raisonnable, docile, à deux pieds &c. que l'arbre est insensible; animé, brancheu, &c. L'auant-cognois-

Subdiuision des deux auant-cognoissances.

Liure sixième

fance *Qu'est-ce que la chose*, est aussi double: l'une concerne la seule interpretation ou etymologie du mot: l'autre la vraie essence & definition de la chose: dont nous traicterons au chap. 3. du liure suiuant. Et laissant ici vn tas de questions inutiles que d'autres y rapportent, passõs au vrai precepte de l'art, & voions qu'est-ce que science: la recherche de laquelle par la demonstration est l'argument & subiect de ce liure.

Qu'est-ce que Science?

CHAP. III.

Defini-
tion &
dission
de Sciẽce

LA Science est ou vniuerselle, ou singuliere: celle-ci est appellée Actuelle, celle-là Habituelle: Actuelle est celle, qui est acqui-

se par vne seule demonstration. Habituelle, est celle, qui est composée d'un grand nombre de Sciences Actuelles, ainsi qu'une habitude de plusieurs & fréquentes actions: comme la Physique, Metaphysique, & Mathématique, en chascune desquelles y a comme un nombre infini de demonstrations, & par conséquent sciences Actuelles, dont nous auons discouru au chap. x. du liure j. Ici nous ne traictons point de l'habituelle, ains seulement de l'actuelle, qui est vne certaine cognoissance de la chose par sa cause: comme de cognoistre qu'il est iour, parce que le Soleil luiet en nostre hemisphere, c'est sçauoir, c'est vne science actuelle & singuliere: non pas qu'elle soit des choses singulieres, mais parce qu'elle est d'un seul subject, d'une seule

Liure sixième

chose, toutefois vniuerselle, eternelle, & necessaire. Car la science estant vne certaine & infailible cognoissance, elle ne peut estre des choses singulieres, lesquelles roulent & coulent tousiours par vne vicissitude incertaine & muable & en leur estre & en leurs accidens. Et pour entendre que c'est necessaire, il faut reuoir le troisieme chapitre du premier liure. Pour entendre aussi que c'est vniuersel, il faut repeter le dernier chapitre du deuxieme liure. Or tout vniuersel est eternel, se perpetuant & eternisant en la succession des individus & choses singulieres. Pour l'entiere & parfaite intelligence de la susdite definition, il faut aussi remarquer que nous auons dict que Science est la cognoissance de quel-

que chose par sa cause, non pas par les causes : d'autant qu'il y peut eschoir plusieurs causes d'un mesme effect, comme l'efficiente ; la matiere, la forme, & la fin, dont nous traiterons ci-après au chap. 15. du liure suivant : mais l'une seule est toujours la vraie, propre, & prochaine cause de son effect. Par exemple on peut rendre plusieurs causes de la pluye, comme l'efficiente qui est le Soleil, lequel attire en la moienne region de l'air plusieurs exhalaisons humides & froides : en outre la cause materielle, qui sont ces exhalaisons-là : d'ailleurs la forme, qui est la propre cause & celle qui produit la science de ceci, sçavoir l'effusion & dissolution de la nuée en eau qui se décharge en bas, & choit à terre.

Cause de la pluye.

Liure sixième

Qu'est-ce que Demonstration?

CHAP. IV.



P R E S auoir montré qu'est-ce que Science laquelle se collige conclud & apprend par la demonstration, il faut aussi dire qu'est-ce que Demōstration. Le Philofophe * dit que la Demōstration est vn syllogisme Scientifique, c'est à dire, faisant & produisant science. Aussi a meritē ceste seule espece de syllogisme le nom de Demonstration, parce que seul il montre non pas seulement l'estre de la chose, mais aussi d'où & à cause de quoi elle est: qu'elle montre di-ie l'effect par sa cause, qui est induire ou produire science: la-

* cap. 2.
lib. 1.
post.
Analyt.

Qu'est-
ce que
Demos-
stration.

quelle difference distingue la demonstration des autres deux especes de syllogisme, qui sont probable, & captieux, par deux raisons. La premiere parce que la Demõstration est composée de principes necessaires, eternels, & vniuersels, comme il a esté dict : & le syllogisme probable des choses seulement vraisemblables, changeantes, & bien souuent indifferentes : & le captieux de principes frauduleux, captieux & ordinairement impossibles. L'autre, parce que la Demonstration produit science, laquelle est toujours certaine & infallible : & le syllogisme probable ne produit qu'opinion, laquelle est inconstante & vagante: comme il apert en ce que nous disons sçauoir ce que nous ne reuouons aucunement en doute:

Difference de la demõstration avec les autres especes de syllogisme.

Liure sixième

& opiner, auoir opinion, penser, estimer, cuider ce dōt nous faisons doubte. Pour le regard du syllogisme captieux il ne produit que faulseté, & erreur, chose toute contraire à la science. Apres auoir entēdu en gros qu'est-ce que demonstration voions analytiquemēt de quelles pieces elle est composée & bastie.

Quelles doivent estre les conditions des principes dont la Demonstration est composée. CHAP. V.



INSI que les artisans lors qu'ils veulent forger vn instrumēt propre ou à fier, ou à couper des choses dures, ou à rapla-

nir les rabouteuses, ou colorer vn corps, ont accoustumé de iuger des qualités & conditions requises à la matiere par l'usage d'icelui: Par exemple, ils iugent que la matiere d'un marteau doit estre dure, parce qu'il en faut battre le fer, & rompre les pierres: & qu'un pinceau au contraire doit estre fait de matiere molle & flexible, parce qu'il n'en faut que peindre & teindre la seule surface d'un corps.

De mesme par l'usage de la Demonstration qui est de produire science, il faut faire provision de principes (qui sont la matiere d'icelle) *vrais, prochains & immediés, premiers, plus cogneus, & causes de la conclusion:* sans lesquelles conditions & qualités la Demonstration seroit manquée & imparfaite. Aristote à ce propos a raporté les susdites condi-

*Condi-
tions des
principes
demon-
stratifs.*

Livre sixième

tions des principes démonstratifs en mêmes termes que ie fay à son imitation : lesquels il a fort subtilement couchés : car les deux premières conditions, sçauoir que les principes doiuent estre *vrais, prochains ou immediés*, ne se raportent qu'à leur matiere : mais les autres trois dernières qui sont, que ces mesmes principes doiuent estre, *Premiers, plus cogneus, & causes de la conclusion*, se raportent tant à la matiere, qu'à la conclusion : aussi sont ils reduits en termes de cōparaison & relation : d'autant que premier se refere à ce qui lui est posterieur, plus cogneu au moins cogneu, & la cause à son effet : en sorte que tels principes doiuent estre premiers, plus cogneus, & la cause de ce qui est conclud par la demonstration. Encore faut-il expliquer

pliquer plus clairement & particulièrement les conditions susdictes.

Quels principes sont vrais, prochains ou immediés, premiers, plus cogneus, & causes de la conclusion.

CHAP. VI.

PAR les principes vrais Principes vrais. il faut ici entendre ce qui est vraiment en la nature : car de ce qui n'est point, il n'y a point de science. Par les prochains & immediés Prochains & immediés. il faut entendre les choses qui donnent estre immediatement à l'effect, desquelles l'effect depend prochainement & sans moien ni entre-deux, Ce que ie rendrai aisé par vne distinction esclaircie d'un ou deux Deux sortes de Demonstration. exemples. Il y a deux sortes de

Liure sixième

Demonstration, l'une appellée *Parce que la chose est*, d'autant que par icelle nous apprenons que certainement la chose est, quoy que ce ne soit point par sa propre & prochaine cause. L'autre est appellée, *à cause de quoy la chose est*, d'autant que par icelle nous n'entendons pas seulement l'estre de la chose, mais aussi dont elle prend son estre. Par exemple, si quelqu'un dict que les arbres ne respirent point, parce qu'ils n'ont point de sentiment, il en raporte bien une cause, toutefois esloignée & immediee: mais s'il dit que c'est d'autant qu'ils n'ont point de poulmon, c'est en dire & sçavoir la prochaine, immediee, & propre cause. Encore un autre exemple. Si quelqu'un dict qu'il sçait que l'homme est mortel, d'autant qu'il est animal, il en raporte

bien vne cause telle quelle, & par trop esloignée: mais s'il disoit, parce qu'il est vn corps mixte & composé des quatres elemens, il en mōstrera la vraie, propre, prochaine, & immediate cause, argumentant ainsi,

{ *Tout corps mixte est mortel & corruptible,*
{ *Tout homme est corps mixte,*
{ *Tout homme donc est mortel & corruptible.*

Pour le regard des autres trois conditions elles coulēt par vne mesme interpretation. Car qui sçaura que les principes d'une demonstration sont cause de la conclusion, sçaura par mesme moien qu'ils sont premiers: & plus cogneüs: estāt certain que la cause est tousiours premiere & precedente son effect, & par mesme moien plus cogneue, si non par les sens externes, pour le moins par nature. Car les effects & choses singulieres sont bien les objets de nos sens ex-

Premiers plus cogneüs, & cause de la cōclusion.

Liure sixième

ternes , mais les causes & les choses vniuerselles sont premières naturellemēt & par discours de raison:laquelle distinction est rapportée par le Philosophe. *

cap. 5. li. 1. Physf.

Qu'est-ce que Principe & en combien de façons il se prend. CHAP. VII.

N V S Q V E S. ici dans ce liure nous auons souuent vsé de ce mot Principe le prennant pour les propositions dont est composé le syllogisme demonstratif, auxquelles sont requises toutes les cinq conditions ci-dessus expliquées. Mais encore en faut il discourir plus particulièrement. Il est dōc certain que ce mot Principe se prend improprement & largement pour toute proposition

certaine, mais proprement pour celle-là seulement qui entre en la demonstration, & est appellé ^{*cap. 2.} par le Philosophe proposition ^{lib. 1.} ^{poster.} ^{analyt.} immediée: parce qu'il n'est pas principe (en François Cōmencement) s'il y auoit quelque autre cause premiere qu'icelui. Or des principes les vns sont appellés Axiomes, les autres ^{Axiomes & Positiōs.} Positions, que les Grecs appellēt Theses. Axiome en Grec c'est à dire Dignité, lequel nō a esté attribué à ceste sorte de Principes, parce qu'ils sont dignes qu'on y adiouste foy sans autre preuue. Et se subdiuisent en ceux qui sont propres à chaque Discipline, & ceux qui sont communs à tous arts & sciēces, cōme nous auons dict au chap. 6. du liure 4.

Les Theses ou positions se subdiuisent aussi en deux sça-

Liure sixième

uoir en Hypotheses Suppositions & Definitions.

Les Suppositions sont (en tant que Principes) des propositions rapportées & accordées comme estât vraies sans absurdité, quoy que vraiment elles ne soient point, & sont fort frequentes & practiquées en Mathematique, cōme quand on demande qu'il soit permis de tirer vne ligne d'vn poinct à vn autre poinct, du ciel à la terre, du pole arctique à l'antarctique: ou en la Logique, voire en toutes disciplines, que de deux contradictiōs, il faut accorder pour vraie l'vne ou l'autre. Car en telles suppositions nous ne proposons ni n'accordōs rien d'absurde, ni d'impertinent. Quand aux Definitions nous en parlerons plus commodément au chap. 3. du liure suiuant: & nous suffira de

rechercher ici briefuement si par la definition comme par la demonstration nous pouuons acquerir vne parfaite cognoissance & Science.

Si par la definition on peut demonst^rer, & en quoy elle est differente de la Demonstration. CHAP. VIII.

LE Philosopher employãt presque tout son secõd liure de la 2. Resolutiõ à rechercher si la definitiõ essentielle de la chose peut estre demonstrée, c'est à dire, cõclue en Demonstration, & si elle est vn moien & instrumēt de sçauoir, c'est à dire, de produire science demonstratiue, & si elle differe de la Demõstration, a dõné oc-

Liure sixième

caſion à ſcs interpretes, qui eſtoient trop à loilir, de diſputer ces queſtions-là avec tant d'altercation & cõtention preſque inutile, qu'à la lecture on verroit plus de bruit que de fruit: vcu meſme que le tout a eſté ſubtilement & elegãment reſolu par le meſme Philoſophe au chap. 9. du liure prealleguë. Toutefois parce que les mots en ſont trop obscurs aux apprentifs, j'aime mieux leur en donner l'intelligence d'vn autre biais gardant le ſens non les termes. Il faut donc ſçauoir que la definition des Subſtãces & celle des Accidens eſt toute differente. Car la definition des Subſtances contient leur forme, qui n'eſt autre choſe que leur propre eſſence, laquelle eſt iointe à la matiere par ſoi-meſme non par autre cauſe quel-

Différence de la definition des ſubſtances & accidens.

conque, parce qu'elle est cause de soi-mesme, estant par soi-mesme. Ainsi difons nous qu'*animal raisonnable* est la definitiõ, & l'essence, & la forme de l'hõme, & sa cause propre, & toutefois c'est l'homme mesme: car il est homme, parce qu'il est animal raisonnable. Pour le dire donc en vn mot, les substances sont elles mesmes causes de leur estre, estant par soi-mesme, & ne procedant d'autre cause quel cõque. Quãt aux essences des Accidens, elles ne sont point causes de leur estre, mais dependent de causes diuerses, par lesquelles iceux accidens sont appliqués à quelque subiect. Ainsi l'ombre n'est point de soi-mesme, mais par l'interuẽtion de quelque corps opaque qui empesche la lumiere. Est ant dõc certain que Sciẽ-

Cause de l'ombre.

Liure sixième

ce n'est autre chose que la co-
gnoissance de la chose par sa
cause: les definitions ou essen-
ces des Accidens aiant seules
vne propre cause de leur estre,
& non les substances: Il s'ensuit
aussi que les definitions ou es-
sences des seuls Accidens, non
des substances peuuēt estre de-
monstrées, estant prinſes pour
Medium és principes ou propo-
sitions de la Demōstration: Ce
que le Philosophe conclud en
vn mot, disant *, que par mesme
moien nous sçauons qu'est-ce
qu'Accident, & à cause de quoi
il est: Ainsi sçauōs nous en mes-
me temps qu'est-ce que le ton-
nerre, & sa cause: sçauoir, vn
bruiēt esclatant en la nuée. Au
contraire la definitiō ou essen-
ce des substāces ne se peut col-
liger ou conclurre par Demon-
stration, attendu qu'elle n'a au-

*Resolu-
tion de
la que-
stion ci
dessus
proposée.*

** cap. 2.
lib. 2.
post.
Analyt.*

tre cause de son estre que soi-
mesme : ni par mesme raison.
aussi les substances ne peuvent
estre demonstrees, ains seule-
ment leurs accidens & proprie-
tés. Ainsi ne puis-je pas dire la
cause de l'homme, mais bien la
cause de sa rougeur, de sa cho-
lere, &c. Quant à la differen-
ce qui est entre la Definition & Differ-
rences de
la Demonstration, elle est dou- la défini-
tion &
demon-
stration.
ble. L'une que la Demonstra-
tion se fait avec discours, car
c'est un syllogisme : & la Defi-
nition n'est qu'une simple orai-
son, ou enonciation. L'autre
que la Demonstration enseigne
la cause de la chose : & la Defi-
nition qu'est-ce que la chose.

Il m'a semblé que ce liure
estoit suffisant pour cognoistre
qu'est-ce que Demonstration,
& qu'un plus grand discours
pourroit apporter plus de diffi-

Liure sixième

culté que d'vtilité : estant certain que celui qui aura eu la patience d'entendre tout ce petit œeuure, fera assés de commentaires, & forgera assés de questions de soi-mesme. Soit donc assés discouru de la partie Analytique.





LE SEPTIÈME

LIVRE DE LA LOGI-
que, ou art de discourir
& raisonner.

CHAP. I.



PREs auoir parcouru la premiere partie de la Logique, qui est appelée Analytique, Résolutive ou Iudicielle: il faut discourir sur l'autre partie laquelle a trois noms. Car premiere-ment elle est appelée Dialectique, de l'etymologie duquel mot nous auons parlé au chap. 2. du liure 1. Apres elle est appelée Topique, c'est à dire Locale, du mot Grec, *topos*, * qui

Ceste partie de Logique a trois divers noms.

70 70 2

Liure septième

seigne à tirer & puiser des preuues & des argumens de certains preceptes & lieux communs comme des fontaines. Elle est aussi appelée Inuention, parce qu'elle monstre à inuenter & trouuer des preuues & argumens non pas necessaires, comme la Demonstration, mais biẽ probables & vrai-semblables: tellement qu'en dignité & en certitude, le syllogisme Topique est bien inferieur au Demonstratif: mais en vsage il est bien plus commun. Car la Demonstration ne sert que pour les sciences: & le syllogisme Topique sert non seulement à toutes disciplines, mais aussi pour le discours & entretien familier, ainsi que le Philosophe mesme le tesmoigne au chap. 2. du 1. liure des Topiques. C'est pourquoy il y a plusieurs grãds

*L'usage
frequent
de la Topique.*

personnages qui apres lui ont escrit particulierement de ceste partie : comme Ciceron, Quintilian, Rodolphus Agricola, & autres, des œuures desquels, comme de beaux & feconds jardins nous recueillirōs les plus gentiles fleurs, commençant par la definition & diuision du Lieu & Argument.

Qu'est-ce que Lieu, & Argument, & de leur diuision.

CHAP. II.

L O VT ainsi qu'il est aisé de trouuer les choses abstruses & cachées quand on sçait le lieu où elles sont encloses : ainsi auant que nous pouuoir fraier le chemin à la recherche des preuues & ar-

Liure septième

gumens il faut ſçauoir le lieu ou ils ſont cōme cachés. C'eſt pourquoy Ciceron * a tres-bien dit que le Lieu n'eſt autre choſe que le ſiege de l'argument: & l'Argumēt la raiſon d'vne choſe douteuſe pour perſuader. Or eſt-il qu'Argument ſe prend en deux manieres: la premiere pour le ſubject & l'abregé d'un diſcours, qu'on dict autrement le theme. La ſeconde, pour le terme metoien, ou *mediam* de l'argumentation. En laquelle ſignificatiō, nous le prenons ici: & differe beaucoup de l'argumentation: car l'Argumentation conſiſte en diſcours comme le ſyllogiſme, l'Exemple, l'Induction, l'Enthymeme: & l'Argument prins propremēt, n'eſt que le terme metoien par lequel on conclud l'attribut de ſon ſubject. Et vient du

*in Par-
tition.

Qu'eſt-
ce que
Lieu,
& Ar-
gument.

Differe-
ce de
l'argu-
ment &
argumē-
tation.

mot Latin *Arguere*, c'est à dire, monstrier, prouuer.* Or parce que les argumēs ont tous leurs lieux propres, dont ils sont extraits, la diuision des lieux & des argumens est vne mesme, sçauoir que les vns sont artificieux, & dependans des preceptes de l'art: les autres hors de l'art. Les artificieux sont subdivisés en ceux qui sont propres à chaque discipline, comme à la Physique, à la Metaphysique &c. dont nous n'auons ici que faire: les autres sont communs esgalemēt à tous arts & sciences, lesquels ils nous faut ici expliquer par ordre. Ces lieux & argumēs communs se subdivisent derechef en ceux qui touchent & concernent entiere- mēt l'affaire dont est question, & sont trois seulement, la *Definition*, le *denombrement des parties*

Virgil.
Degene-
res ani-
mos ti-
mor ar-
guit.

Diuision
des lieux
& des
argumēs.

Livre septième

*d'un tout, & l'Etymologie, source, ou derivation du mot : & en ceux qui regardent aucunement la question proposée, qui sont treze selon Ciceron, celui des cō-
iugués, du Genre, de l'Espece, de la Similitude, de la Dissimilitude, du Contraire, des Adoints, des Antecedens, des Consequens, des Repugnans, des Causes, des Effects, de la Comparaison des plus grands, des pairs ou égaux, & des moindres. De tous lesquels nous traicte-
rons par ordre.*

Du lieu de la Definition.

CHAP. III.

LA Dèfinition tient à bon droit le premier rang entre les lieux qui concernent toute la question proposée, attèdu qu'elle explique en-

tierement toute l'essence de la chose définie. Or la définition regarde ou le seul mot¹, la voix, le nom, le vocable, la diction, qui n'est autre chose que l'etymologie, comme quand on dit que le triangle est ainsi appelé, parce qu'il a trois angles: ou bien regarde toute l'essence de la chose définie, & celle-ci encore se subdivise en celle qui est parfaite, & celle qui est imparfaite. La définition parfaite est composée de deux pièces, sçavoir du genre & différence tres-propre: comme celle-ci, *L'homme est un animal raisonnable.* L'imparfaite est celle qui à faute de différence tres-propre est composée avec le genre de propriétés & accidens: & d'autant que l'autre est plus riche & accomplie, celle-ci est plus ordinaire: à causes que le iugement hu-

*Deux
sortes de
défini-
tio.*

*Subdi-
vision de
la défini-
tion es-
sentielle.*

Liure septième

main recognoit peu de differēces tres-propres : Et s'appelle plustost description que définition, parce qu'elle depeinct, colore, & décrit plustot l'essence de la chose, qu'elle ne la definit pas. Toutefois l'argument tiré de la description à la chose décrite est aussi assureé, que celui qui est prins de la vraie & parfaite definition. Les axiomes donc desquels il faut en ce lieu puiser les argumens sont deux & iceux contraires pour seruir à contraires subiets. Le premier, *A tout ce que la Definition conuient, conuient aussi la chose definie : & reciproquement, A tout ce que la chose definie conuient, conuiēt aussi la definition.* L'autre: *A tout ce que la definition ne peut cōuenir, la chose definie ne peut aussi conuenir : & reciproquement, A tout ce que la chose definie ne peut*

*Axiomes de ce
Lieu.*

conuenir, la definition ne peut aussi conuenir. Par exemple, quand ie definis l'homme *Animal raisonnable* : *Homme* c'est la chose definie, *Animal raisonnable* la definition : Il est certain que tout ce à quoy conuient estre *homme*, conuient aussi estre *animal raisonnable*, & reciproquement, à tout ce à quoy conuient estre *animal raisonnable*, conuient aussi estre *homme* : Et au contraire, A ce à quoy estre *homme* ne peut conuenir, ne cōuient non plus estre *animal raisonnable* : & reciproquement, A ce à quoy estre *animal raisonnable* ne conuient pas, ne conuient non plus estre *homme*. Toute la raison de quels axiomes & maximes est fondée sur la reciprocation & correspondance de la definition & chose definie, qui ne s'estendent aucunemēt l'vne plus que

Liure septième

l'autre. Tellemēt que d'ici nous pouuons apprendre vne pareille maxime entre l'espece, sa difference tres-propre, & sa propriété en la quatrième maniere, qui sont choses si reciproques que ce qui conuient à l'vn conuient aussi l'autre, & au cōtraire ce qui ne peut cōuenir à l'vn ne conuient pas à l'autre.

Du lieu du denombrement des parties. CHAP. IV.

A PRES le lieu de la definition, s'ensuit tres-bien celui qui regarde le denombrement des parties : car il se raporte aussi à toute la question proposée, attendu la reciproque connexité qu'il y a entre les parties & leur tout. De ce lieu il faut tirer quatre axio-

Axiomes de ce lieu.

mes: Le premier, *Que le Tout posé, toutes parties sont aussi posées.* 1.
comme si le corps humain est, il faut qu'il y ait teste, bras, jambes, ventre, &c. Le second, *Que si toutes les parties ioinctes sont, il faut aussi que le tout composé d'icelles soit: cōme s'il y a teste, bras, jambes, ventre &c. il s'enfuit qu'il y a vn corps humain.* 2.
I'ay dict toutes les parties ioinctes, parce qu'une ou plusieurs, si toutes ensemble n'y sont ne peuvent composer le tout. Le troisieme axiome est, *Que si le tout est osté, les parties (pour le moins aucunes d'icelles) sont ostées: comme s'il n'y a point de maison, ou toutes les parties d'icelle ou quelques vnes defaillent.* 3.
Le quatrieme, *Que si toutes les parties, voire vne seule est ostée, le tout n'est plus: comme s'il n'y a point de toit, ou de muraille nī pa-* 4.

Liure septième

roit, ou fondement, il ne se peut conclurre qu'il y ait maison.

Je veux encore dire ce-dessus en termes de l'art plus propres. Du tout aux parties l'argumēt est bon affirmant, soit à vne, ou à plusieurs, ou à toutes. Car si la maison est, il y a par consequent & fondement, & murailles ou paroits, & toict &c. Mais en niant, l'argumēt ne vaut rien à toutes les parties, ains à vne, ou aucunes seulement: car pour dire que la maison n'est pas, il ne s'ensuit pas que le fondemēt ne puisse estre. Au contraire d'une, plusieurs, ou toutes les parties au tout l'argument est bon en niant: comme le fondement n'est pas, ou le toict &c. Par consequent la maison n'est pas. Mais affirmant l'argument ne vaut rien des parties au tout, que par le denombrement de
toutes

toutes icelles: comme le fondement, est & par consequent la maison, c'est mal cōclud. Mais par le denombrement de toutes les parties de la maison, on colligera bien que la maison est point.

D'ailleurs il faut ici prendre garde qu'il y a des parties composantes le tout, & sans lesquelles le tout ne peut subsister, cōme le corps humain sās teste, ou la maison sans fondement: & d'autres qui ne sont que parcelles ou particules, sans lesquelles le tout ne laisse pas d'estre, quoi qu'il en soit moins parfait, comme est au corps humain vne oreille, vn doigt: ou en vne maison vne tref ou foliue.

Liure septième

Du lieu de l'Etymologie.

CHAP. V.



Ommela definition explique toute l'essence de la chose definie: de mesme l'Etymologie explique toute la force du mot. Mais pour entendre ce qui est de ce lieu, il faut sçauoir que tous les mots sont ou Primitifs, ou Deriuatifs. Primitifs sont ceux qui ne prennent point leur origine d'un autre mot, ains ont esté inuentés par la seule & nuë volonté des hommes tels qu'ils sont, cõme *amour, bien, mal, pierre, oiseau* &c. Deriuatifs sont ceux qui sont extraits d'autres mots, cõme *Oiseleur*, d'*oiseau*: *docteur*, de *doctrine*. Or est-il qu'il faut apres tout cela confesser que

*Diuisiõn
des mots
en Pri-
mitifs et
Deriuati-
tifs.*

les argumens tirés de ce lieu n'ont rien qu'apparence, & fort peu d'asseurance & fermeté, soit en affirmant ou en niant, comme il est docteur, par conséquent il a de la doctrine: il est soldat, partant il est soldoïé : il n'est pas soldat, par conséquent il n'est pas soldoïé, il ne s'ensuit pas ni en l'une ni en l'autre façon, & n'y a preuve si fresse que celle-ci : si ce n'est pour persuader les ignorās. Voilà quand aux trois lieux qui regardent toute la question proposée.

La preuve de ce lieu est fresse.

Du lieu des Coniugués

CHAP. VI.

 EST ici le premier des lieux qui regarde aucunement la question proposée, & non tout ce dont il s'a-

Liure septième

git. Auquel on apprend de tirer consequence du Concret à l'Abstract, ou de l'Abstract au Concret. Nous appellōs Concret certaine forme accidentaire en tant qu'elle est conioincte à son subject, comme quand ie dy *Blanc* ie ne signifie pas seulement la blancheur, mais aussi quelque subject auquel elle est attachée. Ce mot est fort significatif en Latin & ne se sçauroit tourner en vn propre mot François, car il vaut autāt à dire que, *Regardé ensemble*, parce que tout ensemble vous voiez le subject & l'accident conjoint à icelui. Abstract n'est autre chose que ceste mesme forme accidentaire considerée sans son subject par l'abstraction de nostre entendement, quoy qu'à la verité iamais l'accidēt ne soit hors de son subject: comme qui confi-

Qu'est
ce que
Concret
& ab-
stract.

dereroit la Blâcheur fans la chose blanche, l'humanité fans auoir esgard à l'homme, la vaillance fans auoir esgard à aucun homme vaillant.

Or Coniugué ne signifie autre chose en Latin que ioinct à vn mesme ioug : lequel nom est attribué aux mots qui descendent les vns des autres, & partant semblent estre tous liés ensemble à cause qu'ils sont semblables en tout, excepté en terminaison. En fin les Coniugués sont les mots que nous auons appellés Paronymes, avec le Philosophe, aux Categories: * tellement qu'ici nous monstrerons seulement la maniere d'argumenter de l'vn à l'autre. Il est donc certain que des vrais Coniugués & Paronymes, c'est à dire, qui sont tels & de nom & de signification,

Qu'est-ce que Coniugué.

* liure 2. chap. 2.

Liure septième

l'argument est bon & en affirmant & en niant: comme il est vaillant, il a donc en soi de la vaillance: Il est vicieux, il a donc

*Commēt
les argu-
mēs sont
puisēs de
ce lien.*

en soi du vice: Il n'y a point en lui de doctrine: il n'est donc pas docte. I'en veux encore adiouster vn autre exemple du Poëte Properce qui conclud que nul amant n'est libre, parce qu'il n'a point de liberté, en semblables mots,

*Puis que tous les amans perdent leur liberté,
Nul amant ne vit libre, ains en captivité.*

Il faut toutefois prendre garde qu'il y a des Aduerbes (que les Logiciens appellent cas des Coniugués) lesquels paronymisent avec les vrais paronymes: d'iceux toutefois l'argument n'est pas assurement tiré aux autres: comme il ne s'en suit pas, Cæsar a eu ce iour-d'hui crainte, par consequent il est

craintif & timide: Socrates a fait vne folie, * partant il est fol. Et ainsi des autres.

*C'est cõ-
porté en
cela fol-
lement.*

*Des lieux du Gẽre, & de l'Es-
pece. CHAP. VII.*

LE Genre & son espece ou Especies estant relatifs il les faut traicter ensemble: & ce fort briuemẽt d'autãt que no^s en auõs discou-
ru amplement au 2. liu.* L'argu-
ment donc est bien tiré du gen-
re à l'Espece par negation non
par affirmation. Car il s'ensuit
bien de dire, *Il n'est pas animal,*
par consequent il n'est pas homme:
& non pas ainsi, *Il est animal,* &
par consequent homme: car il peut
estre chien, loup, ou autre espe-
ce d'animal. Au contraire l'ar-
gument est bon de l'espece au

**chap.
2. & 3.*

*Comme
il faut ti-
rer les
argumẽs
de ces
deux
lieux.*

Livre septième

genre par affirmation non par negation. Car il s'ensuit bien de dire, *C'est un poirier*, & par consequent *vn arbre* : mais non pas ainsi : *Ce n'est pas un poirier*, par consequent *ce n'est pas un arbre* : car peut estre ce sera vn prunier, cerisier, ou autre espece d'arbre.

Du lieu de la similitude.

CHAP. VIII.



Le lieu ici n'est pas si propre à fournir de bons & forts argumés, qu'à esclaircir les choses douteuses, & instruire les personnes rudes & grossieres. Aussi est-il plus propre aux Poëtes & Orateurs qu'aux Philosophes. La maxime de celui est telle : *Des choses semblables la raison & la forme en est semblable.*

*Axiome
de ce
Lieu.*

Surquoi il faut se resouuenir de ce que nous auons dict sur la fin du chap. de la Qualité, au liure 3. sçauoir que les choses ne peuuent estre dictes semblables qu'à raison de la qualité : & partant si la similitude est fondée sur autre accident que sur la qualité, elle n'est pas proprement similitude. Toutefois en matiere de discours ordinaires toutes comparaisons, exemples, & similitudes se confondent quelquefois. Je n'ai que faire d'en rapporter ici qu'une ou deux: car chascun en sçait assés pour peu de lecture qu'il ait. Envoici donc vn exemple :

*Ainsi qu'aucunesois vn nocher diligent
Ne sçauroit soustenir la fureur de Neptune:
De mesme quelquesois l'homme sage & prudent
Ne sçauroit resister à l'aduerse fortune.*

Encore celui-ci.

*Ainsi que le Pigeon viét aux tours biē blāchies,
De mesme les flateurs aux maisons enrichies.*

Liure septième

Or est-il qu'en toute similitude il y a deux parties : l'une c'est la proposition, qui commence ordinairement par ces mots, *Comme, Ainsi que*: l'autre est appelée redition ou retour, & cōmence par tels mots, *De mesme, Semblablement, Aussi*.

Du lieu de la Dissimilitude.

CHAP. IX.

* Dont nous avōs parlé au liu. 2. chap. 5.



LA Dissimilitude, Dissemblance, ou Différence commune (Je dis cōmune pour la distinguer de la propre & tres-propre *) ne differe de la similitude que par la seule negation : car elle a au demeurāt les mesmes deux parties, & le mesme fondement. L'axiome de ce lieu differe aussi du precedent par la seule nega-

Axiome de ce Lieu.

tion, estant tel: Des choses dissemblables la raison & forme est dissemblable: car dissemblable veut autant à dire que non semblable. Par exemple: Le souper d'un precheur n'est pas pour contenter tous les auditeurs, comme sa seule voix. Il ne faut point auoir iour certain pour le Conseil comme pour les sacrifices. Voici encore vn gentil exemple de Catulle,

*Du flamboiant Soleil la lumiere dorée
Toufiours à tous reuit ne mourât que la nuit:
Mais nostre courte vie aussi tost ne reluit,
Qu'à jamais elle encourt la mortelle serée.*

Du lieu des Contraires.

CHAP. X.



OVS auons fort amplement discouru des contraires au chap. 13. du liure 3. lesquels nous auons appellé generalement opposés

Liure septième

& iceux distingué en quatre Especies. Et à tant il suffira de rapporter ici les axiomes propres à chaque espee pour en tirer des argumens. La premiere espee donc des Opposés ou Contraires est de ceux qui sont proprement appellés *Aduerses*, desquels l'un estant mis, l'autre est osté: ce que les Logiciens expriment autrement par ceste inaxime:

Axiome 1. de ce Lieu pour les Aduerses.

Les contraires sont consequens aux contraires: c'est à dire si nous affirmons vn cōtraire aduerse de quelque sujet, nous en nierōs l'autre: lui attribuant l'un, nous le dechargeons de l'autre: comme si nous disons que Pyrrhus est vaillant, il s'ensuit donc qu'il n'est pas coüard. La seconde espee est des Relatifs, desquels l'un ne peut iamais estre sans l'autre: parce que la nature les produisant ensemble (en ce qui concerne

Axiome 2. pour les Relatifs.

la relation) il faut que de necessité ils s'entre-suiuent tousiours l'vn l'autre : comme pere & fils, double & simple &c. ce que nous auons monstré clairemēt aux Categories liure 3. La troi- *Axiome*
 sième espeece est des Priuatifs, *3. pour*
les Pri-
uatis.
 lesquels iamaïs ne peuuent estre en-semble en vn mesme subiet, pour le moins en mesme temps & en vne mesme partie : comme la veuë & l'aueuglemēt ou cecité: l'ouïe & la surdité &c. tellemēt qu'allegant l'estre de l'vn, il faut de necessité conclurre & inferer l'absence de l'autre : toute-fois diuersement, car si l'habitude est en vn subiect, la priuation sans doubte ni est point: mais si la priuatiō a faisi ce mesme subiet, il s'ensuit que l'habitude n'y est plus, ni iamaïs ni sera en ce monde: parce que de la Priuation à l'habitude n'y a ia-

Livre septième

Axiome
4. pour
les con-
tradi-
ctaires.

mais regrés ni retour, comme nous l'auons aussi monstté au lieu preallegué. La quatrième espece est des *contradictaires* l'un desquels est toujours *vray* de quelque *subiet* qu'il soit dict ou enoncé, & l'autre *faux*: comme il est, ou il n'est pas assis: il est iour, ou il ne l'est pas: le redempteur reuiendra ou ne reuiendra pas: & ainsi de toutes autres choses, necessaires, possibles, ou impossibles.

Du lieu des Adoints ou Con- ioints. CHAP. XI.



*L'usage
de ce
Lieu.*

Le lieu ici est plus propre aux orateurs & harangueurs qu'aux Philosophes, car il consiste principalement en la preuve qui se tire des circonstances des personnes, des lieux, & des

temps. Es personnes on considère le país, l'age, les predecesseurs, l'education, nourriture, instruction, ou profession &c. Es lieux, si c'est vne Eglise, vn Palais roial: vn lieu de respect, vne ruë publique, vn bois, vn lieu conuert, &c. Au temps, si c'est pendant que les autres assistent à l'office diuin, pendãt que l'offensé red iustice en son siege, pendant qu'on jouë, &c. Car telles circonstances aggrauent ou allegent le fait. Ici se peuuent aussi raporter les presomptions, soupçons, signes, indices, & argumens, dõt nous auons parlé au liure cinquième chap. de l'Enthymeme. Car à la verité ces considerations ont peu de force pour seruir de preuue à part, mais conioinctement elles seruent beaucoup à la verification d'vne chose qui

Liure septième

d'ailleurs est incertaine. Ainfi
disoit Ouide,

*Ces choses-là conjointes donnent coup,
Ores qu'à part elles n'aident beaucoup.*

*Distinction des
presomptions.*

Or faut-il distinguer tous ces
euenemens là, toutes ces consi-
derations & presomptions en
trois: les premieres aduiennent
auât la chose, comme le cour-
roux, les menaces &c. les secõ-
des, avec la chose, comme le
combat, les coups &c. les troi-
sièmes apres la chose, comme
la fuite, la crainte, le tremble-
ment, le chancellement & peu
d'assurance qu'on a à respon-
dre. Toutes lesquelles conside-
rations seruent de preuue à vn
homicide.

Du lieu des Antecedens.

CHAP. XII.

*Signifi-
cation 1.
d'Ante-
cedent.*



Antecedent ou Prece-
dent selon l'ordre na-
turel est ce qui precede

& est premier qu'un autre, cōme le Genre est premier que l'espece, la cause que l'effect: dont il a esté discouru au chap. 14. du liure 3. Encore se prend ce mot *Antecedent* pour ce qui peut estre le subject d'un autre en quelque proposition, en sorte que lui mis, il s'en ensuit un autre: dont a esté traitté au chap. 13. du liure. 5. Mais en ce lieu *Antecedent* est prins en vne signification differente de ces deux-là: à sçauoir pour vne chose à laquelle de necessité s'en ensuit vne autre, quoy que celle-ci qui s'en suit soit naturellement precedente. Par exemple, si on diët qu'un champ est prest à estre moissonné, il s'en ensuit de necessité qu'il a esté semé, quoi que le semer precede le moissonner. De mesme, s'il est vray de dire qu'une fem-

Signification 2.

Signification 3.

Liure septième

me est enceinte, il s'enfuit tres-
bien qu'elle a eu l'accointance
du malle : quoi que ceci soit
precedent à cela. Or est il que
de l'antecedent au consequent
l'argumēt n'est bon qu'en affir-
mant, tellement qu'il faut col-
loquer l'antecedent en la Re-
prinse, pour conclurre le con-
sequent, comme

*Comment
il faut
argumē-
ter de ce
Lieu.*

*S'il y a moisson en ce champ, il a esté semé,
Or il y a moisson en ce champ,
Ce champ donc a esté semé.*

Du lieu des Consequens.

CHAP. XIII.

*Qu'est-
ce que
Conse-
quent en
ce Lieu.*

CELVI qui aura remarqué
ici-dessus qu'est-ce qu'An-
tecedent, iugera facilemēt que
le Consequent ici n'est autre
chose que ce qui s'enfuit à tel
antecedēt, quoi que ce mesme
consequent soit le premier en

l'ordre de nature. Et cōme l'argument ne vaut rien de l'Antecedent au Consequent que par affirmation : au contraire il ne vaut rien du Consequēt à l'Antecedent que par negation : tellemēt que pour inferer & conclurre la negation de l'Antecedent, il faut disposer en la Reprinse la negation du Consequent, en ceste sorte

Si ce champ n'a pas esté semé, il ne se peut pas moissonner

*Or il n'a pas esté semé,
Il ne se peut donc moissonner.*

En voici vn autre exemple.

*Si cest homme vit vertueusement il est noble,
Or il ne vit pas vertueusement,
Il n'est donc pas noble.*

Du lieu des Repugnans.

CHAP. XIV.



Ly a autant de differēce entre les choses repugnantes & contrai-

Liure septième

res, qu'entre le genre & l'espe-
ce. Car tout ce qui est contraire
est bien Repugnant, mais tout
ce qui est repugnant n'est pas
contraire: d'autant qu'à vn cō-
traire n'y a qu'un seul contraire,
ainsi que nous auons monstré
ailleurs:* mais à vne chose quel-
le quelle soit vne infinité d'au-
tres, voire toutes les autres de
differente espece sont repugnā-
tes: tellement que *Repugnant* est
ce qui ne se peut attribuer à ce
à quoy il est repugnant: ainsi
l'homme, l'ange, le ciel, le feu,
le metal, l'arbre, la pierre &c.
sont entr'eux repugnans, & vn
à tous, & tous à vn: parce que
l'un ne se peut vraiment affir-
mer de l'autre, ains seulement
nier: qui est la maxime fonda-
mentale de ce Lieu. Ainsi Enée
dans Virgile recognoit Venus
pour Déesse par les choses qu'il

*Diffé-
ce du Cō-
traire &
Repu-
gnant.*

**liv. 1.
chap. 13.*

*Qu'est-
ce que
Repu-
gnant.*

iugeoit en elle repugnantes à l'humanité quoy qu'elle fut habillée en fille quand il luy dit, *

*Ta belle grace & ta voix, ô pucelle,
Me fait iuger que tu n'es pas mortelle.*

Du lieu des Causes.

CHAP. XV.

D' Autāt que ce Lieu est comme vne viue source de laquelle ruiffelle vne infinité d'argumens, il merite aussi que nous nous arrestions plus qu'aux autres : veu mesme qu'il n'est pas seulement nécessaire à toutes les parties de Philosophie, mais aussi qu'il nous fait heureux, si nous croions le Poëte Latin, * quand * 2.
Georg. il dict,

*Heureux celui-là Et parfait,
Qui des choses les causes sçait.*

Or parce qu'il y a plusieurs for-

Liure septième

tes de cause, j'en rapporteray trois diuisions principales.

*Premiere
re distin-
ctiō des
Causes.*

La premiere est que des causes les vnes sont premieres, les autres secondes. Les premieres sont la prouidence de Dieu ou de la Nature, qui operent & agissent par les causes secōdes. Des secondes les vnes sont generales comme le Soleil, la Lune, les Astres, les elemens: les autres sont particulieres & propres, comme sont toutes les choses inferieures en tāt qu'elles produisent leur semblable, mais c'est tousiours avec l'aide des vniuerselles. C'est pourquoy le Philosophe dict que le Soleil & l'homme engendrēt l'homme: le Soleil, cōme cause vniuerselle qui aide à la generation & procreation de toutes choses: l'homme cōme cause propre à engendrer son sem-

blable. Mais encore la Lune plus que nul autre des Planettes, comme estant au plus bas des cieux a aussi plus d'influence & de vertu sur les choses terrestres.

La seconde diuision est prise de Platon en son Phedre : ou il dict que des causes les vnes sont simplement & proprement causes, les autres causes sans lesquelles l'effet ne pourroit estre produit, quoy que celles-ci ne soient les vraies causes d'icelui. Par exemple la vraie, propre, & simple cause de nostre veuë c'est l'œil : toutefois avec nos yeux nous ne sçaurions voir si l'air n'est esclairé & illuminé ou par le Soleil, ou par la Lune, ou par les estoiles, ou du feu, ou quelque autre corps lumineux diaphane & transparent, qui serue de medium par lequel nous

*Diuision
2. des
causes.*

*Medium
de la
veuë.*

Liure septième

voions les couleurs. C'est pourquoy en la nuit sombre & tenebreuse toutes choses semblent noires, quoy que nous ouuiriõs les yeux, parce que le rayon de nostre veuë n'a point alors de medium, ou entre-deux trãsparent.

Diuisiõn
3.
*cap. 2.
lib. 2.
poster.
Analyt.

La troisième diuisiõn est rapportée par le Philosophe mesme quand il dict * que des causes les vnes sont de soi-mesme, les autres par accident. Les causes qui sont de soi-mesme se diuisent en quatre, en l'*Efficiente*, la *Matiere*, la *Forme*, & la *Fin*. L'efficiente est celle qui premiere meut l'effect, qui premiere trauaille a produire l'effect.

Cause
Efficiẽte.

Or les causes efficiẽtes se subdivisent en trois façõs. La premiere subdivisiõn est que les vnes sont naturelles, les autres volõtaires & cõtingentes. Des naturelles

naturelles les vnes ne peuuent
agir fans matiere, comme le feu
ne peut brusler fans bois: les au-
tres produisent quand & quād
l'effect sans interuention d'au-
cune matiere, comme le Soleil
fait paroistre le iour & chasse
les tenebres nocturnes par sa
seule presence. Ainsi le vin
produit les effects que décrit
Horace,

*Le vin fait au beuueur les secrets descouuoir:
Et sa vaine esperence en esprit reüssir:
Le pousse courageux desarmé dans les armes:
Lui deliure l'esprit des soings & des alarmes:
Lui fait croire qu'il est & sçauant & disert:
Et en sa pauureté incurieux le pert.*

Les volontaires & contingentes sont celles, qui mesme aiant la matiere disposée & preste, n'agissent point si bon ne leur semble. Ainsi l'architecte est cause efficiente de la maison, mais volōtaire, car il agit si bon lui semble, quoi qu'il ait tous les materiaux requis à vn bastimēt.

Liure septième

Subdi-
uision. 2.

La secõde subdiuisiõ des cau-
ses efficientes est que les vnes
sont prochaines & immediées,
comme le pere de son fils : d'au-
tres esloignées & mediées, cõ-
me les aieulx, & ancestres. La
troisième est, que les vnes sont

Subdi-
uision 3.
des cau-
ses Effi-
cientes.

totales, les autres partiales. Les
totales sont celles qui agissent
& produisēt l'effect de soi-mef-
me & sans l'aide d'aucune au-
tre cause : comme nous auons
dict que le Soleil produit le
iour. Les partiales sõt celles qui
seules ne peuuēt produire leur
effect, ains ont besoing de l'as-
sistance de quelque autre cause
cooperatrice : ainsi le pere & la
mere ensemble produisent les
enfans, & non l'vn sans l'autre.
Soubs ceste espece sont aussi
comprises les causes motrices,
impulsives, irritatrices, q aidēt
ou hastent pour le moins la pro-

duction de l'effect. Lesquelles diuisions ainsi remarquées, il est aisé à voir que l'axiome ordinaire de ce lieu, *La cause mise, l'effect s'en ensuit*, & au contraire *La cause ostée, l'effect cesse*, n'est assureé qu'és vraies causes efficientes naturelles & totales, & prochaines ou immediées, non és autres dont nous venons de parler, si ce n'est que toutes les choses concurrétes & requises à la productiõ de l'effect y soiét aussi quand & quand prestes & disposées: & encõre avec tout cela vous pouuez seulement dire, que l'effect peut estre, ou fera, non pas qu'il soit encore. Par exemple, ayez les architectes & mafsõs, & les materiaux requis à vn bastiment, quelque diligéce & bõne volonté qu'ils apportent à l'œuure, il ne s'ensuit pas que la maison, qui est l'effect

Liure septième

soit quād & quand bastie. Tou-
tefois en niant , quelqu'vne de
ces causes-là , l'argument pro-
cede bien à la negation de l'ef-
fect. Ainsi disoit Ouide,

Oste l'oïfueté attentif au deuoir,

L'archer Citheréen n'a sur toy nul pouuoir.

Matiere. La matiere est la cause de la-
quelle la chose est faiçte, com-
me du fer, vne serreure: de l'e-
stain, vn plat. De ceste cause l'ar-
gument à l'effect ne vaut rien
affirmatiuement, ains seulement
negatiuemēt. Car il ne s'ensuit
pas que la maison soit, encore
q̄ vous aiez tous les materiaux:
ni vn habit, encore que vous
aiez l'estofe: mais il s'ensuit biē
que si vous n'auiez aucuns ma-
teriaux pour bastir, ni estofe
pour vous habiller, vous n'auiez
ni maison ni habits: i'entens de
ceux qui sont à faire: car à ceux
qui sont desia faits a esté aussi
autrefois requise pareillement

la matiere. La forme est la *Forme.*
cause qui dōne l'estre à la chose:
& se subdiuise en Substātielle,
qui est la forme des substances,
laquelle parfait & accomplit la
matiere, la faisant autre chose
qu'elle n'estoit auparauant: &
en Accidentaire, qui est sans
matiere. Car les accidens n'ont
iamais aucune matiere, encore
qu'ils soient attachés à icelle
comme à leur subiect.

De la cause formelle à icelle
l'argument & la consequence
est tousiours bonne & assuree
tant affirmatiuemēt que nega-
tiuemēt, suiuant ceste maxi-
me. *La cause formelle mise, l'effect*
s'en ensuit quand & quand: & icel-
le ostée, l'effect cesse par mesme moiē:
comme il s'ensuit tres-bien, si
c'est vne ame raisonnable (qui
est la forme de l'homme) l'hom-
me y est par consequent: & si

Liure septième

l'ame raisonnable n'y est point: l'homme n'y est non plus, quoi que le corps humain soit encore après la separation de l'ame: car des-jà il a prins la forme de charroigne, & par consequent ce n'est pas vn hōme, mais vne charroigne. Ici ie veux aduertir le lecteur studieux d'vn trait de Physique, c'est q̄ la matiere reçoit diuerses formes les vnes apres les autres, en sorte qu'vne forme succede tousiours en icelle par la priuatiō de l'autre. Par exemple, vn grain de froment reçoit vne nouvelle forme lors qu'il se corrompt quelque temps apres qu'il est semé: & encore vne nouvelle lors qu'il germe & verdoie: & puis encore vne autre lors qu'il est en l'espi: & successiuement vne diuersē estant conuertī en farine: d'ailleurs vne autre estant

*Comme
vne mes-
me ma-
tiere re-
çoit di-
uerses
formes.*

changé en pain : en fin vne toute differente des autres quand il se tourne en sang, en chair, ou en excrement. De mesme la matiere d'vn chesne auoit esté autrefois vne glande : estant coupée ce n'est plus arbre, mais vn tronc : estant iettée dans le feu elle prend la forme de charbon : & successiument de cendre. De là vient que la Priuation est appellée vn des trois principes naturels, non pas permanent, mais perissant : car vne nouvelle forme ne peut iamais suruenir à la matiere que par la priuation de la forme precedēte, & autrement ne s'engendreroit iamais rien. Si l'œuf n'estoit priué de sa forme, iamais il ne pourroit receuoir la nouvelle forme d'oiseau. Retournons maintenant à nostre discours. La fin est la cause pour laquelle

Fin.

Livre septième

on fait quelque chose. Et est la premiere en l'intention, & la derniere en l'execution: comme l'habitation, qui est la fin & le but de celui qui bastit vne maison. Et la cognoissance des choses est la fin & le but pour lequel nous estudions aux bonnes lettres. De ceste cause on tire les argumens pour verifier les qualitez de la cause efficiente. Ainsi pouuõs nous dire que celui-là est impieux & mal-heureux lequel prend les armes cõtre son propre pais: & au contraire que celui-là est loüable & vertueux qui s'arme pour la defense de son pais: parce que celui-ci se propose vne fin vertueuse & honorable, & celui-là vne mechante & mal-heureuse. Il faut ici encore obseruer que la matiere & la forme sont causes permanētes en l'ef-

fect & qui entrēt en la composition d'icelui, qu'elles sont parties de son estre: & que l'efficēte est bien celle qui agit pour la production de l'effect & qui lui apporte sa forme: & que la fin aussi meut la cause efficiente, mais que nulle de ces deux n'entre en la composition ou production de l'effect. Voilà quand aux causes qui sont par soi-mesme. Quand aux accidentaires elles sont de deux sortes. Car les vnes aduiēnent outre l'attente ou intention de l'agent, commē si ceux qui labourent la terre trouuent vn thresor caché: comme la pesche des Milesiens, qui pescherent vn trepié d'or au lieu de poissons. Les autres sont celles qui sont bien certaines, mais toutefois s'ās icelles l'effet ne lairroit poit de s'ensuiure par sa propre cau-

Liure septième

se. Ainsi les commandemens de Dieu & sa prèscience sont bien vne cause accidentaire de nos pechés : mais la propre & vraie cause c'est nostre mauuaise volonté plus encline au vice qu'à la vertu, laquelle eut produit le peché cōmis quand bien les commandemens & la prescience de Dieu ne feroient pas considerés. Soit assés dict des causes : venons maintenant aux effects.

Du lieu des Effects.

CHAP. XVI.

LA cause & l'Effect estãt relatifs, il sera bien aisé d'entendre qu'est-ce qu'Effect à celui qui aura remarqué ce que nous auons discouru des causes au chap. precedent. Or l'axiome de celieu

*Axiome
de ce
Lieu.*

est que l'effect mis s'en ensuit quād
& quand la cause ou pour le moins
qu'elle a esté. Car s'il apert de l'ef-
fect, il faut que de necessité la
cause materielle & formelle
apparoissent aussi, parce qu'el-
les sont permanentes & entrēt
en la composition de l'effect,
comme il a esté dict au chap.
precedent : mais pour le regard
de l'efficiente & finale, il n'est
pas necessaire qu'elles soiēt en-
core, ains suffit qu'elles ayent
esté, comme, l'architecte d'une
maison qui est la cause efficien-
te d'icelle ne vit pas ordinaire-
ment autant que la maison de-
meure en pied. Toutefois quād
c'est vne cause naturelle & ope-
rante sans moien, elle s'ensuit
reciproquement à son effect:
comme s'il est jour, il s'ensuit
que le Soleil luict en nostre he-
misphere : & si la Lune est ecli-

Liure septiémé

psée, il s'ensuit que la terre est entre elle & le Soleil. Quant à la finale elle depend ordinairement de nos volontés : c'est pourquoy elle est incertaine. Ce mesme axiome sert aussi negatiuement à ce Lieu, sçauoir, *Que l'effect osté, la cause est aussi ostée: l'effect cessant la cause ne peut estre.* Mais il n'est assureé qu'en la cause formelle: comme si la maison est rasée, la cause formelle est aussi euanouie: mais neâtmois l'efficiente peut estre encore, & la matiere, & la fin. Toutefois l'efficiente naturelle & propre qui agit sans moien suit la formelle & se perd tousiours avec l'effect: comme s'il n'est pas iour; il s'ensuit aussi que le Soleil n'esclaire pas nostre hemisphere. D'ailleurs ce lieu ici est fort vtile pour monstrier les causes & les qua-

*Utilité
de ce
Lieu.*

lités d'icelles par leurs effects. Comme sil estoit question de prouuer que les Espaignols & Anglois sont ennemis, il seroit aisé à monstrier par les effects, comme parce qu'ils se font la guerre: car la guerre est vn effect de la haine. Et qui voudroit monstrier que la guerre ciuile est pernicieuse, le fera facilement par le denombrement des effects mal-heureux qu'elle produict. Toute laquelle preuue est fondée sur vn axiome commun à toutes sciēces, rapporté par le Philosophe: ^{*cap. 2.} en ces termes: *La cause par laquelle* ^{lib. 1.} *l'effect est tel, doit estre elle mes-* ^{poster.} *me encore plus telle: comme parce* ^{Analyt.} que par le feu quelque chose est chaude, il faut que le feu mesme le soit encore dauantage. Sur lequel axiome il faut remarquer trois choses. La pre-

Liure septième

miere, qu'il s'entend seulement des qualités, cōme ce mot *Tel*, le montre: car il ne s'ensuit pas de dire, par le moien du pere le fils est homme, par consequent le pere est plus homme que le fils: parce qu'en cest exemple il est question de la substance, de laquelle cest axiome ne se peut entendre. Secondement qu'il faut que la cause soit susceptible des mesmes qualités que l'effect: car ceste consequence ne vaut rien, *Alexandre* est yure par le moien du vin, partant le vin mesme est encore plus yure: pareillement il ne s'ensuit pas de dire, le couteau tranche par le moien de la queüe à laquelle il a esté esguisé & esmoleu: partant la queüe doit encore trācher dauantage: car ceste propriété & qualité ne lui conuiēt pas. C'est pourquoy *Horace*

disoit en son art Poëtique:

*En enseignant ici l'art de la Poësie
Je fay comme la quenë unie & bien polie
Qui fait trencher le fer, qui fait trencher
l'acier,
Quoy qu'elle toutefois ne puisse rien trêcher.*

En troisiéme lieu il faut noter q̄ la matiere & le sujet de telles qualités quelquefois est cause que cest axiome semble faux. Par exemple, vne piece de fer bien eschaufée & rouge encore de la chaleur du feu, sans doute est plus chaude à toucher que le feu mesme qui l'a eschaufée, cõtre la teneur de nostre axiome: ce qui prouient de la crassitude, ou solidité du fer qui est plus bruslant & chaud que le feu mesme, mais par accident, non naturellement, car le feu brusle tousiours, & ce fer eschaufé diminuera petit à petit & perdra toute sa chaleur s'il est esloigné du feu.

Liure septième

*Des lieux de la comparaison
des choses plus grandes,
égales, & moindres.*

CHAP. XVII.

P O U R parler proprement plus grand, pair ou égal, & moindre signifie quantité: mais en ce lieu plus grand signifie plus vrai-semblable & probable: pair, ou égal, également vrai-semblable: moindre ce qui est moins vrai-semblable. L'argument qui se tire de ce qui est plus grand ou plus vrai-semblable est fondé sur cest axiome. *Si ce qui est plus vrai-semblable n'est pas, à plus forte raison, ce qui est moins vrai-semblable ne peut estre.* Par exemple, Si dix mille hommes ne peuvent forcer vne place, mille ne la force-

ront pas. Il est vrai qu'en ceci & les autres cõparaisons, il faut bien prendre garde que toutes les circonståces des personnes, des lieux, & des temps soient egales de toutes parts. Car il pourroit bien aduenir que mille bons & aguerris soldats, feroient ce que dix mille tyrons & inexperimentés coüards n'oseroient pas entreprendre : & qu'aucunefois vne place sera mieux fournie qu'vne autre: que les vns auront vn meilleur chef que les autres.

Du pair au pair, de l'egal à l'egal, l'argument est bon en affirmant, & en niant avec l'observation des susdites circonstances: comme *si les Rois de France ont autrefois osté le duché de Guienne à l'Anglois pour sa rebellion: le Roy qui regne à present en France en pareil cas pourra faire le mesme.*

*Commẽt
il faut
puiser les
argumẽs
de ce
Lieu.*

Livre septième

*Si Brutus estant Consul a legitime-
ment puni les trahistres à la Respubli-
que, aussi l'a peu faire Ciceron estât
Consul, comme lui. Et au contrai-
re, si l'un ne l'a peu l'autre ne l'a
peu aussi.*

L'argument qui procede du
moindre ou moins vrai-sem-
blable n'est bõ que par affirma-
tion, estant fondé sur cest axio-
me: *Si ce qui est moins vrai-sem-
blable, est neantmoins, à plus forte
raison ce qui est plus vrai-semblable,
est aussi: comme si le simple ho-
micide doibt estre puni, à plus
forte raison le parricide. Si ce-
lui qui s'attaque au magistrat
merite punitiõ, à plus forte rai-
son celui qui s'attaque au Roy
mesme. Sur ce propos ie veux
remonstrer au lecteur studieux
qu'en toute distribution de re-
compense, & de supplice, qui se
fait par comparaison, il y faut*

proceder par la formalité de la Justice distributive, dont fait mention le Philosophe au 5. li-
ure de ses Morales : laquelle re-
quiert qu'on y procede par vne *Proportion*
proportion nō Arithmetique, *Arith-*
mais Geometrique : car la pro- *metrique*
portiō Arithmetique distribue *& Ge-*
egalement & indifferemment à *metrique*
toutes personnes & les recom-
penses, & les peines, sans auoir
égard aux conditions, qualités,
merites ou demerites d'icelles :
mais la proportion Geometri-
que prend garde à tout cela, &
recompense ou punit chascun
selon son merite ou demerite.
Par exēple, s'il eut esté question
de recompenser Therſites, qui
estoit homme de peu, Vlyſſes
prudent capitaine, & Achilles
le plus vaillāt de tous les Grecs
deuāt Troie, presuposant qu'V-
lyſſes meritoit dix fois autant

Liure septième

que Therfites, & Achilles dix fois autant qu'Vlyffes, il eut fallu donner dix escus à Vlyffes quand on en eut donné vn à Therfites, & dix-à Achilles quād on en eut baillé vn à Vlyffes.

Iufques ici a esté discouru des lieux artificieux: Il reste maintenāt à parler de ceux qui ne dependēt point de l'art, mais empruntēt la preuue d'ailleurs.

Des lieux empruntés hors de l'art. CHAP. XVIII.

TOUTES les preüues qui se prennēt hors de l'art, & ne se raportēt à quelqu'un des lieux artificieux se peuvent dire en vn mot (auec Ciceron) *Tefmoignage*: lequel est ou Diuin, ou Humain. Diuin à

*Tefmoi-
gnage
diuin &
humain.*

la façon des payens, comme les oracles, les responses des prestres & prestresses, les diuinations qui se faisoient par l'aspect des entrailles des bestes sacrifiées, par le gasouillis & trepinement des oiseaux, par le nombre d'iceux volans: & par les interpretes des songes. Ce que nous cōuertissons en ce qui est escrit au vieux & nouveau testament, avec les ordonnances de l'Eglise, soit par escrit, soit par tradition. Le tesmoignage humain soit escrit ou de parole est volontaire, ou extorqué par force, comme par la torture & question. Quant à l'autorité des grâds personnages il la faut pluſtot referer à l'art, qu'à vn simple tesmoignage. Car en chaque discipline il y a certains personnages signalés, l'autorité desquels sert de precepte

Livre septième

assuré, & est alleguée pour chose indubitable: comme en la Theologie (apres l'ancien & nouveau Testament) nous auons les saincts Docteurs: en la Philosophie Aristote sur tous, & quelquefois Platon: és Mathematiques, & particulièrement en la Geometrie, Euclide: en la Medecine Hippocrate & Galien: en la Iurisprudence les responses des anciens Iurisconsultes apres les ordonnances & edicts des Empereurs & des Rois. L'autorité desquels est de tel poids que si elle ne sert de preuue & argument necessaire comme celle de Pythagoras entre ses disciples, à tout le moins sert elle comme probable. C'est pourquoy Aristote

* au ch.
1. du 1.
des Top.

mesme dict* qu'une chose probable est celle qui est approuuée par toutes personnes, ou la

pluspart, ou pour le moins des
hōmes sages, & iceux tous, ou la
pluspart, ou ceux desquels l'au-
thorité est la plus remarquable
& la plus receüe. Et de là S. Au-
gustin dict que les bonnes dis-
ciplines sont fondées sur au-
thorité & raison: non pas que
ceste autorité soit sans raison:
mais parce qu'il seroit mal-aisé
(comme dict vn ancien Iuriscō-
sulte *) de rendre raison de tout
ce qui a esté ordonné & trouué
bon par les premiers auteurs
nos ancestres: à cause dequoy
il faut receuoir leur autorité
comme vne raison euidente &
asseurée. C'est tout ce que nous
auions à dire du syllogisme p̄ba-
ble, Dialectique, ou Topique.
Il reste donc à parler seulemēt
du Sophistique non pour dece-
uoir autrui, mais pour empes-
cher que nous ne soions deceus

*Iulianus l. 20.
& 21.
D. de legibus.

Liure septième

& circonuenus par les captions & ruses Sophistiques. Aussi à la verité la partie contenuë au liure suiuant n'est pas proprement de l'art, ains traictée pour monstrier combien elle est differēte aux vrais & legitimes preceptes de l'art. Et à ceste cause (comme i'ay dict ailleurs) Aristote l'a intitulée *la reprehension ou correctiō des Sophistes.*

LE





LE HVICTIÉME

LIVRE DE LA LOGI-
que, ou art de discourir
& raisonner.

CHAP. I.

L O V T ainsi que pour combattre sans danger il ne suffit point d'auoir des armes offensives, comme l'espée, la lance, la pistole, la pique: mais aussi des defensives qui nous seruēt à parer aux coups, cōme le poignard, le bouclier, le cuirasse. De mesme pour bien raisonner & discourir il ne suffit pas de sçauoir les preceptes de l'art, & la vraie & legitime forme pour conuaincre les autres : mais il

Liure huiſième

faut auſſi auoir en main les moiens de ſe defendre contre les ſurprinſes, & aſtuces des Sophiſtes : leſquelles il reſte à deſcouvrir pour parfaire noſtre œuure.

Tout ſyllogiſme trompeux & captieux (que les Grecs apellēt *Paralogiſme*) eſt erronné ou en la matiere, ou en la forme. Si l'er-

Erreur de tout paralogiſme en la matiere, ou en la forme.

reur vient de la matiere, il eſt certain que l'vne des propoſitions, ou toutes les deux ſont faulſes : & le remede pour ſ'en deſpetrer, c'eſt la ſeule negatiõ de ce qui nous apert eſtre faux.

Quant à la forme l'erreur peut venir de trois choſes. La premiere que le ſyllogiſme n'eſt point en mode & en forme, c'eſt à dire, n'eſt point diſpoſé ſelon les preceptes que nous en auons baillé traittant des figures* : comme ſi on argumentoit

* au li-
ure 5.

avec deux propositions ou négatives, ou particulières en quelque figure que ce soit: ou bien en la seconde figure avec les deux propositions affirmantes: ou bien en la troisième concluant vniuersellement: ausquels paralogismes il n'est besoing d'autre réponse que la negation de la conclusion & consequence, quoy que les propositions soient vraies, comme nous auõs monstré au lieu preallegué.

Le second erreur qui peut se trouuer en la forme vient des mots mal prins, mal entendus, ou proposés captieusement: que les Logiciens appellent *Erreur en la diction*. Le troisième vient des choses mesmes, & s'appelle *Erreur hors la diction*. Aiant donc ailleurs traité de la premiere: il reste maintenant à monstrer la maniere de dissoudre les autres

Liure huitième

deux avec la lumiere du precepte, comme le Soleil par sa clarté dissoud & dissipe les nuages sombres & tenebreux.

Des erreurs & surprinses qui sont en la diction: & premierement en l'homonymie.

CHAP. II.

LE s surprinses ou erreurs qui procedēt de la diction, c'est à dire des mots, sont fondées ou sur l'homonymie, ou sur l'amphibolie, ou sur la conionction, ou sur la disionction, ou sur la figure de la diction. Les Grecs & les Latins y adioustent aussi celle qui prouient de l'accent, ou de la quantité des syllabes: laquelle estant incognüe aux François, au lieu d'icelle nous pouuons mettre

celle qui vient de la diuerse
escriture.

La surprinse fondée sur l'ho-
monymie prouient de ce qu'un
mot homonyme, equiuoque,
& signifiant choses diuerfes, est
pris en l'une proposition d'une
ne façon, & en l'autre d'une au-
tre. Mais telle surprinse est bié
aisée à euitter: parce qu'il suffit
de distinguer de premier abord
l'homonymie, disant qu'en tel
sens ou signification ceci est
vray, & en tel non.

*De l'erreur ou surprinse qui
prouient de l'Amphibolie.*

CHAP. III.

 Amphibolie en Grec si-
gnifie *doubte*: qu'aucuns
disēt mal à propos. *Am-
phibologie*, se fondant sur double

Liure huiſtième

etymologie du mot *Amphibolos*, qui ſignifie *doubteux*, & *lógos*, langage. En quoy ils ſe trompēt derechef: car ſelon ceſte double etymologie, il faudroit dire *Amphibolologie*. Outre ceſte raiſon i'ay auſſi l'autorité du Philoſophe, qui traitant de ceſte matiere à la fin de ſon Organe, dict touſiours *Amphibolie*: avec lequel nous ne pouuons faillir.

Il faut dire *Amphibolie*, non *Amphibologie*.

Or l'erreur & ſurpriſe vient de l'*Amphibolie* lors qu'une meſme oraiſon, vn meſme propos ſe peut entendre en diuers voire contraires ſens: comme eſtoiēt iadis les oracles des faux Dieux, leſquels interrogés des choſes futures dont ils n'ont la cognoiſſance que par indices & coniectures: pour couvrir neãtmoins leur ignorance reſpondoient doubteuſement. Tel eſt l'oracle d'Apollō rendu à Crœ-

fus Roy de Lydie, qui s'enque-
roit de l'euenemēt d'vne guer-
re qu'il entreprennoit contre
Cyrus Roy de Perse,

*Cræsus passant Halys * ruintera grād puiffāce.* *nom de
fleuve.

lequel Cræsus interpreta en fa-
faueur, & neantmoins feut de-
fait & prins en la bataille. Car
ces mots *ruintera grand' puiffance*,
se pouuoient auffi bien enten-
dre de la sienne que de celle de
son ennemi. En voi-ci encore
vn autre rendu à Pyrrhus con-
sultant le mesme oracle sur la
guerre qu'il vouloit faire aux
Romains:

O Pyrrhus, ie te dy les Romains pouuoir vaincre.

Le double sens apert mieux au
vers Latin : mais encore le peut
on ici voir en ces mots, *Je te dy
pouuoir vaincre les Romains*, ou
bien, *les Romains te pouuoir vain-
cre*. A tels Enygmes & Sophif-
mes il faut vser de distinction,

Liure huictième

comme en l'homonymie pour
s'en desueloper : & demander
en quel sens prend son oraison
ou propos celui qui parle ainsi
ambigument.

*De la surprinse ou erreur qui
procede de la Conjonction.*

CHAP. IV.

LA surprinse est fort
trompeuse quād nous
colligeōs vne conion-
ction faulse des cho-
ses qui sont separément vraies:
comme

{ *Cherilus est bon,*
{ *Cherilus est Poëte,*
{ *Cherilus est donc bon Poëte.*

De mesme en cest exemple:

{ *Annibal est mauuais,*
{ *Annibal est capitaine,*
{ *Annibal est donc mauuais capitaine.*

Car au cōtraire Cherilus estoit

vn bon homme, mais vn fort inepte poëte : & Annibal vn mauuais homme, mais tres-bon capitaine. I'enveux encore proposer deux exemples. Le premier est tel:

{ *Brutus s'est tué de ce que tu as entendu:*
{ *Or tu l'as entendu de tes oreilles,*
{ *C'est donc de tes oreilles qu'il s'est tué.*

En l'autre il y a de l'homonymie:

{ *Il est frere,*
{ *Il est mineur,*
{ *Il est donc Frere-mineur ou Cordelier,*

Ausquels & semblables argumens il faut respondre par la negation de la Consequence, parce qu'ils ne sont point en mode & en forme, & qu'ils colligent vne conjunction faulse des choses separément vraies.

Liure huiſtième

De l'erreur ou ſurprinſe proueu- nante de la Diſjonction.

CHAP. V.



'ERREUR prouiet
de la Diſjonction ou
Diuiſion, quand l'ar-
gument eſt compoſé
de principes vrais conjointe-
ment, & faux ſeparément. Par
exemple,

{ Où il y a trois, il y a deux,
Deux & trois font cinq,
Partant où il y a trois, il y a cinq.

Encore vn autre,

{ Trois & quatre ſont nombre pair & impair,
Trois & quatre font ſept,
Sept donc eſt vn nombre pair & impair.

A tels argumens il faut reſpon-
dre touſiours par la negation
de la conſequence, parce qu'ils
ſont compoſés de principes
(comme nous auons dict) vrais

conionctement, non separéement. Car au premier argumēt il est vrai qu'ou-ce qu'il y a trois il y a deux, mais coniointement non separément : c'est à dire, deux font bien en trois inclusivement, mais non pas separés de trois. Pareillement en l'autre exemple il est vrai que trois & quatre font nombre pair & impair, mais c'est coniointement, non separément : car trois à part n'est pas nōbre pair & impair, ni quatre non plus. A vn ignorant de ces preceptes il seroit aisé en matiere aisée de voir l'erreur, mais difficile de le dissoudre: & en matiere abstruse & douteuse il lui seroit impossible de s'en desueloper.

De l'erreur ou surprinse prouenante de la figure de la diction. CHAP. VI.

LA Surprinse prouenante de la diction est ainsi appelée, parce qu'en icelle les mots ou dictions sont figurées d'autre façon en la conclusion qu'en l'une des propositions passant d'un genre en un autre: comme en cest exemple,

{ *Ce que tu as ce iour d'hui achapté, tu l'as mangé.*
 Tu as achapté de la chair creüe, (gé,
 Tu as donc mangé de la chair creüe.

Il est aisé à veoir que c'est passer d'un genre en un autre: car en la proposition il n'y a que la seule & simple substâce, disant, *Ce que tu as achapté*: Et en la reprinse & conclusion la diction est autrement figurée & façonnée; la substance estant ha-

billée de sa qualité, en ces mots, *chair creüe* : car pour bien former l'argumēt il suffisoit de dire simplement *chair*, sans adiouster *creüe* : d'autant que telles qualités chāgent facilement. Encore vn autre exemple,

{ *Ce que tu as eu & ne l'as plus, tu l'as perdu,*
{ *Tu as eu une petite teste estant enfant, & ne*
{ *Tu l'as donc perdue.* (*l'as plus,*

C'est ici passer de la seule substance à la quantité : car en la proposition, ces mots *Ce que tu as eu*, signifient vn seul genre, comme *substance* : & puis en la reprise ces mots *petite teste*, monstre & Substance & Quantité. Car la substance ne s'est point perdue, encore que la petiteesse ne soit plus : c'est à dire, la teste demeure toujours, encore qu'elle ne soit petite comme elle a esté. Il faut donc nier la conclusion & consequence

Liure huiſtième

comme eſtant Sophiſtique, fallacieuſe & trompeuſe, à cauſe de la tranſition & paſſage d'un genre en vn autre.

De l'erreur ou ſurpriſe proueuante de la diuerſe eſcriture.

CHAP. VII.

 **E**VX qui ſont verſés en la langue Greque & Latine ſçauent bien que l'Accēt & la Quantité des ſyllabes qui fait les vnes longues, les autres breues, les autres indifferentes, change bien ſouuent la ſignification. Mais en la langue Françoisé cela n'aduient iamais ou rarement: toutefois au lieu de tels accidens, nous auons la diuerſe eſcriture qui chāge le ſens: cōme qui eſcriroit *Haler*, pour *Aller*: *Hale-*

ter, pour *Allaiéter* : *pois*, pour *poids*, ou *poix* : desquels mots la prolation est bien peu ou nullement differente, & la signification fort repugnãte. Or quãd tels mots sont entre-lassés en vne oraison pour d'autres qui se prononcēt de mesme, & s'escriuent diuersement, la distinction en dissoud la surprinse.

*Des erreurs & surprinses pro-
uenantes des choses mesmes,
non des mots : & premiere-
ment de l'Accident.*

CHAP. VIII.)

 P RES auoir traitté des erreurs, surprinses, & fallaces qui prouiennēt des mots : il reste à discourir de celles qui viennēt des choses mes-

Liure huiſtième

mes, qui ſont ſept en nombre, de l'Accident, de ce qui eſt dict ſelon quelque choſe & procede à ce qui ſe dict ſimplement : de la faute de ne ſçauoir reprendre : de la demande du principe ou commencement : des Conſequens : de prendre pour la cauſe ce qui n'eſt pas cauſe : de l'interrogation multipliée.

La ſurpriſe de l'Accident procede en trois ſortes : La premiere quand on attribue conioinctement deux ou pluſieurs accidens à vn meſme ſubject avec abſurdité & faulſeté, quoi que ſeparément ils lui cōuiennent : comme en ceſt exemple,

{ Ceſte cheure eſt tienne,
{ Ceſte cheure eſt mere,
Elle eſt donc ta mere.

Dont on ſe deſmeſle en niant la concluſion : d'autant que ces accidens-là conuiennent bien ſeparément au ſubject, mais nō

pas coniointement : & font cō-
ioints tout autre sens qu'estant
separés.

La seconde surprinse de l'ac-
cident vient, quand nous attri-
buons au subject ce qui conuiēt
accidentairement à l'attribut:
comme en cest exemple,

{ *Homme n'a que deux syllabes,*
 Alexandre est homme,
 Alexandre donc n'a que deux syllabes.

Et celui-ci,

{ *Animal est genre,*
 L'homme est animal,
 L'homme donc est genre.

Pour la solution desquels so-
phismes il faut se souuenir de
ce que nous auons dict en vne
regle des predicamēs*, que tout
ce qui conuient essentiellemēt
à l'attribut conuient aussi au
subject : mais s'il lui conuient
seulement accidentairemēt, il
ne s'ensuit pas qu'il conuienne
au subject, comme il est aisē à

* li. 3.
ch. 4^{te}

Liure huitième

voir en ces mesmes exemples.

Or comme les Geometriens apres auoir descrit les Cercles, Triangles, Quadrangles, Rhombes, & autres figures chascune en son espece, comprēnent toutes les autres sous le nom de *Trapezies*, cōme qui diroit *Tablieres*, se contentant d'en proposer quelques exemples, parce qu'il seroit trop mal-aisé de les reduire sous certaines especes : de mesme apres auoir distingué toutes les surprinses fondées sur l'accident en trois rangs, & redigé sous les deux premiers celles qui s'y peuuent commodément ranger, ie veux comprendre toutes les autres prouenant aussi de l'Accident sous le troisieme sans les specifier autrement que par quelques exemples: dont le premier est tel:

{ *Tu ne sçais pas ce que ie te veux demander,*
{ *Or ie te veux demander ton nom:*
{ *Tu ne sçais donc pas ton nom.*

Il faut nier la consequẽce : parce qu'encore bien qu'il aduienne que ie ne sçache point déterminémẽt ce que tu me veux demander, auant que tu me le demandes: toutefois il peut aduenir que ie le sçay.

Le second:

{ *Ce que ie suis, tu ne l'es pas,*
{ *Ie suis homme,*
{ *Tu n'es donc pas homme.*

L'erreur vient seulement de l'accident en ce qu'accidentairement ie ne suis pas celui que tu es, mais essentiellement ie suis ce que tu es, c'est à dire, ie suis homme comme toy, mais tu es vn indiuidu, vn homme à part, & moy vn autre: tu es Cæsar, & moy Antoine, mais tous deux neantmoins hommes.

Liure huiictième

Le troisième:

*{ Ce qui est ici n'est pas à Romme,
L'homme est ici,
L'homme n'est donc pas à Romme.*

Il faut soudre celui-ci comme le precedent : car il est vrai que l'homme en quelque indiuidu, comme Iean, ou Pierre, qui est ici, n'est pas à Romme, mais il ne s'ensuit pas que l'homme ne soit à Romme, en d'autres semblables indiuidus. Car (comme nous auons dict à la fin du 1. liure) par tout où il y a des indiuidus se trouue quand & quād l'vniuersel.

De la surprinse qui vient de la consequence simple, tirée de ce qui a esté dict selon quelque chose. CHAP. 1X.



ESTE surprinse est appellée des Logiciens en termes racourcis, *Du dire*

selon quelque chose au dire simplement, c'est à dire, quand on tire vne consequence à l'estre simple de ce qui a esté proposé avec quelque autre chose: & plus clairement, quand il y a plus au subiect du consequent, que de l'antecedent, plus en la conclusion qu'en la proposition: comme en cest exemple,

Il ne faut point faire des images pour les ad-
Partant il ne faut point faire des images. (rer:

Il ne s'ensuit pas: d'autant qu'en la proposition i'ay adiousté quelque chose apres *Images*, qui cause la prohibition d'icelles: & cependant i'infere & conclus la mesme negation toute simple.

De mesme est cestui-ci,

Il ne faut point establir des loix pour les rōpre,
Partant il ne faut point establir des loix.

Et celui-ci encore,

Il ne faut point aller à l'Eglise pour negocier et
Il ne faut dōc point aller à l'Eglise. (monopoler,

Liure huiſtième

Les ignorans ordinairement tirent de telles conſequences & penſent argumenter bien ſubtilement : auſquels il faut reſpondre par vne pareille abſurdité leur propoſant de pareils exemples : parce qu'ils n'entendroient point la vraie raiſon de la negation qu'il faut obiicer à telles conſequences.

De la ſurpriſe qui viēt à faulte de ſçauoir reprendre.

C H A P. X.



NE ſçauoir pas reprendre, ſignifie ici ne ſçauoir point recognoiſtre qu'on nous propoſe vne reſſemblance apparence & figure de cōtradiction pour vne vraie contradiction ou contrariété, & au lieu de l'arguer &

reprendre, la recevoir pour bõ-
ne & legitime. Ce qui aduient
en quatre manieres. La premie-
re quand ceste cõtradiction ou
contrariet e ne se raporte pas  
vne mesme chose, comme

{ Ciceron est bien-n e, & apte aux lettres,
{ Ciceron est mal-n e, & inepte aux armes,
{ Il est donc bien-n e & mal-n e, apte & inepte.

La secõde qu ad elle n'est point
iouxte & suiuant vne mesme
chose, comme

{ Ces deux tableaux sont égaux en largeur,
{ Et inégaux en longueur,
{ Ces deux tableaux sont d c égaux  t inégaux.

La troisi me quand elle n'est
point proposée semblablem t
ains diuersement, comme

{ Socrates estant assis ne se promeine pas,
{ Socrates enseignant au Lic e se promeine,
{ Socrates d c se promeine,  t ne se promeine pas.

De mesme est cest exemple,

{ Alexandre estant yvre est furibonde,
{ Alexandre estant sobre est sage,
{ Il est donc  t furibonde & sage.

La quatri me ressemblance &
faulse representation de con-

Liure huiſtième

tradiction vient de la diuerſité du temps, quand l'une propoſition ſ'entēd d'un temps & l'autre d'un autre, comme

*Polyphe me eſt petit en ſon enfance,
Et grand en l'âge viril,
Polyphe me donc eſt grand & petit.*

Ainſi ſera-il aiſé de diſſoudre ces captions trompeuſes en prennant garde ſi telles contradictions ou contrarietés manquent en quelque'une de ces quatre choſes.

*De la ſupriſe qui vient de la
demande du principe ou
commencement.*

CHAP. XI.

 **O** V S ſommes deceus par la demande du principe ou commencement quand apres auoir nié quelque choſe, le diſcours & la diſpute ſ'eſchau-

ſeſchaufant & protelant , on nous demãde en autres termes ſi la meſme choſe que nous auõs deſia niée eſt vraie, & que nous l'accordons pour telle. Comme ſi i'auois nié ceſte propoſition, *Toute vigne bourgeonne:* & qu'apres i'accordaffe celle-ci pour vraie, *Toute plante bourgeonne*, on me conuaincroit & contraindroit à accorder pour vraie ceſte meſme propoſition que i'auois niée comme faulſe, en ceſte façon:

{ *Toute plante bourgeonne,*
{ *Toute vigne eſt plante,*
{ *Toute vigne donc bourgeonne.*

Tellemēt que pour euitter vne telle ſurprinſe qui ſeroit fort honteuſe, il faut bien prendre garde à ne rien accorder ſoubs le voile d'autres mots , de ce qu'au precedent nous aurons nié.

De la surprinse qui vient des
Consequens non reciproques.

CHAP. XII.



EST E surprinse n'ad-
vient gueres qu'à ceux
qui sont fort grossiers,
rudes, & ignorās, quād
ils pensent que tout ainsi qu'v-
ne chose s'en ensuit à vne au-
tre, de mesme celle-ci recipro-
quemēt s'en ensuiue à celle-là:
cōme qui argumenteroit ainsi:

§ Tout miel est doux:

∫ Tout ce qui est doux est donc miel.

§ Tout homme est animal:

∫ Tout animal donc est homme.

Ce qui est aisé à dissoudre en
monstrāt que l'vn s'estend plus
que l'autre: comme au premier
exemple que *doux* conuient à
d'autres choses qu'au miel: &
au secōd qu'*animal* se dict d'au-
tres aussi bien que de l'homme.

*De la surprinse qui vient de
ce qu'on prend pour cause
ce qui ne l'est pas.*

CHAP. XIII.



ESTE surprinse se peut rapporter ou aux syllogismes qui concluent absurdité, que nous croions proceder de la faulseté de l'une des propositions, au lieu qu'elle viét plustot de la forme informe & contraire aux preceptes de Logique: ou bien se peut rapporter aux effects que nous croiõs proceder d'ailleurs que de la vraie cause, comme qui conclurroit que le vin est mauuais, parce qu'il est cause d'une chose mauuaise, sçauoir de l'yuroignerie, & la cause est semblable à son effect. Ce qui est faux d'autant que ce n'est

Liure huietième

point le vin qui est la vraie cause de l'yuroignerie, ains le vice de celui qui boit demesurément. On pouruoit à tels erreurs en monstrant & distingãt quelle est la vraie cause, & qu'elle ne l'est pas. Car comme nous auons dict ailleurs, toutes causes ne sont pas propres pour demonstter l'effect.

De la surprinsẽ qui vient de plusieurs interrogations.

CHAP. XIV.

NL n'y a celui qui ne reconnoisse bien qu'il est aisẽ d'estre deceu si à plusieurs & diuerses interrogatiõs il fait vne mesme responce. Ce qui peut aduenir en trois manieres. La premiere quand on demãde vne chose de plusieurs:

cōme, *Les cieux & les corps mixtes sont-ils composés des quatre elements?* La seconde quand on demande plusieurs choses d'une seule: comme *Les cieux sont ils ignées & aquatiques, de nature de feu & d'eau?* La troisieme quand on demãde plusieurs choses de plusieurs autres: comme *les Anges & les hommes sont ils mortels & raisonnables?* Pour satisfaire à telles questiōs, il faut pratiquer le dire commun, qu'à double interrogation faut double response.

A ce propos ie veux aussi rapporter vne espeece de Dileme captieux, que les Grecs apellēt *Pseudomenon*, c'est à dire, faux, & trompeux: parce que respondes *ouy*, ou *non*, vous tomberez de tous costés en absurdité: cōme si on vous demande: *Auez vous laissé la paillardise?* Continuez

Pseudomenon.

Liure huictième

vous à blasphemer? Si vous respondz ouy, ou nenny, quoy que ces deux mots puissent satisfaire à toutes les simples demandes du mōde, si ferez vous toujours prins, & confesserez le vice ou pour le temps passé ou pour le present. Si c'est vn ignorant qui face de ces demandes, il suffit de lui dire, que telles interrogations ne meritent point de response. Si c'est quelqu'un qui se paie de raison, il se contentera qu'on lui responde que c'est vne demande captieuse & trompeuse, que c'est vn Pseudomenon.

Or parce qu'il n'est pas aisé de se souuenir à tout propos des responses artificieuses à tāt de sortes de surprinses & Sophismes, pour le moins, afin de ne demeurer court, faut-il auoir l'industrie de former pro-

premēt d'une matiere plus notoire vn pareil argumēt à celui qu'on nous propose, & par l'absurdité de cellui-ci descouvrir & cōvaincre l'absurdité de l'autre.

C'est assés arresté à la descouverte des ruses & surprinses Sophistiques : apres lesquelles n'y reste rien à rechercher pour l'accomplissement de cet œuure. Loué soit Dieu.

F I N.









